

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIV

A

8

NAPOLI





XXIV

a

5

EXAMEN
DU
FATALISME.
TOME III.



EXAMEN DU FATALISME,

O U

XPOSITION & REFUTATION

DES DIFFÉRENS SYSTÈMES DE FATALISME
qui ont partagé les Philosophes sur l'origine
du Monde, sur la nature de l'Ame, & sur
le Principe des Actions humaines.

*nam utile existimas hæc cognoscere, & rebus terminos
imponere. Senec. Quest. Nat. Liv. 1.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,
QUAI DES AUGUSTINS,



chez { DIDOT, Libraire & Imprimeur, à la
Bible d'or,
BARROIS, Libraire.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.







E X A M E N

D U

FATALISME.

R E F U T A T I O N

D U FATALISME.

Qui suppose plusieurs substances
dans le Monde.

IL y a des esprits & des corps , & ces êtres sont des substances : mais pourquoi ces substances existent-elles ? quelle puissance a donné aux élémens de l'étendue, la disposition nécessaire pour former le monde ? Les mouvemens qui ont produit ce magnifique spectacle , ont-ils été distribués avec intelligence , ou sont-ils l'effet d'une force motrice , aveugle & nécessaire ?

Tome III.

A

Les esprits sortent-ils du sein de cette masse générale dont se forment tous les corps ? Ces esprits ont-ils quelque puissance , quelque activité , ou tous leurs sentimens naissent-ils d'un principe nécessaire , dont ils ne peuvent , ni fixer , ni modifier l'impression.

Si le monde a été produit avec intelligence , quelle est la nature de cette intelligence ? est-elle elle-même soumise à l'empire de la nécessité , ou a-t-elle produit librement le monde , & les êtres qu'il renferme ?

Voilà autant d'objets qu'il est nécessaire d'examiner pour traiter le Fatalisme dans toute son étendue , & sur lesquels la raison ne permet pas d'être indifférent ; je n'entreprendrai point d'en faire sentir l'importance : il faut plaindre , & ne pas s'efforcer de détromper ceux qui ne les croiroient pas dignes de leur attention.

Pour éclaircir toutes ces questions , je vais examiner , 1^o l'origine des différentes substances qui existent : 2^o que le est la puissance qui a formé le monde visible : 3^o la nature & la puissance des esprits : 4^o la nature de l'intelligence qui a produit les esprits & formé le monde.

DU FATALISME.

Comme presque tous les Philosophes qui pensent que tout arrive nécessairement , ont cru trouver dans leur système des principes utiles au bonheur des hommes , les effets qu'ils attribuent au sentiment de la nécessité , peuvent former un préjugé favorable à ce système , & contraire au dogme de la liberté : j'examinerai donc les effets du Fatalisme par rapport à la morale.





LIVRE PREMIER.

De l'origine des différentes substances qui existent dans le Monde.

LE premier coup d'œil découvre dans les corps que nous pouvons observer , des êtres qui commencent , & qui subissent mille changemens qu'ils ne produisent pas eux-mêmes , & qui paroissent supposer qu'ils ont été créés.

Presque toute l'antiquité a vû commencer & finir ces êtres , sans soupçonner la création ; & il y a des Philosophes modernes qui ont combattu ce dogme. Ainsi après avoir prouvé que les esprits & les corps ont été créés , j'examinerai les difficultés qui ont persuadé , que tout étoit éternel & nécessaire.

SECTION PREM.

SECTION PREMIERE.

Les esprits & les corps ont été créés.

LORSQUE je réfléchis sur les esprits & sur les corps que je peux observer, je trouve qu'ils n'existent point par eux-mêmes, & je conclus qu'ils ont été produits : j'examine comment ils ont été produits, & je trouve que la production de ces êtres est une vraie création.

CHAPITRE PREMIER.

Les esprits & les corps n'existent point par eux-mêmes.

POUR procéder plus sûrement dans cette question, je tâcherai de déterminer avec exactitude la nature de l'être qui existe par lui-même, je la comparerai avec les esprits & les corps, & je ferai voir qu'ils n'ont point les caractères de l'être qui existe par lui-même.

A R T I C L E I.

De la nature de l'être qui existe par lui-même.

Rien n'est sans une raison qui le fasse être, & cette raison est, ou dans la chose même qui existe, ou hors d'elle ; si cette raison est hors de la chose qui existe, elle est produite, & n'existe plus par elle-même : c'est tout au plus un effet ou une production nécessaire.

Si la raison qui fait qu'une chose existe, est dans la chose même, il faut que l'existence soit renfermée dans son idée ; elle fait partie de son essence.

Lorsque l'existence appartient à l'essence d'une chose, il faut qu'elle existe nécessairement, parce qu'il est impossible que ce qui a en soi-même une raison suffisante pour exister, n'existe pas.

L'existence en général, est une abstraction de l'esprit : rien n'existe d'une manière vague & sans détermination ; ce qui existe nécessairement, a nécessairement une certaine manière d'exister ; & comme il la tient de son essence, on ne peut pas plus supposer

l'être nécessaire , sans ses manieres d'exister , que sans l'existence : cet être est donc immuable.

Puisqu'un être nécessaire contient en lui-même la raison suffisante de sa maniere d'exister , si cet être est pensant , il sera essentiellement pensant ; & comme la nécessité d'existence n'a pas plus de rapport à une pensée qu'à une autre ; l'être pensant qui existe par lui-même , doit penser de toutes les manieres possibles : c'est un esprit infini.

De même , si l'étendue est une réalité , l'être qui existe par lui-même , doit avoir une étendue infinie ou illimitée ; & si l'étendue n'est pas incompatible avec la pensée , l'être qui existe par lui-même , doit avoir pour propriétés essentielles , l'étendue & la pensée.

Il n'y a point dans l'être qui existe par lui-même , de raison suffisante pour laquelle il auroit plutôt une réalité qu'une autre , plutôt un degré de réalité qu'un autre degré. Supposer un être nécessaire borné , c'est supposer un effet sans cause.

Ainsi , non seulement , on ne peut supposer que l'être qui existe par lui-

même , n'existe pas : mais encore il est impossible qu'il soit susceptible de changement , ou borné.

A R T I C L E II.

Les caractères de l'être qui existe par lui-même , ne conviennent , ni aux esprits , ni aux corps , dont on a prouvé l'existence.

Les esprits & les corps sont des substances qui existent indépendamment de tout ce qui les environne ; je n'existe , ni dans les corps , ni dans les esprits que je connois , & ils n'existent point par moi . leur anéantissement ne porteroit aucune atteinte à mon existence ; je ne tiens point mon existence de ces êtres , je peux sans absurdité , supposer que j'existe , & qu'ils n'existent pas : car je ne suis ; en rigueur , obligé de supposer avec moi , que ce qui est nécessaire pour mon existence. Les esprits , différens de moi , le corps auquel je suis uni , tous ceux qui m'environnent , n'existent donc point par eux-mêmes ou nécessairement.

On ne peut pas dire que ce n'est qu'en dépouillant ces êtres de l'exis-

tence nécessaire ; que j'ai pu supposer qu'ils n'existoient pas ; & que c'est supposer ce qui est en question : car ne connoissant, ni par sentiment, ni par idée, si ces êtres ont en eux-mêmes la raison suffisante de leur existence, ou si cette raison est hors d'eux ; je ne dois supposer qu'ils ont cette raison en eux-mêmes, ou qu'ils ne l'ont pas ; qu'après avoir comparé la nature de ces êtres avec l'idée de l'être nécessaire, comme je l'ai fait ; & si je peux, sans absurdité, & sans détruire l'essence de ces êtres, supposer qu'ils n'existent pas, j'ai une raison suffisante de juger qu'ils n'existent point par eux-mêmes.

Non seulement, je peux supposer que les esprits & les corps n'existent pas ; je vois tous ces êtres bornés ; & pour ainsi dire, circonscrits ; ils ne se font connoître à moi ; que par des images, je connois leurs parties, j'assigne leurs limites : car que les élémens des corps soient des êtres étendus ou des êtres simples, il est certain qu'ils ont une grandeur & une force déterminée : que les esprits soient distingués des corps, ou matériels, ils ont aussi leurs bornes, & très étroites.

Ces mêmes êtres qui pourroient ne pas exister , & qui sont bornés , sont encore sujets à mille changemens ; nous éprouvons une révolution continuelle dans nos idées & dans nos sentimens : nous passons de la lumière aux ténèbres , du plaisir à la douleur , de la tristesse à la joie ; tout ce qui nous environne , est dans un changement continuel ; le monde visible est le théâtre de toutes les vicissitudes possibles : cependant , en examinant la nature de l'être qui existe par lui-même , on a vu qu'il étoit immuable , & que tenant ses manières d'être de la même nécessité qui le fait exister , on ne peut y supposer aucune variation.

On ne doit supposer dans l'être nécessaire , que ce qui lui est essentiel pour exister ; tout ce qui ne seroit point nécessaire pour son existence , seroit l'ouvrage d'une cause étrangère ; l'être nécessaire avec un principe de mobilité , qui le feroit passer successive-ment par une infinité d'états différens , n'acqueroit que de nouvelles manières d'être , qui ne seroient point nécessaires pour son existence , puisqu'il auroit existé sans ces modifi-

cations nouvellement acquises. La nécessité d'existence ne renferme donc point ce principe de mobilité auquel les Fatalistes ont recours ; on ne peut le supposer dans des êtres nécessaires : les esprits & les corps que nous connoissons , & qui sont dans un changement continuel , n'existent donc point nécessairement.

CHAPITRE II.

Les esprits & les corps ont été créés.

PUISQUE les esprits & les corps ne contiennent point la raison de leur existence ; il faut nécessairement que cette raison soit dans un être distingué des esprits & des corps que nous connoissons.

Mais cette raison n'est-elle point une force qui les fait sortir du sein d'un être qui les contenoit , ou qui en arrangeant & en développant des êtres déjà existans , mais inconnus , les fait exister pour nous , & semble les produire ?

Le Fatalisme adopteroit sans peine cette espece de production des êtres :

c'est le sentiment des Stoïciens, des Juifs Cabalistes, & il peut s'allier avec tous les autres systèmes de Fatalisme ; mais il ne paroît pas qu'il puisse se concilier avec la nature des êtres qui ne sont point des modifications, & qui n'existent point par eux-mêmes, ce qui suppose nécessairement que la cause productrice de ces êtres les a effectivement créés.

A R T I C L E I.

Les esprits & les corps n'existent point par voie d'émanation ou de développement.

Accoutumés à voir de nouvelles modifications sans voir, ou du moins sans être forcés de supposer de nouvelles substances, nous sommes portés à croire que la puissance productrice n'est qu'une espèce de vertu qui jette hors de son sein une foule d'êtres, ou qui arrange & façonne un fond toujours subsistant & docile à toutes ses impressions : c'est cette vertu qu'on ne connoît point, à laquelle on donne le nom de nature : voyons ce qu'on doit penser de ce sentiment.

La substance est indivisible, & les

parties d'un tout ou d'un composé, ne peuvent être des substances ; les esprits & les corps qui sont des substances, ne sont donc point des parties séparées ou détachées de l'être nécessaire. Les Philosophes qui supposent que ces objets sortent de la puissance productrice par voie d'émanation, ne sont pas plus raisonnables que les Indiens, qui croient que Dieu fait sortir les êtres de son sein, comme les araignées tirent leur fil de leurs corps.

Les esprits & les corps, ne sont pas non plus les effets d'une force qui en arrangeant des parties existantes, ou en développant un fond de réalité capable de recevoir différentes formes, dégage ces êtres, les rende visibles, & semble les produire. Il faudroit dans ce sentiment, que les élémens des corps & des esprits existassent par eux-mêmes, & qu'une force nécessaire comme eux, les arrangeât & en formât des corps & des êtres pensants.

Les élémens des corps n'existent point par la nécessité de leur nature, puisque ces élémens étendus ou simples, sont bornés & sujets au changement : il en faut dire autant des ef-

prits qui sont des substances distinguées de la matiere , comme je l'ai prouvé ; ainsi l'existence nécessaire des êtres , que l'hypothese du développement suppose , est absolument fautive.

La force à laquelle on a recours pour former les corps & les esprits , n'est pas plus raisonnable : car cette force est distinguée des corps & des esprits , où elle est dans ces êtres mêmes : si elle en est distinguée , c'est une force intelligente qui arrange avec dessein , ou une impétuosité aveugle & nécessaire , comme les êtres qu'elle agit : les Fatalistes nient que cette force soit une intelligence sage & libre , il faut donc qu'elle soit une sorte d'impétuosité aveugle & nécessaire ; mais une pareille force est-elle possible ?

Je demande d'abord aux Fatalistes , quelle idée ils ont de cette force , qui s'applique à tous les corps , qui les pénètre , & qui cependant est distinguée de la matiere ?

Je demande en second lieu , si l'on pense que cette force puisse produire l'arrangement qu'on lui attribue ? Comme les corps ou leurs élémens ne peuvent être unis sans avoir une direction , ni suivre une certaine direc-

tion , sans une force déterminée ; si la force motrice étoit une force aveugle & nécessaire , elle se seroit distribuée également à tous les corps , & les auroit tous mûs dans le même sens : on n'a dans ce sentiment aucune raison de supposer des différences dans la direction qu'elle a fait prendre aux corps , ou dans les degrés de vitesse qu'elle leur auroit communiqués ; cependant le monde visible ne subsiste que par la différence des directions des mouvemens des corps , & par l'inégalité de leur marche. Le monde ne pourroit donc être tel qu'il est , si une force aveugle & nécessaire , mais distinguée des corps & de leurs élémens , étoit le principe de leurs mouvemens.

Pour éviter cet embarras , Epicure & tous ceux qui ont adopté ses principes , ont supposé la matiere divisée en une infinité de petites parties indivisibles , auxquelles la force motrice étoit essentielle , & qui , quoiqu'indivisibles , avoient des figures différentes , & des forces motrices aussi différentes que leurs figures.

On suppose dans ce sentiment , 1^o que la matiere existe nécessairement ,

2^o qu'elle est essentiellement divisée en une infinité de petits corps indivisibles & figurés : 3^o que chaque petit corps , ou chaque atôme se meut essentiellement : 4^o qu'il a une direction essentielle ; car si l'existence de la matiere , ses divisions & son mouvement , la direction & la détermination de ce mouvement , étoient l'ouvrage d'un être distingué de la matiere , le sentiment que nous examinons , ne seroit point un système de Fatalisme , mais une hypothese physique : voïons ce que nous devons penser de ces quatre principes.

J'ai fait voir que les êtres que nous connoissons , n'existent point nécessairement , & qu'ils ne sont point essentiellement en mouvement : il n'est pas moins impossible de supposer dans tous ces êtres les différences de figure , de direction , de vitesse , qu'on y suppose , & qui sont nécessaires pour la formation de tout ce que nous voïons ; la nécessité d'exister , qui seroit la raison suffisante de leur existence , n'a pas plus de rapport à un ou à deux degrés de réalité , qu'à dix ou à cent ; elle n'a donc pû déterminer les êtres à exister avec toutes leurs différences :

en supposant que ces êtres existent nécessairement, ils doivent tous exister de la même manière ; la nécessité d'essence est invariable , toutes les différences des êtres de même espèce , sont accidentelles , & ne sortent pas de son essence.

Il est de l'essence du cercle d'avoir un centre & des extrémités également éloignés de ce centre: il ne lui est point essentiel d'avoir dix ou douze pieds de circonférence; ainsi l'essence du cercle fera que ses extrémités seront également éloignées du centre, elle ne pourra faire que le cercle ait plutôt dix pieds que six, & si l'on suppose des cercles nécessaires, il faudra les supposer tous égaux: ainsi l'on ne peut supposer dans des êtres nécessaires, les différences qu'on observe dans ceux que le monde renferme, & sans lesquelles il ne peut exister tel que nous le voyons. L'existence des êtres, n'est donc point & ne peut être un développement de ce qui existoit, lequel développement soit produit par une force essentielle aux élémens des corps, & différente dans chacun des élémens.

A R T I C L E II.

*Le principe qui fait exister les êtres
que nous connoissons , les a créés.*

On a prouvé que les esprits & les corps ne contiennent point , en eux-mêmes , la raison de leur existence , parcequ'il y a dans leurs modifications , une variété incompatible avec l'existence nécessaire : il faut donc que les modifications de ces êtres soient produites par un principe distingué d'eux.

Puisque rien ne peut exister sans une manière d'être , & que les modifications des esprits & des corps ne sont point des propriétés , ou des suites de l'existence nécessaire ; le fond des êtres , ou le sujet qui soutient les modifications que nous connoissons , n'existe point par lui-même : il doit l'existence à une cause étrangere ; ainsi le principe qui a donné aux êtres les propriétés que nous voïons en eux , a produit la substance ou le sujet auquel elles sont attachées. La production des esprits & des corps , est donc une vraie création , ou une action qui fait exister des substances avec leurs modifications.

En effet, rien ne peut exister sans des modifications, pas plus qu'un cercle sans une certaine étendue déterminée; & dans une substance qui existe nécessairement, ces modifications ont leur source dans la nécessité même qui la fait exister, elles sont aussi invariables que son existence: cependant nous voyons tous les objets qui nous environnent, perdre successivement toutes leurs affections, se dépouiller de toutes leurs propriétés pour en prendre de nouvelles.

L'esprit est aussi-bien que le corps, sujet à ces vicissitudes; depuis que nos yeux sont ouverts à la lumière, quel nombre prodigieux d'idées, de sentimens, de mouvemens n'avons-nous pas éprouvés? de toutes ces affections, notre ame en conserve à peine quelques-unes que les années nous enlèvent, ou qu'une maladie efface quelquefois pour toujours,

Si nos ames étoient éternelles & nécessaires, n'aurions-nous pas quelque idée, quelque sentiment dont rien ne pourroit nous dépouiller, qui se feroit connoître distinctement, au milieu de la confusion de nos perceptions, & de l'espece de choc que font contre

nous les objets qui nous environnent ? si nous existions nécessairement , n'aurions-nous pas essentiellement , de toute éternité , & invariablement toutes les perceptions que nous éprouvons , & infiniment davantage ?

Nous sommes des êtres pensants ou capables de penser ; si nous existions par la nécessité de notre nature , nous aurions toutes les pensées possibles , parceque la nécessité d'essence ou de nature , n'ayant pas plus de rapport à une manière d'être qu'à une autre , un être pensant qui existe par la nécessité de sa nature , doit avoir toutes les pensées possibles. Les esprits n'existent donc point par eux-mêmes , ils ont été produits ; mais comme ils sont des substances simples , qu'on ne peut former en réunissant d'autres êtres , ils ont été produits par une puissance créatrice.

Ces principes prouvent également que les corps ont été créés : si les parties élémentaires des corps , existoient nécessairement , elles seroient unies ou séparées par la même nécessité qui les feroit exister , elles ne pourroient , ni se séparer , ni se réunir , & produire tous les phénomènes que nous offre le spectacle

spectacle de la nature : les corps ne sont donc pas de simples arrangemens produits par une force morrice dans une matiere éternelle , & les élémens mêmes des corps ont reçu l'existence par l'action d'une puissance créatrice.

SECTION II.

*Examen des difficultés des Fatalistes ,
contre la création des esprits & des
corps.*

LES Philosophes que je combats, prétendent que les esprits & les corps existent nécessairement , & que la création est impossible : j'ai prouvé la possibilité de la création , il faut examiner ce que l'on dit pour prouver l'éternité & la nécessité de tous les êtres.



C H A P I T R E I.

*Exposition des raisons par lesquelles
on prétend prouver que les esprits &
les corps existent nécessairement.*

NOUS n'avons jamais vû sortir aucun être du néant : tous les corps se forment d'une matiere qui existoit.

Nous n'avons aucune raison de juger que les esprits soient sortis du néant : le souvenir des différens états que nous éprouvons, nous porte à croire que nous ne sommes pas éternels : mais si nous voulons y faire attention, nous verrons bientôt que ce jugement n'est pas fondé : nous ne nous souvenons pas de tous les momens de notre vie, & par conséquent la mémoire ne peut servir à fixer la durée de notre existence : nous pourrions être éternels, & n'avoir commencé à sentir notre existence, que depuis peu de tems ; nous pourrions l'avoir toujours sentie, mais avoir été privés du sens de la mémoire, & prendre le commencement du souve-

nir pour le commencement de notre existence : il n'y a donc point de fait ou d'observation , qui nous porte à juger qu'il y ait des êtres créés.

Pour suppléer aux preuves de fait ou d'observations , on a recours au raisonnement , & l'on prétend qu'on ne peut regarder les esprits & les corps , comme des êtres nécessaires , parcequ'on peut supposer qu'ils n'existent point , & parcequ'ils sont bornés & sujets au changement , ce qui ne peut , dit-on , convenir à l'être nécessaire.

Il est certain qu'on ne peut supposer qu'un être nécessaire n'existe point ; mais on ne prouve point que nous pouvons supposer que les esprits & les corps n'existent pas : nous pouvons bien concevoir que nous existons , & ne point concevoir d'autres êtres , & de ce que nous pouvons exister , & ne point concevoir d'autres êtres , il s'ensuit bien que nous n'avons pas besoin de ces êtres pour exister , & non pas que nous pouvons supposer qu'ils n'existent point , parce qu'en supposant que ces êtres fussent nécessaires , nous connoîtrions notre existence , &

nous pourrions ne point penser aux êtres distingués de nous.

On ne prouve pas mieux que les esprits & les corps ne sont point nécessaires , parcequ'ils sont bornés : rien , à proprement parler , n'est borné , chaque être est ce qu'il doit être , il a tout ce qui lui est essentiel ; être fini , être borné , sont des relations qui n'existent que dans notre esprit , & quand il seroit vrai que les êtres que nous connoissons , ont des bornes ; pourquoi l'être nécessaire ne pourroit-il pas être borné ? être borné , n'est point autre chose qu'être déterminé à une certaine maniere d'être ; pourquoi un être nécessaire ne pourroit-il pas avoir une certaine maniere d'être déterminée ? Dieu qui existe nécessairement , n'a-t-il pas une maniere d'exister déterminée , & qui le distingue de tous les êtres.

Enfin , il paroît que les changemens qu'on observe dans les esprits & dans les corps ne prouvent point qu'ils aient reçu l'existence ; si les changemens que nous observons dans les esprits & dans les corps , les anéantissoient , & en faisoient exister d'autres , on

conçoit qu'un être sujet au changement ne seroit point nécessaire ; mais les vicissitudes que les êtres éprouvent, ne les anéantissent point , & ne changent pas leur nature : dans les corps elles ne sont que des situations différentes & des changemens de relations purement extérieures , qui ne touchent point le fond , ou la nature des corps : dans les esprits , elles sont des perceptions différentes qui ne changent point encore le fond des esprits , puisque les perceptions ne sont que les impressions des différens objets : les esprits & les corps n'éprouvent que des changemens , qui ne sont point incompatibles avec l'existence nécessaire.

Quiconque admet un être nécessaire distingué des esprits & des corps , ne reconnoît-il pas dans cet être des changemens semblables ? La création & le mouvement ne supposent-ils pas dans l'être nécessaire que les Théistes admettent , tous les changemens qu'on observe dans les corps & dans les esprits : s'il s'est déterminé , n'a-t-il pas, changé ? & s'il n'eût pas été lui-même en mouvement , auroit-il pu le produire ? Le principe du mouvement est une force qui transporte les corps , &

il n'y a point d'activité sans effort , ni d'effets sans changemens dans la force qui agit ; il n'y a donc point de sentiment dans lequel on ne doive reconnoître que l'être nécessaire contient en lui-même un principe de changement, qui n'est point incompatible avec la nécessité d'existence.

Si les corps peuvent contenir le principe de leur mouvement , tout ce qui s'observe dans le monde , doit arriver : car comme le mouvement & les corps dans ce sentiment seroient éternels, & que le mouvement est essentiellement un principe de changement ; le mouvement des corps doit produire toutes les combinaisons , & toutes les situations possibles dans ces corps , il doit les changer continuellement ; une situation constante est un repos réel ; le mouvement s'il étoit éternel & nécessaire , feroit passer les corps par toutes les dispositions possibles , exciteroit mille impressions différentes dans des esprits nécessaires , ou produiroit par les différens arrangemens des corps , les esprits & leurs pensées ; toutes nos idées viennent de nos sens , & ne nous représentent que des figures , & des mouvemens.

CHAPITRE II.

*Fausseté des principes que l'on vient
d'exposer en faveur de l'éternité &
de la nécessité de tous les êtres.*

IL est certain que la raison ne nous prouve point qu'il se produise de nouvelles substances ; & l'observation ne nous fait point connoître immédiatement , ou directement , si les esprits & les corps ont en eux-mêmes la raison de leur existence , ou si cette raison est hors d'eux ; si ces êtres n'existoient point par eux-mêmes , & que la raison ou la cause qui les fait exister , les conservât sans en faire exister de nouveaux , tout seroit comme il est , & cependant ces êtres dont l'existence seroit si constante , n'existeroient point par eux-mêmes : ce n'est donc qu'en examinant la nature de ces êtres , que nous pouvons connoître s'ils existent nécessairement , & c'est par ce moïen que nous nous sommes assurés qu'ils n'existent point par eux-mêmes.

Les difficultés des Fatalistes n'af-

foiblissent point mes raisons ; on n'a point prouvé que l'on pouvoit supposer que les esprits & les corps n'existent pas nécessairement , parcequ'on peut ne point penser à ces êtres , mais parcequ'effectivement , en supposant qu'ils ne sont pas , il ne s'ensuit aucune absurdité.

On ne peut attaquer cette supposition , qu'en faisant voir qu'il y a dans l'essence des esprits , & dans celle des corps , quelque chose qui s'y oppose , & que la nature de ces êtres seroit détruite , si on supposoit qu'ils n'existent pas par eux-mêmes ; tant qu'on ne fera pas voir d'absurdité dans la supposition de l'anéantissement , ou si je peux parler ainsi de la non-existence de ces êtres , on fera toujours en droit de supposer qu'ils n'existent pas , & par conséquent , on sera sûr qu'ils ne sont point des êtres nécessaires , ou qu'ils n'existent pas par eux-mêmes , puisqu'on ne peut faire aucune supposition dans laquelle un être nécessaire n'existe point.

Les Philosophes que je combats , se trompent , lorsqu'ils prétendent qu'un être déterminé dans sa manière d'exister , est borné : il faut pour qu'un

être soit borné , que non seulement , il soit déterminé à une certaine manière d'être ; mais encore qu'il n'ait pas tous les degrés de perfection dont cette manière d'être est capable ; ainsi nous disons qu'un Géometre est borné , lorsqu'il ne connoît pas tout ce qu'un Géometre peut connoître : nous disons qu'un esprit est borné , lorsqu'il ne connoît pas tout ce qui peut se connoître ; ainsi un être est fini , parce qu'il est déterminé à une certaine manière d'être , & n'a pas toutes les réalités dont il est capable , & qu'il auroit s'il existoit par lui-même.

Ces principes ne sont point ceux du Spinosisme : l'être infini , dans le sentiment des Théistes , n'est point celui qui renferme tous les êtres , mais celui qui renferme toutes les manières possibles d'être dans une substance ; & j'ai fait voir qu'il peut y avoir des esprits & des corps distingués de l'être nécessaire & infini , sans altérer son infinité.

Enfin on prétend qu'on n'observe dans le monde que des changemens purement extérieurs qui ne changent point la nature des êtres , & qui ne sont , par conséquent , point in-

compatibles avec l'existence nécessaire de ces êtres.

On ne prétend pas , je crois , par-là qu'il ne se fait aucun changement dans le monde , ainsi il faut au moins reconnoître un principe capable de produire dans les êtres de nouvelles situations , de nouvelles perceptions , & que ce principe les produise nécessairement , & j'ai prouvé que ce principe essentiel de changement , ne pouvoit être une propriété de l'être nécessaire.

D'ailleurs , peut-on dire que tous les changemens que nous connoissons , ne sont que de nouvelles relations purement extérieures ? Le bonheur & le malheur sont-ils des relations extérieures , ou des affections qui changent l'état intérieur de notre ame ? Ces déterminations de l'ame , ne lui sont pas nécessaires pour exister , puisqu'elle les perd ; elle les reçoit donc , & n'existe pas par elle même.

L'être nécessaire dont les Théistes reconnoissent l'existence , n'est point sujet à ces changemens , il a de l'activité , il peut produire des changemens hors de lui : mais sa maniere

d'être ne change point ; il connoissoit tout ce qu'il pouvoit produire , l'exercice de son activité n'a pas augmenté ses connoissances , ni changé sa nature ; lorsque je me détermine à aller à droite plutôt qu'à gauche , je n'acquies point de nouvelles réalités : je n'observe en moi de nouveau , que des relations purement extérieures.

Mais , dit-on , il y a du mouvement dans le monde ; & le mouvement ne peut naître d'un être immobile , le principe du mouvement est une force , & il n'y a point de force sans action : c'est le grand principe de Hobbes , d'où il conclut que le principe du mouvement dans tous les sentimens , est un être essentiellement en-mouvement , & par conséquent , dans un état de changement continuel , & nécessaire , compatible avec la nécessité d'existence ; qu'on peut , par conséquent , supposer que les corps ont un mouvement essentiel & nécessaire comme leur existence , & que cette supposition est plus simple que celle qui admet dans un être nécessaire & distingué des corps une mobilité que l'on regarde dans cette supposition , comme incompatible avec l'e-

xistence nécessaire , lorsqu'on l'applique aux corps.

Pour répondre à cette difficulté , tâchons de nous former une idée juste du mouvement & du principe qui le produit.

S'il n'y avoit qu'un corps dans le monde , & qu'il offrît constamment la même face à l'œil qui l'apercevrait, ce corps seroit jugé en repos ; mais s'il offroit successivement différentes faces , on jugeroit que ce corps est par rapport au spectateur dans un état de changement ; qu'on appelle mouvement : le mouvement n'est donc qu'un changement continuel de rapports d'un corps à un autre, ou du moins, il y a mouvement toutes les fois qu'il y a changement dans les rapports de deux corps.

Comme rien n'est sans une raison qui le fasse être , ce changement dans les rapports des corps a sa raison, & l'on appelle principe du mouvement la raison ou la cause de ce changement de rapports des corps entre eux ; tous les corps paroissent mus par d'autres corps , qui sont eux-mêmes en mouvement : mais ne peut-il y avoir d'autre principe de mouvement que des corps agités ?

En effet le mouvement n'étant qu'un changement continuel des rapports des corps entr'eux , le principe du mouvement n'est que la raison qui fait que ces corps changent de rapports : voyons si pour produire des changemens de rapports de distance, il faut un être qui soit essentiellement en mouvement.

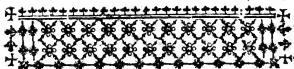
Les corps n'existent , ni par voie d'émanation , ni par voie de développement de parties existantes ; la cause qui a fait exister , n'a point agi sur une matière préexistente , ce n'est donc point par le mouvement, qu'elle a fait exister les corps , elle peut donc sans se mouvoir les faire exister successivement dans les différens points de l'espace , & les mouvoir , sans être elle-même en mouvement : Hobbes avoit donc une fausse idée du principe du mouvement.

Si l'on prétend que le mouvement est une propriété des corps , & non pas un simple changement de situation ; pour produire le mouvement , il suffisoit de faire exister les corps avec cette propriété ; & la cause qui les fait exister , ne les aiant point produits par le mouvement , ils peu-

vent se déplacer ou se mouvoir , quoique la cause motrice ne soit point en mouvement.

Enfin , quand on supposeroit que la cause motrice n'agit que par le mouvement , s'ensuit il que ce principe est essentiellement en mouvement ? Si ce principe se mouvoit librement , ne seroit-il pas en mouvement sans être par son essence dans un état de changement continuel ; a-t-on prouvé que tout ce qui se meut , se meut essentiellement ? quoique le mouvement soit une force , le principe du mouvement ne peut-il pas suspendre son effet , ou fixer son activité ?





LIVRE SECOND.

*De la puissance qui a formé le
Monde visible.*

ANAXAGORE crut le premier qu'une intelligence avoit formé le monde ; il attribuoit cependant beaucoup d'évenemens au hasard , & à la nécessité.

Pythagore enseigna que cette intelligence avoit formé le monde sur un plan , & agi avec dessein ; mais aiant apperçu dans le monde des desordres & des maux , il supposa dans la matiere une force morrice aveugle & nécessaire , que l'intelligence n'avoit pû dompter , & dont l'impétuosité produisoit les maux & les desordres qui choquent la raison.

Ocellus de Lucanie son disciple ne vit tous les phénomènes de la nature , que comme des effets du froid & du chaud , qui luttoient sans cesse ensemble , & produisoient tout dans le monde & sur la terre.

Aristote qui crut que des intelligences présidoient au mouvement des astres, vit sur la terre des irrégularités, des bizarreries, qui lui firent juger que tout y étoit soumis au hazard, c'est-à-dire, à une nécessité aveugle & capricieuse.

Leucippe, Démocrite, Straton, Epicure, &c. regarderent les phénomènes de la nature, comme des effets d'une force aveugle & nécessaire; & dans tous les tems, il s'est trouvé des hommes à qui les desordres apparents que le monde nous offre, en ont fait attribuer la production à une puissance sans intelligence & sans liberté. Bayle a semé dans ses ouvrages tous ces principes, & les a rendus dangereux pour tous ses lecteurs.

Ces difficultés ont exercé le zèle d'un nombre infini de Métaphysiciens & de Naturalistes; on a observé jusqu'aux moindres productions de la nature, & l'on y a trouvé des desseins, des moïens, des vues, & l'empreinte de la divinité, ou le caractère de ses attributs (1).

Mais il ne faut pas croire qu'avec

(1) Voyez la Théologie des Coquilles, la Théologie des Insectes.

cette méthode on puisse réfuter le Fatalisme , parceque la finesse des détails auxquels elle assujettit l'esprit , resserre les vues , & que pour répondre aux difficultés des Fatalistes , il faut les étendre.

Les Partisans de la nécessité générale & absolue de tous les êtres , ne nient point que le monde renferme des parties , où l'on trouve de l'ordre , de l'harmonie , & l'apparence du dessein ; mais ils les regardent comme une suite de l'éternité du mouvement & de la matière ; ils prétendent que par-tout le desordre est à côté de l'ordre , ou le suit , & qu'on n'a pas moins de raison d'attribuer la formation du monde à une force aveugle qu'à une intelligence libre & sage.

Il étoit donc inutile pour détromper le Fataliste de lui faire voir que la coquille ou les plis de la peau du Rhinoceros avoient été formés avec art ; il falloit , pour répondre à ses difficultés , concilier l'ordre & le desordre ; lier , pour ainsi dire , toutes les parties de l'univers ensemble ; faire voir qu'elles formoient un tout digne de l'intelligence suprême , & que les desordres peuvent avoir lieu dans un

monde formé par une intelligence sage & toute puissante.

C'est ainsi que Leibnitz & Malebranche avoient envisagé les difficultés des Fatalistes sur les desordres physiques & moraux , & la théodicée aussi-bien que le traité de la nature & de la grace , sont deux des plus beaux monumens de la grandeur & de l'élevation de l'esprit humain. Mais ces deux ouvrages qui ravissent par la sublimité de leur dessein , & par la généralité de leurs principes , sont plutôt des apologies que des preuves de la providence , & , pour me servir des paroles de Seneque , des réponses aux murmures de ceux qui croient la providence , que des raisons propres à convaincre ceux qui ne la croient pas (1).

Le Fataliste à qui l'on oppose les raisons de Malebranche ou de Leibnitz , s'il en sent la force , reconnoîtra que le mal physique ou moral , peuvent exister dans un monde formé par une intelligence , comme l'ordre & le desordre dans un monde soumis à une force aveugle & nécessaire : l'existence d'une intelligence qui a pré-

(1) Seneque de Providentia.

fidé à la formation du monde , sera donc alors un problème entre le Fataliste & le Théiste.

On a de tout tems senti ces inconveniens, & les plus grands Philosophes ont cherché dans la Métaphysique même, des preuves de l'existence de l'intelligence créatrice ; mais toutes ces preuves sont sujettes à de grandes difficultés, fondées sur des opinions particulières, ou très difficiles à saisir : telles sont les preuves de Descartes, de Malebranche, de Clark : tout le monde fait les difficultés qu'on opposa à Descartes contre la preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'idée d'un être souverainement parfait ; les Philosophes & les Théologiens l'attaquèrent du tems même de Descartes (1), Leibnitz la trouva imparfaite (2), elle fut traitée comme un paralogisme par Verënsels, des Maifeaux, &c (3).

Malebranche crut démontrer l'existence de Dieu par son idée, parceque les hommes voïant tout en

(1) Difficultés contre les Méditations de Descartes.

(2) Leibnitz, Réflexions sur M. Locke. Recueil de différentes pièces.

(3) Histoire des ouvrages des Savans 1701, Rep. des Lettres 1701, 1703. Dissertation de Jaquelot, à la fin.

Dieu , il étoit impossible qu'on en eût l'idée , s'il n'existoit pas (1).

L'idée de la nécessité absolue que M. Clark a traitée avec beaucoup de grandeur & d'une manière neuve , passe pour n'être pas à la portée du grand nombre des Lecteurs , & n'est peut-être pas sans difficulté (2).

J'ai donc cru que pour connoître , si la puissance qui a formé le monde est une intelligence ou une force aveugle , il falloit s'élever à des principes qui fussent généraux , sans être abstraits , & qui ne pussent être , ni contestés , ni obscurcis : pour cet effet , j'ai supposé que je ne savois que ce que j'avois prouvé : c'est qu'il y a une quantité innombrable de substances qui ont été créées.

Appuié sur ce principe , voici comment j'ai raisonné : si un mouvement essentiel aux élémens de la matière , ou imprimé par une force aveugle , & qui agit nécessairement , a pu donner à ces élémens l'ordre & la disposition nécessaire pour former tous les corps , le monde visible peut être

(1) Malebranche , Entretiens sur la Métaphysique , &c.

(2) Lettres d'un Gen-

tilhomme à la fin du tome 1 de Clark. Les notes sur l'Essai de King sur l'origine du mal.

L'ouvrage d'une force aveugle, ou d'une puissance qui n'a pris aucun intérêt à sa production ; mais si le monde n'a pu être produit tel qu'il est, que par des mouvemens distribués avec des proportions & des directions connues & déterminées par une intelligence, le monde est l'effet d'une puissance qui a agi avec dessein ; toutes les difficultés des Fatalistes disparaissent dans ce sentiment : les desordres physiques sont des obscurités dans le système de la nature, & non pas des difficultés contre l'existence de l'intelligence qui a formé le monde.

C'est à dissiper ces obscurités que doivent servir les recherches des Naturalistes & des Physiciens, sur les différentes parties de la nature ; leurs efforts méritent de la reconnaissance, parcequ'il n'y a point de vérité inutile ; les découvertes les plus frivoles en apparence, sont peut-être des matériaux nécessaires pour le grand édifice du système de la nature : peut-être même y a-t-il un ordre d'esprits que les détails de l'art qui brille dans les différentes parties de la nature, sont propres à persuader, & l'on ne peut avoir trop de preuves sur une vérité.

importante ; mais plus cette vérité est importante , plus on doit s'efforcer d'en rendre les preuves indépendantes de toute opinion , simples , générales & sensibles. Il m'a paru que je remplissois ces vues dans le plan que je me suis proposé sur l'examen de la puissance qui a produit le monde visible.

Le monde visible nous offre deux objets absolument différens ; un ciel où tout paroît inaltérable , & une terre où rien n'est constant. Pour mettre plus de clarté dans nos recherches , examinons ces deux objets séparément.

SECTION PREMIERE.

De la puissance qui a formé le Ciel.

LE ciel renferme un soleil immobile , ou du moins qui ne tourne que sur son centre , des planetes qui circulent autour du soleil , & enfin des étoiles qui sont des astres semblables au soleil , & que leur éloignement nous rend presque insensibles ; lorsqu'on réfléchit sur ce grand objet , on

trouve qu'un mouvement essentiel aux élémens de la matiere , ou imprimé nécessairement par une force aveugle , n'a pu , ni former , ni placer , ni mouvoir les astres dans l'ordre que nous observons , & que tous ces objets sont l'ouvrage d'un mouvement imprimé par une intelligence.

CHAPITRE I.

Les Astres n'ont point été formés par une force aveugle , mais par des mouvemens connus & déterminés par une intelligence.

COMME je me suis proposé de ne raisonner que sur des faits ou sur des principes certains ; je n'adopterai , ni les différentes hypothèses des Physiciens sur la nature & sur la formation du soleil & des autres astres , ni le systême des causes finales : les hypothèses les plus ingénieuses ne sont que des probabilités , & les partisans des causes finales supposent ce que j'ai à prouver : on ne doit chercher les fins que Dieu s'est proposées dans la formation du monde , qu'après s'être

assuré qu'il n'est point l'ouvrage d'un mouvement imprimé au hazard , sans intelligence & sans liberté.

Je ne considererai donc le soleil, que comme un globe qui répand la lumiere & la chaleur à de grandes distances , & les planetes comme des corps solides & opaques , éclairés & échauffés par cet astre.

Tout le monde reconnoît que pour former le soleil & les planetes , il a fallu une certaine quantité de matiere déterminée , un arrangement de ses parties , & un degré de force déterminé. Le nombre des élémens de la matiere , l'arrangement de ces élémens & leurs degrés de force sont les raisons suffisantes de l'existence du soleil & des planetes ; voïons si nous les trouverons dans une force aveugle & nécessaire.

Supposons pour cet effet que la matiere existe nécessairement , & que la force motrice ou le mouvement lui est essentiel : il faut que la matiere soit composée d'atômes simples , ou d'élémens essentiellement étendus & semblables entr'eux , comme le prétendoit Straton , & après lui Descartes & les Cartésiens.

Si

Si la matiere est une étendue solide & homogene , à laquelle il soit essentiel de se mouvoir , elle ne doit être qu'une masse immobile , ou un ras de poussiere : car ou la force motrice tend à unir ses parties , ou à les desunir ; si elle tend à les unir , il n'y a point de raison suffisante pour laquelle ces parties se desuniroient , & pourquoi elles se desuniroient avec plus ou moins de vitesse ; si la force motrice tendoit à les desunir , il n'y auroit point de raison suffisante pourquoi en se desunissant de la masse générale , elles formeroient des routs particuliers , dont les figures & les mouvemens variroient à l'infini , parceque dans une masse où tout tend à l'union , il n'y a point de raison suffisante de desunion , & que lorsque tout est égal dans la maniere d'être , & dans la maniere d'agir , il répugne qu'il y ait de la différence dans les effets.

La formation du soleil & des planetes , qui suppose une grande variété de figures & de mouvemens , est donc impossible , si la matiere est une étendue solide & homogene , qui existe nécessairement , & à laquelle le mouvement soit essentiel.

Il en faut dire autant des êtres simples : comme ils contiendroient essentiellement leur force motrice , ils n'auroient pu s'unir , s'il ne leur eût pas été essentiel de s'unir ; & si la force motrice qui est essentielle à ces êtres simples tendoit à les unir , ils auroient dû s'unir & former une étendue plus ou moins solide , selon le degré de force qu'ils auroient eu , mais sans mouvement & sans action : les êtres simples auroient dû tendre tous vers un centre commun , jusqu'à ce qu'ils eussent été en repos.

On dira peut-être , que les êtres simples dont le monde est composé , ne tendent pas à s'unir également ; qu'il y en a qui tendent à s'unir plus fortement que d'autres , & que ces différentes analogies ont dû les diviser & former le soleil & les planetes.

Mais , en supposant que les élémens rendissent à s'unir plus ou moins , & que la plus grande analogie eût rassemblé les parties , qui avoient plus de disposition à s'unir : pourquoi toutes les parties lumineuses ne se sont-elles pas unies , & n'ont-elles pas formé un globe immense de lumière , au lieu de se réunir en une infinité de

masses séparées , & de former ce nombre infini d'étoiles fixes , qui sont autant de soleils semblables au notre , & dispersés à des distances différentes dans l'immensité de l'espace ?

Ces parties une fois réunies par le mouvement , ne devoient plus se séparer pour s'unir à des parties qui leur sont moins analogues ; c'est pourtant ce qui arrive à l'égard du soleil & des étoiles fixes ; ces astres sont visibles dans tous les points de notre tourbillon : des parties lumineuses qui s'en détachent , font effort pour se séparer de leur source , pressent une matière placée entre l'astre & l'œil du spectateur , & se répandent dans tout le tourbillon. Ainsi pour attribuer à une force essentielle aux élémens de la matière , la formation du soleil & des étoiles , il faudroit supposer que cette force tend essentiellement à réunir & à séparer les mêmes parties , ce qui est impossible.

De quel droit suppose-t-on d'ailleurs de la différence dans la force motrice attachée aux élémens de la matière ? la nécessité d'existence peut-elle produire ces différences ?

Pythagore qui avoit cru que les élé-

mens de la matiere étoient par eux-mêmes incapables de se mouvoir , avoit supposé une force motrice qui les agitoit sans dessein & sans regle , mais dont l'impétuosité avoit été déterminée par une intelligence distinguée de la matiere & de la force motrice.

Brunus qui admit comme Pythagore une force motrice distinguée de la matiere , crut que cette force motrice étant infinie , éternelle & nécessaire ; elle devoit varier son action à l'infini , & produire notre monde , & une infinité d'autres , sans qu'il fût besoin pour cela de lui associer une intelligence qui la dirigeât.

Mais nous avons vu qu'un être qui existe par lui-même , ou par la nécessité de sa nature , n'étoit point nécessairement en mouvement. En supposant donc que la force motrice qui a formé le monde , eût agi sans connoissance , à-peu-près comme les formes plastiques ; il faudroit pour avoir la cause primitive de la formation du monde , remonter à un être nécessaire qui ne seroit point nécessairement en mouvement , & qui auroit donné l'existence à la force motrice,

La puissance à laquelle il faut remonter pour avoir la cause du mouvement, ou de la force motrice, est un être nécessaire, puisque tout n'a pu être produit. Un être nécessaire n'a besoin que de lui-même pour exister, & il n'est point essentiellement dans un état d'action ou de changement, ce n'est donc point par la nécessité de sa nature, que la puissance qui a formé le monde, a produit les élémens des corps, ou la force motrice qui les arrange : il faut qu'elle se soit déterminée elle-même & librement.

Les élémens des corps & leurs mouvemens, offrent des directions & des degrés infiniment différens, dont aucun n'est nécessaire : la puissance qui les a produits a choisi entre une infinité de mouvemens possibles, les mouvemens actuels; car puisque cette puissance n'est point déterminée par son essence à produire la matiere & le mouvement, s'il n'y avoit pas de choix dans la détermination de cette puissance, il n'y auroit point de raison suffisante pour qu'il y eût un certain nombre d'élémens, plutôt qu'un autre, un certain degré de mouvement, plutôt qu'un autre, pourquoi

un élément de matiere feroit plutôt ici qu'à Pekin ? La puissance qui a réuni les élémens de la matiere & formé les astres , est donc une intelligence qui n'agit point au hazard , sans dessein , & sans liberté.

C H A P I T R E II.

Le mouvement des astres n'a point été produit par une force aveugle , mais par une intelligence.

LE s étoiles fixes sont à de si grandes distances de nous , qu'il n'est pas possible de connoître leurs mouvemens , je ne parlerai donc ici que du mouvement des astres qu'on apperçoit dans ce grand espace qui est au dessous des étoiles fixes , dans lequel nous pouvons observer avec quelque certitude.

Cet espace renferme un soleil qui occupe constamment la même place , & des planetes , qui en changent continuellement , décrivent autour de cet astre des aires plus ou moins grandes , & font leurs révolutions dans des tems différens.

Non seulement les planetes se meuvent autour du soleil ; mais elles tournent sur elles-mêmes : voïons si les mouvemens qui produisent ces phénomènes , ne sont pas l'ouvrage d'une intelligence.

ARTICLE I.

Le mouvement des planetes autour du soleil n'est point l'effet d'une force aveugle , c'est l'ouvrage d'une intelligence.

Les planetes décrivent autour du soleil des lignes courbes qu'on nomme des ellipses ; chaque partie d'une ligne courbe est une portion de cercle ; ainsi les corps qui se meuvent dans des ellipses , doivent suivre les loix des corps mus circulairement : & chaque planete tend à se rapprocher & à s'éloigner du centre de son mouvement , elle est à chaque instant entre deux forces , dont l'une la pousse vers le soleil , & l'autre l'en éloigne.

Il faut nécessairement que les planetes nagent dans un fluide qui les entraine , & qui leur communique le mouvement qu'elles ont , ou qu'elles

soient dans des espaces vuides , & poussées par différentes forces qui les font circuler.

Si l'on suppose que l'espace du tourbillon solaire est rempli d'un fluide qui transporte les planetes en leur communiquant son mouvement , il faut que ce fluide soit lui-même mû circulairement , & que par conséquent , il soit aussi entre deux forces , dont l'une l'éloigne du centre de son mouvement , tandis que l'autre tend à l'en approcher ; il est impossible qu'un corps ait par sa nature deux déterminations opposées ; ainsi en supposant que la matiere eût par elle-même le mouvement , il faudroit nécessairement que le fluide dans lequel nagent les planetes , fût essentiellement déterminé à s'approcher ou à s'éloigner du soleil. Dans le premier cas la matiere du tourbillon solaire formeroit une masse solide ; dans le second , toutes ses parties se disperseroient si une force étrangere ne les empêchoit de se fixer contre leur centre de mouvement , ou de s'en éloigner.

Leucippe , Démocrite , Epicure , Straton , pour expliquer les phénomènes célestes , avoient supposé qu'u-

ne force essentielle à chaque partie de matiere tendoit à les mouvoir , mais que tout étant plein , & les parties de la matiere tendantes à se mouvoir avec des forces égales , elles n'avoient pû se vaincre , s'étoient détournées , & avoient partagé la matiere en une infinité de tourbillons , dont le mouvement s'entretenoit par la force essentielle de la matiere.

Mais tous leurs systêmes portent sur des suppositions absurdes : 1^o j'ai fait voir que le mouvement n'est point essentiel à la matiere ; 2^o une force essentielle aux parties de la matiere , les auroit mues dans le même sens , & n'en auroit pû produire les mouvemens opposés qui forment les tourbillons ; pourquoi y auroit-il des parties qui tendroient à s'unir , & d'autres à s'éloigner ; peut-on trouver une raison suffisante de ces variétés dans une force aveugle ? 3^o pourquoi une force essentielle n'a-t-elle pas fait de toute la matiere un grand tourbillon ? pourquoi former dans l'immensité de l'espace un nombre infini de petites divisions ?

Si l'on suppose que l'espace du tourbillon solaire est vuide , les planetes ne reçoivent point , de l'action d'un

corps étranger , le mouvement qui les emporte autour de leur centre , il faut qu'elles aient en elles-mêmes le principe qui les transporte, ou qu'elles aient reçu leur mouvement d'une cause étrangere.

On a déjà dit que le mouvement circulaire est produit par deux forces , dont une porte le corps vers le centre , & l'autre l'en éloigne , & qu'il est impossible que la matiere soit déterminée par son essence à se mouvoir dans deux sens opposés ; cette double détermination des planetes mues circulairement , a donc une cause distinguée de la matiere.

Une puissance aveugle & nécessaire auroit imprimé aux planetes une force centrifuge & une force centripete égales , & les planetes auroient décrit autour du soleil le même cercle : il n'y a point de raison pour qu'une impétuosité aveugle & nécessaire place Mercure à onze millions de lieues du Soleil , Venus à vingt-deux , la terre à trente-trois.

Quand on supposeroit que les planetes ont pu se former à des distances différentes , une force aveugle & nécessaire agissant également sur ces pla-

netes , elles auroient fait leurs révolutions en même-tems , comme des corps appliqués à differens points d'un levier , ou dans des tems qui eussent été comme leurs révolutions , ou comme leurs diametres , ce qui est contraire aux observations , puisque les distances des planetes sont constamment comme les racines cubiques des quarrés des tems de leurs révolutions.

Cette proportion que suit la nature dans le mouvement circulaire des planetes , & que l'on connoît sous le nom de regle de Kepler , n'étoit pas la seule possible , il y en avoit une infinité d'autres , entre lesquelles elle a été choisie & préférée , par la cause qui a marqué aux planetes leurs places , & tracé leurs routes autour du Soleil : cette cause est donc une intelligence.

ARTICLE II.

Le mouvement des planetes sur leur axe , a été produit par une intelligence.

Mercure est si près du Soleil , & Saturne si loin , que l'on ne peut assurer si ces planetes tournent sur elles-mêmes , mais il est certain que les autres

planetes ont un mouvement sur leur axe.

Pour qu'un corps tourne sur son centre , il faut que ses parties soient inégalement agitées , ou qu'elles soient poussées par des forces qui agissent en des sens contraires sur les parties qui sont des deux côtés de son axe ; ainsi un globe roule sur un plan , parceque le mouvement des parties qui touchent le plan , est plus retardé que le mouvement des parties supérieures , & un sabot tourne , parceque les deux parties qui sont des deux côtés de son axe , sont poussées en sens contraires : il faut donc que les planetes soient poussées par deux forces qui agissent sans cesse en sens différens , ou que soumises à l'action de deux forces qui agissent en même sens , il y ait un changement continuel dans l'action de ces forces.

Si l'on suppose que les planetes tournent sur leur axe , parcequ'à chaque instant les parties qui sont des deux côtés de cet axe , sont poussées en des sens opposés , il est clair qu'à chaque instant la détermination du mouvement des parties de la planete change , & ne lui est pas essentielle ;

elle la reçoit d'un principe étranger, & ce principe est une intelligence, puisqu'une force aveugle ne peut varier son action.

Si les planetes sont entraînées par des forces qui changent à chaque instant, l'on suppose qu'elles sont dans un fluide qui les entraîne, ou dans un espace vuide, & placées entre deux forces, dont l'une les porte vers le soleil, tandis que l'autre tend à les éloigner.

Si les planetes sont entraînées par un fluide autour du Soleil, il faut que les parties du fluide se meuvent parallèlement, & qu'elles frappent la surface du globe avec des forces inégales, en sorte que la partie la plus éloignée du centre, soit frappée plus fortement que la partie qui en est plus près, puisque toutes les planetes se meuvent d'Occident en Orient.

Il est clair que pour produire dans une planete le mouvement de rotation, il falloit que l'inégalité des forces impulsives eût un certain degré; or ce degré d'inégalité des forces des couches impulsives dépend de deux choses: 1^o d'une certaine inégalité entre les vitesses des couches des fluides, ou de leur masse: 2^o d'une certaine

grandeur du diametre de la planète ; deux conditions dont l'observation suppose l'action d'une intelligence , parceque la matiere ne peut avoir par son essence deux forces inégales , & que la figure & la grosseur des planetes ; n'est point une suite de l'essence de la matiere ; ainsi supposé que les planetes soient entraînées par un fluide autour du Soleil , leur mouvement de rotation a été déterminé par une intelligence.

Supposons présentement que les planetes se meuvent dans des espaces vuides , & qu'elles tournent sur leur axe ; les planetes dans ce sentiment circulent autour du Soleil , parcequ'à chaque instant , elles sont entre deux forces , dont l'une les pousse vers le centre , tandis que l'autre les en éloigne ; puisquè la planete tourne sur elle-même , enforte que les parties les plus éloignées du centre , se meuvent d'Occident en Orient , il faut que la force impulsive trouve dans les parties supérieures de la planete , moins de résistance que dans les inférieures , & par conséquent , il faut que les parties qui sont moins éloignées du centre , tendent plus fortement vers

ce même centre que les plus éloignées. Cette inégalité de forces dans la tendance des parties de la planète vers le centre du tourbillon , ne peut être essentielle à la matière ; la matière n'est pas plus ou moins matière, quoiqu'elle soit plus ou moins près du Soleil. Cette inégalité de gravité dans les parties qui sont à des distances différentes du centre du mouvement des planètes , a donc une cause distinguée de la matière , & cette cause est une intelligence , puisqu'une force aveugle ne peut changer son action , & qu'il n'y a point de raison suffisante pour qu'elle agisse plus ou moins fortement sur la même matière placée à des distances différentes.

Les parties d'un corps qui tourne sur son centre , tendent à s'en écarter ; ainsi le mouvement de rotation dissiperait bientôt toutes les parties des planètes , si elles n'étoient retenues par une force plus grande que la force centrifuge. Il y a donc dans toutes les planètes une force qui retient leurs parties autour de leur centre , tandis que le mouvement de rotation tend à les séparer.

La force qui tient les parties de la

planete unies , n'est ni la force qui les porte vers le Soleil , ni celle qui tend à les en écarter : les parties de la planete ont un centre commun , vers lequel elles tendent , tandis que la masse de la planete tend vers le Soleil. Une force aveugle auroit-elle pû donner à la matiere qui forme la planete , des déterminations si différentes ? Ou s'il n'y avoit dans la planete que la force des élémens qui la composent , auroit-elle pû se mouvoir autour du Soleil sur elle-même , & conserver sa figure & sa solidité.

Les planetes ne se meuvent point sur leur propre centre avec des vitesses égales ; la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures ; Mars qui est environ cinq fois plus grand que la terre , tourne en vingt-quatre heures trois quarts ; Jupiter qui est douze-cens fois plus grand que la terre , tourne sur lui-même environ en dix heures. Si la force qui fait tourner les planetes sur elles-mêmes, étoit aveugle & nécessaire, il n'y auroit point de variété dans son action, ou cette variété suivroit invariablement les loix des distances ou des diamètres, ce qui est contraire aux observations ; le mouvement de rotation des plane-

tes , n'a donc de raison suffisante que dans une intelligence qui a choisi & déterminé la force qui la produit.

Ces mêmes planetes , qui dans leur mouvement de rotation , ne paroissent assujetties à aucune regle, suivent constamment & invariablement la loi de Kepler dans leurs révolutions autour du soleil : il y a donc dans l'action qui a formé le tourbillon solaire , uniformité & variété.

Une force nécessaire seroit déterminée par son essence , ou à varier son action , & alors il n'y auroit jamais d'uniformité constante dans ses effets , ou à agir constamment de la même maniere , & dans ce cas , elle n'auroit mis aucune différence dans ses ouvrages.

S É C T I O N II.

De la puissance qui a formé la Terre.

JE n'ai jusqu'ici considéré la terre, que comme un globe , jerté dans la vaste étendue des Cieux & soumis aux

loix qui régissent tout le système planétaire. Je vais présentement examiner si l'intelligence qui a formé le Ciel & les planetes, n'a pas abandonné la terre à des forces motrices, aveugles & nécessaires, ou si elle n'a pas elle-même produit les êtres qu'elle renferme.

Pour examiner cette question avec toute l'impartialité possible, supposons que nous sommes de simples spectateurs, qui après nous être assurés qu'une intelligence a formé les planetes & produit leurs mouvemens, descendons sur la terre.

Sa surface seroit le premier objet de notre attention; nous y verrions avec étonnement des animaux qui marchent, & des plantes qui croissent.

Nous verrions tous ces objets tirer leur nourriture du globe même auquel ils seroient attachés, nous les verrions mourir & se perdre dans la masse de ce globe qui les a nourris.

Il seroit naturel, après avoir examiné les animaux & les plantes, de chercher à connoître l'intérieur de la terre, qui engloutit les êtres qu'elle a nourris, les principes & les élémens qu'elle renferme, & qui sont comme

la matiere de tout ce que sa surface nous offre. Tel est l'ordre que je suivrai pour connoître la Puissance qui a formé la terre.

CHAPITRE I.

De la puissance qui a formé les Animaux.

NOUS voyons sur la terre des portions de matiere qui paroissent former des touts séparés du globe qu'ils habitent : ces corps se nourrissent, se transportent & paroissent contenir un principe de mouvement & de sensibilité, que nous regardons comme leur ame, & nous les appellons pour cela animaux, ou matiere animée.

On trouve dans les airs, sur la terre, dans les eaux & dans le sein même de la terre, une infinité de ces portions de matiere animée d'une infinité de manieres différentes, qu'il n'est pas possible d'examiner en détail ; mais quelque différence qu'on remarque dans ces portions de matiere, dans leur figure, dans leur maniere de se mouvoir, dans leur sensibilité, il est

certain qu'elles ont toutes des propriétés communes , qui font l'essence de l'animal : tous ces animaux se nourrissent, se meuvent, se reproduisent & sont sensibles. Lorsqu'on réfléchit sur ces différentes propriétés , on voit que les animaux sont l'ouvrage d'une intelligence , & non pas l'effet d'un mouvement imprimé au hasard & communiqué sans dessein.

A R T I C L E I.

La nutrition des Animaux suppose une organisation produite par une intelligence.

Tous les animaux croissent , c'est-à-dire , qu'il se fait dans chacune de leurs parties une augmentation proportionnelle , qui ne change rien dans la figure extérieure de l'animal , ou dans sa constitution intérieure. Par cette notion , qui est incontestable , il est clair. 1^o Que les Parties qui servent à la nutrition sont semblables aux parties de l'animal. 2^o Qu'elles se distribuent proportionnellement aux besoins de chaque partie.

Les parties qui servent à la nutrition des animaux , sont ou contenues

dans leurs alimens, ou formées de leurs fucs ; mais elles y sont dans un état de confusion , ou unies à d'autres parties ; il faut donc que les alimens se décomposent dans le corps de l'animal & forment un nouvel assemblage , ou un corps nouveau ; dont les parties sont semblables ou analogues aux différentes parties qui composent le corps de l'animal.

Je n'examinerai point si cette décomposition des alimens & le nouveau corps qui en résulte , sont l'effet de la trituration , de la fermentation , ou d'une simple dissolution , ou de toutes ces causes réunies , ou enfin si cet effet est produit par des vertus concoctrices & digestrices , comme le disoient les anciens ; quelque nom qu'on donne à la force qui change ainsi les alimens , il est certain qu'elle les pénètre , en dissout les parties , & leur donne une nouvelle configuration , puisque le chile est une espèce de lait.

Lorsque les fucs qui composent le chile se sont dégagés des parties étrangères auxquelles ils étoient unis , ou qu'ils ont été formés par une nouvelle combinaison des parties de l'aliment , ils sortent de l'estomac ,

par le rapprochement de ses parrois.

Le suc nourricier sort de l'estomac confondu & mêlé avec les différens corps que contenoient les alimens , & passe dans un canal beaucoup plus étroit & dont les oscillations sont plus fortes & plus fréquentes c'est l'intestin.

Ce canal est semé d'une grande quantité de petites fibres creuses, qu'on nomme les veines lactées , dont les petits orifices n'admettent que le chile ; leur tissu intérieur contient beaucoup de fibres irritables , qui se contractent, & portent le chile dans un réservoir commun , où elles se réunissent.

Ici la direction des fibres change ; elles forment un gros vaisseau , qui remonte vers le cœur : elles conservent dans le canal thorachique leur force contractive ; le chile les irrite ; lorsqu'il y est entré , ce canal se resserre & le chile est poussé vers le cœur (1).

(1) J'ai touché avec les poisons chymiques de l'huile de vitriol le conduit thorachique d'une souris , il s'est resserré & a fait sortir son chyle. Je réitérai le 12. Mais les mêmes expériences sur des chevreaux , elles ont réussi très bien en faisant abstraction de l'évacuation des vaisseaux lactés , que les poisons chymiques produisent : on voit par les phénomènes qui paraissent de la nature seule ; que ces vaisseaux sont d'une force contractive assez puissante , pour se défaire du chyle qu'ils contiennent. Haller , Expériences sur l'irritabilité des vaisseaux. Recueil d'ob-

Le chile lorsqu'il est dans le canal thorachique n'a qu'un mouvement doux & lent qui ne suffit que pour le faire parvenir au cœur. La force contractive ou l'irritabilité devient dans ce viscere infiniment supérieure à celle de l'estomac, des intestins, des veines lactées & du canal thorachique : toute la force de la main suffiroit à peine pour résister à l'action du cœur d'un petit animal (1).

Le sang chassé du cœur avec beaucoup de force, se répand dans une multitude de petits vaisseaux qu'il parcourt avec une grande rapidité.

Le sang porté par les arteres dans toute l'étendue du corps, dépose dans chacune des parties ce suc qui lui est propre, & l'on voit de ce suc, qui paroît si simple & si homogène, sortir une infinité de parties différentes, des muscles, des os, des fibres, des humeurs de toute espece.

La nutrition de l'animal dépend donc : 1^o De la propriété que l'estomac, l'intestin, les veines lactées &

servations de Médecine, (1) Haller, *ibid.* Oeuvres.
&c. tom. 5. Août page 253.
86.

le cœur, ont de se mouvoir & de pousser le chile & le sang. 2° D'une grande quantité de vaisseaux qui portent le sang dans toutes les parties du corps. 3° D'une disposition, qui fait que chaque partie du corps de l'animal trouve dans le sang ce qui lui est nécessaire pour sa conservation ou pour son entretien. Voyons si ces trois conditions nécessaires dans l'organisation de l'animal, pour sa nutrition, sont l'ouvrage d'une intelligence.

§ I.

La force contractive des viscères qui servent à la nutrition, est l'ouvrage d'une cause intelligente.

Si l'on pique avec un scalpel, ou que l'on arrose d'un corrosif, les membranes de l'estomac, les intestins, les veines lactées, le canal thorachique & le cœur, ces parties se resserrent & dilatent alternativement pendant quelque tems ; cette propriété de se resserer & de se dilater, est ce que l'on nomme irritabilité ; elle subsiste dans ces parties séparées du corps de l'animal ; c'est par elle que l'estomac, les intestins, les
veines

veines lactées & le canal thorachique portent le chile dans le cœur, & que le cœur pousse le sang dans toutes les parties du corps de l'animal.

On ne trouve point cette propriété dans les différens corps qui composent le globe terrestre; elle n'est point une suite de la force qui a formé les planetes ou qui les fait circuler autour du Soleil, puisque cette force agit également sur toutes les parties du globe terrestre.

L'irritabilité ne convient pas même à toutes les parties du corps de l'animal; la graisse, les nerfs, l'épiderme, la peau &c. ne sont point irritables, & les expériences de M. de Haller prouvent que cette propriété n'appartient qu'à la fibre musculaire: l'irritabilité n'est donc point une suite nécessaire de la force qui a rassemblé les différentes parties du corps de l'animal, car alors toutes seroient irritables.

L'irritabilité est une propriété différente de toutes les autres propriétés générales des corps; " l'élasticité, dit " M. de Haller, qui paroît avoir le " plus de rapport avec elle, en differe. " 1° En ce qu'elle appartient aux fi- " bres sèches, & que dans cet état

» elles n'ont plus aucune irritabilité ;
» on peut s'en convaincre , en séchant
» une grenouille. 2.^o En ce que l'élasti-
» cité est une propriété des corps les
» plus durs , & l'irritabilité des corps
» les plus souples. Le polype est si irri-
» table , que quoiqu'il n'ait point
» d'yeux , la lumière l'affecte sensible-
» ment : les animaux gélatineux &
» bien éloignés de toute élasticité ,
» le sont beaucoup. Guillaume Bat-
» tie , fait observer que l'irritabilité
» est plus petite dans les vieux sujets
» que dans les jeunes , quoique les fi-
» bres des Vieillards soient plus élasti-
» ques que celles des enfans (1).

Cette propriété dépend d'une confi-
guration particulière à la fibre muscu-
laire : » les fibres musculaires étant
» composées d'élémens terrestres &
» d'une mucosité gélatineuse , dit en-
» core M. de Haller , on peut deman-
» der dans laquelle de ces deux parties
» l'irritabilité réside. Il paroît que c'est
» dans la gélatineuse , parcequ'elle
» tend à se raccourcir quand on l'étend ,
» au lieu que la terre qui est le plus sec
» de tous les corps , ne change jamais
» de figure par elle-même , & qu'é-

(1) Haller , Dissertation sur l'irritabilité.

„ tant extrêmement friable , quand ses
 „ parties sont une fois séparées , elles
 „ restent constamment dans cet état ;
 „ cette idée est fortifiée , parceque les
 „ enfans chez qui la gélatinosité domi-
 „ ne , sont beaucoup plus irritables
 „ que les adultes (1).

C'est donc dans les dernières parties
 du gluten animal , que réside l'irrita-
 bilité ; quelque soit l'arrangement de
 ces dernières parties , il est certain que
 l'irritabilité n'étant ni une propriété
 essentielle de la matière , ni une suite
 des loix générales qui ont formé la ter-
 re , ni une disposition mécanique
 commune à toutes les parties du corps
 animal ; il falloit pour la produire une
 cause capable de varier à son gré le
 mouvement , ses degrés & ses déter-
 minations.

Dans l'estomac les fibres irritables
 n'ont pas la disposition qu'elles ont dans
 l'intestin , dans les veines lactées &c ;
 elles ont encore une disposition diffé-
 rente dans le cœur , dont l'irritabilité
 est infiniment supérieure à celle de l'es-
 tomac , des veines lactées &c. La force
 qui a produit l'irritabilité de l'estomac
 n'a donc pas agi de la même manière

(1) Haller , Dissert. de l'irritabilité. p. 74.

dont elle a agi , pour former les intestins , les veines lactées & le cœur : la matiere ne se refuse point au mouvement , & il est de la nature d'une force aveugle & nécessaire de produire toujours le plus grand effet possible & d'agir uniformément ; ainsi la force qui a produit l'estomac , les veines lactées &c. est une force modifiée , & par conséquent une force intelligente.

§ II.

Les vaisseaux qui distribuent le sang dans toutes les parties du corps , ont été formés par une cause intelligente.

Lorsque le sang sort du cœur , il passe dans la grande artere , de laquelle sortent deux petites , qu'on nomme les arteres coronaires , qui vont porter le sang dans la substance du cœur ; la grande artere s'élève , & bientôt après se divise & forme deux branches , dont l'une porte le sang dans la poitrine , dans les bras , à la tête ; & l'autre se courbe pour le porter dans les reins , les jambes &c.

Si la force qui a produit la grande artere , étoit une force aveugle. 1^e Elle n'auroit point produit les deux ar-

tères coronaires , puisqu'il a fallu pour cela une détermination différente de celle qui a produit le commencement de la grande artère. 2^o La force qui a produit la grande artère , a encore changé sa détermination : elle étoit donc intelligente , car une force ne peut changer sa détermination que par la résistance d'un obstacle , sans raison ou par choix ; ce n'est point par la résistance d'un obstacle ; que la force qui a produit la grande artère descendante a changé sa détermination , puisqu'il n'y a point dans tout l'espace qui l'environne , d'obstacle qui l'ait obligée à se détourner & à former la courbure qu'elle forme ; il faut donc que cette force se soit détournée d'elle-même & par choix , à moins qu'on ne veuille dire qu'elle s'est détournée quoiqu'il n'y eût point de raison suffisante pour qu'elle se détournât.

Ce choix qui se manifeste si clairement dans la route & dans la division de la grande artère , n'est pas moins sensible dans sa contexture même ; l'irritabilité si puissante dans le cœur cesse tout-à-coup dans l'artère & dans ses divisions , ou du moins elle y est de

nul effet (1). Nul obstacle n'obligeoit la force qui a formé le cœur à ne pas continuer dans la grande artere la production des fibres musculaires qui composent le cœur ; c'est donc par choix que cette force a changé son action.

§ III.

La sécrétion du suc nourricier dépend d'un mécanisme produit par une intelligence.

Le sang qui baigne successivement toutes les parties du corps , dépose dans chacune d'elles le suc propre à l'entretenir ou à la faire croître ; je n'examinerai point si le sang contenoit toutes ces parties , ou si elles ont passé par des filieres , qui leur ont donné la figure nécessaire pour former toutes les différentes humeurs qui se trouvent dans le corps humain. Quelque parti que l'on prenne sur la maniere dont les sécrétions s'operent , il est certain qu'il a fallu pour cette production que la matiere ait pris une configuration qui

(1) Haller , Dissertations de Medecine. section sur l'irritabilité. p. 51. 52. me 5. Recueil d'obser-

n'étoit point une suite des mouvemens que nous avons observés jusqu'ici : car si ces parties étoient dans le sang , elles ne pourroient se séparer , se fixer dans un endroit plutôt que dans un autre , que parcequ'elles auroient avec lui plus d'analogie qu'avec le sang contenu dans les gros vaisseaux ; analogie qui dépendoit d'une configuration particulière de ces parties , & qui n'étoit point une suite du mouvement des artères , qui est uniforme.

Si l'on regarde le sang comme une matiere homogene, dont il ne se forme des sucs différens , que parce qu'il passe par des filieres différentes ; il est clair que leur configuration doit précéder la circulation du sang , & que ces filieres sont trop multipliées & trop différentes dans le corps humain , pour avoir été formées par la même force qui a produit le reste du corps , ainsi chaque glande du corps de l'animal a été l'objet d'une action particulière de la force morrice.

Lorsque le sang a baigné toute l'étendue du corps de l'animal , il rentre dans des vaisseaux qui le rapportent au cœur ; la direction de ces vaisseaux n'est la suite d'aucun des mouvemens qui

ont formé les autres parties du corps de l'animal ; les veines ont donc été formées par une force qui a changé son action.

Puisque les parties qui servent à la nutrition des animaux , ont toutes été produites par des actions particulières , elles n'ont point entr'elles de rapports nécessaires ; c'est cependant par leur liaison & par leur rapport que l'animal se nourrit ; la liaison & les rapports de ses organes & de ses viscères , ont été déterminés par la force qui les a produits : or quelle autre cause qu'une intelligence libre , pouvoit mettre entre des parties formées par des déterminations opposées , & par des mouvemens différens, des rapports si variés , si peu nécessaires entr'eux , & qui n'étoient la suite d'aucun des mouvemens qui ont formé les organes : la nutrition des animaux suppose donc une organisation produite par une intelligence , & il est impossible qu'elle soit l'effet d'un mouvement essentiel aux parties de la matière , ou d'une force aveugle qui les agite nécessairement & sans dessein.

ARTICLE II.

La reproduction des Animaux est l'effet d'une organisation produite par une intelligence.

Presque tous les animaux ont la faculté de produire leurs semblables ; je ne recherche point la manière dont la nature opère ce prodige ; c'est un fait sur lequel je vais raisonner & non pas un phénomène que je prétends expliquer.

Il n'est point essentiel à l'animal de produire son semblable ; les Mulers, les Jumars, & en général tous les animaux qui naissent de l'accouplement d'un mâle & d'une femelle de différente espèce, ne se reproduisent point.

L'accouplement du mâle & de la femelle n'est point nécessaire pour la reproduction d'un animal ; le Pôlype d'eau douce se reproduit en poussant hors de lui-même un petit animal qui sort de son corps, comme une branche sort du tronc de l'arbre (1) ; & le Puceron (2) n'a pas besoin de com-

(1) Histoire des Polypes, par Tremblay.

(2) Histoire des Pucerons, par Bonet.

pagnie pour produire un autre Puce-ron semblable à lui , & aussi fécond que son pere ; ainsi pour simplifier le phénomène de la reproduction des animaux , nous pouvons le considerer dans un animal seul & isolé.

Il faut nécessairement que le Puce-ron contienne celui qu'il met au monde , en sorte qu'il n'ait fait que le développer , ou qu'il le forme dans lui-même. Si l'animal n'a fait que se développer dans le corps de son pere , il avoit tous ses organes , & par conséquent , il étoit l'ouvrage d'une intelligence , comme on vient de le prouver.

D'ailleurs , il ne suffisoit pas pour le phénomène de la génération , de former l'animalcule : il falloit qu'il trouvât un séjour où il pût se développer , & ce séjour ou ce lieu destiné au developpement de l'animalcule , n'étoit point une suite nécessaire de l'économie animale , puisqu'il y a des animaux inféconds , & que cette partie ne se trouve point dans les mâles : il a donc fallu pour former cet organe , une cause intelligente & libre ; une force nécessaire & aveugle auroit produit cet organe dans tous les animaux.

Si le Puceron a formé l'animalcule qui sort de lui, il faut, ou supposer que la matiere féminale est composée de parties organiques, qui reçoivent de toutes les parties du corps, le mouvement & la direction nécessaire pour prendre entr'elles le même ordre qu'elles avoient dans l'animal, ou dire que ces particules sont douées de mémoire, d'amour & de haine, qui les font s'approcher & s'éloigner les unes des autres, & prendre entr'elles la place qu'elles occupoient dans les corps dont elles sont sorties (1), & dans ces deux sentimens, il faut nécessairement supposer la direction d'une intelligence.

Dans le système des molécules organiques, la reproduction de l'animal est une suite de sa nutrition & de son développement. Après que le corps a reçu tout l'accroissement dont il est capable, le superflu du suc qui le nourrit, est renvoyé de toutes les parties du corps dans un réservoir com-

(1) Essai sur la formation des corps organisés; ce petit ouvrage est de l'auteur de la Venus physique, il parut en 1751. sous le titre, *Dissertatio inauguralis metaphysica de universali naturæ systemate*, &c. il a été réimprimé dans une dernière édition des ouvrages de M. de M.

mun ; là les molécules organiques se trouvent réunies , & forment de petits corps organisés, semblables au premier.

Les molécules organiques sont de petites masses étendues & figurées , très distinctes les unes des autres , douées d'une force motrice , & formées par la réunion de plusieurs éléments d'étendue.

Le mouvement ou la force motrice n'est point une propriété essentielle à la matière : dans ce sentiment même , on distingue une matière vivante qui n'est que l'amas des molécules organiques , & une matière morte composée de molécules brutes & sans mouvement ; ainsi la force des molécules organiques est encore un effet connu & produit par une intelligence , puisqu'il a fallu du choix pour mettre cette différence entre les parties de la matière.

Après avoir produit les molécules organiques , il falloit pour la formation des animaux , un lieu où elles pussent se réunir de toutes les parties du corps : la production de ce réservoir n'étoit point une suite de l'organisation qui fait vivre l'animal , puis-

qu'il y a des animaux qui ne produisent point, & que la voie de la transpiration suffit pour dissiper la lymphe superflue.

Ce réservoir ne pouvoit servir à la reproduction, qu'en communiquant à toutes les parties du corps de l'animal fécond, & il ne pouvoit être en commerce avec elles, que par des fibres creuses, placées dans les différens points de sa surface, & prolongées dans toute l'étendue du corps. Une force aveugle & nécessaire auroit agi également sur toutes les parties, elles se seroient unies, & auroient formé un corps solide.

Lorsqu'on envisage le système des molécules organiques sous ce point de vue, on découvre dans l'action de l'intelligence qui a produit les animaux, la plus grande simplicité de moïens, & la plus grande variété dans les effets; elle a créé une multitude infinie de molécules organiques; avec ces molécules organiques elle a formé les animaux dans lesquels elle a placé un réservoir propre à contenir les molécules superflues, qui renvoyées de toutes les parties du corps, arrivent dans le réservoir, chacune avec les

directions , les figures & le degré de mouvement qu'elles ont reçus de chacune des parties du corps de l'animal , & par conséquent , toutes avec la force & la détermination nécessaire pour se ranger entr'elles dans l'ordre qu'elles avoient dans l'animal ; voilà par cette organisation si simple , la génération des animaux assurée pour l'éternité ; le même moien qui porte l'animal à se nourrir , le rend fécond , & il trouve dans tout ce qui le nourrit , des molécules propres à le perpétuer. Voilà certainement la loi la plus générale , la plus simple & la plus féconde.

Si l'on admet avec le Docteur Bauman , de la mémoire , de l'amour & de la haine dans les parties organiques ; il faut encore faire intervenir une intelligence : la matiere n'a par elle-même aucune de ces propriétés ; en supposant que les parties qui forment l'animal s'arrangeassent d'elles-mêmes , la force qui les arrangeroit , auroit été produite , & son activité déterminée par une intelligence.

Pour nous convaincre encore mieux de la vérité de ces principes ; supposons pour un moment que l'organisa-

tion qui rend un animal fécond , soit l'ouvrage de la nécessité : c'est donc une force essentielle à la matiere qui a produit dans le Polype l'organe de la fécondité , & qui l'a placé dans toute l'étendue de son corps : car on voit souvent sur un Polype deux ou trois enfans de différentes grandeurs , qui sont eux-mêmes peres d'autres enfans de différens âges ; en sorte qu'un Polype de quelques jours , est quelquefois chargé de cinq ou six générations (1).

Je demande présentement pourquoi cette force essentielle de la matiere , n'a pas accordé la même fécondité aux vers d'eau douce découverts par M. Bonnet (2). On ne voit point ces vers faire naître sur leur propre corps, un vers semblable à eux ; cependant si vous les coupez par morceaux , chaque division vous donne un vers exactement semblable à celui dont vous l'avez séparé : si vous ne lui coupez que la tête ou la queue , il ne se for-

(1) Histoire des Poly- vers d'eau douce , qui pes , par Tremblay. coupés par morceaux ,

(2) Traité d'Insectéologie , ou Observations deviennent des vers complets , par Charles Bonnet. sur quelques especes de

me sur ce tronc que la partie dont vous l'avez privé.

Le Mille-pieds a comme le Polype & comme le vers d'eau douce dont on vient de parler , la propriété de se multiplier par bouture ; si vous en coupez un , chaque division devient un Mille-pieds complet ; mais au lieu que le Polype porte sur lui l'animal qu'il produit , & que le vers d'eau douce ne se reproduit que lorsqu'on le sépare , le Mille-pieds lorsqu'il a acquis un certain degré d'accroissement , se sépare lui-même , & forme deux animaux complets (1).

Si dans ces animaux , la faculté de se reproduire étoit l'effet d'un mouvement nécessaire , ce mouvement rendroit nécessairement à unir les parties qui forment l'animal , & alors elles ne se détacheroient jamais.

Le Puceron se reproduit seul aussi-bien que le Polype & le Mille-pieds , mais il met au monde un Puceron parfaitement semblable à lui , qui peu de jours après donne la vie à d'autres Pucerons. Si l'organisation qui

(1) Mém. sur les In- tom. 4. Tremblai Mém.
sectes de M. de Réaumur. 3, sur les Polyptères.

rend un animal capable de se reproduire lui-même , est une force aveugle , pourquoi , tandis que le Polype , le Vers d'eau douce , le Mille-pieds , ne se reproduisent que lentement , & comme les arbres , le Puceron enfante-t-il un animal tout formé & parfaitement semblable à lui , & si différent pour la figure & pour l'organisation du Polype , du Vers d'eau douce , du Mille-pieds (1) ?

Pendant tout l'été , le Puceron de chêne semble n'avoir point d'autre passion que la postéromanie ; dans l'automne il devient capable d'amour , il veut partager avec un autre le plaisir de la fécondité , il s'accouple , & au lieu de produire un Puceron tout formé , il fait des œufs qui éclosent au printemps : il en sort des Pucerons , qui comme leurs peres , sont d'abord vivipares , & deviennent enfin ovipares pendant l'automne (2).

Si la cause qui semble avoir prodigué le privilege de la fécondité au Polype , au Puceron , étoit une force aveugle , auroit-elle pû la restreindre tout-à-coup dans le Moucheron , & la

(1) Bonnet , Observations sur les Pucerons.

(2) Bonnet , *ibid.*

faire dépendre du concours des deux sexes ? Si la cause qui a partagé les deux sexes dans presque tous les animaux , étoit une force aveugle ; les auroit-elle réunis dans des animaux qui ne sont pourtant féconds que par l'accouplement , tels que les Limaçons , les Vers de terre ?

S'il eût été essentiel à la matière organique de produire ces hermaphrodites , mais de ne les rendre féconds que par l'accouplement : pourquoi la moule des étangs est-elle hermaphrodite & féconde sans accouplement ? Les deux sexes qui dans le Limaçon & le Vers , sont sans communication , ont dans la Moule d'étang , un canal où ils se réunissent ; » cet animal , dit » M. Mery , a deux vésicules féminales qui contiennent la semence , & » deux ovaires ; chaque vésicule , & » chaque ovaire est partagé en plusieurs petits tuyaux , tous fermés par bas , & ouverts dans leur partie supérieure : ces tuyaux sont séparés les uns des autres par des cloisons attachées transversalement aux parois de ces parties : ils sont disposés les uns à côté des autres , » comme ceux d'un sifflet de Chau-

» dronnier. Au dessus de tous ces pe-
 » tits tuyaux qui contiennent les uns
 » les œufs, & les autres la semence,
 » regne un canal dans lequel ils ont
 » tous leurs embouchures : ce canal est
 » fermé par son extrémité qui regar-
 » de la tête, & ouvert par l'autre dans
 » l'anus. Chaque ovaire & chaque
 » vésicule a le sien particulier : ceux
 » des vésicules, ont de plus, que ceux
 » des ovaires, une fente dans leur
 » partie moyenne supérieure, & s'u-
 » nissent en un seul sur la fin ; c'est
 » par ces quatre canaux que la semen-
 » ce de la moule se rend dans l'anus,
 » où ces principes s'unissent ensen-
 » ble, en sortant ; ce qui suffit pour
 » la génération (1). «

Il suffit d'exposer le mécanisme de la fécondité de la Moule, pour démontrer qu'il ne peut être l'ouvrage que d'un mouvement modifié & déterminé par une intelligence, qui ayant voulu que les animaux se perpétuaissent, a varié à l'infini l'organe de la fécondité, selon la place qu'elle leur a marqué dans la nature.

(1) Mem de l'Académie des Sciences de Paris, la Moule des étangs, par M. Méry. p. 408, &c.
 an. 1710. Remarques sur

Le Limaçon , presque tous les Insectes & tous les Oiseaux sont ovipares, l'Homme au contraire , le Singe , le Chien, le Cheval , &c. sont vivipares : si ces différences sont des suites nécessaires de l'action qui fait de la manière un quadrupede , ou un volatile , pourquoi le Crocodile , le Cayman , le Sauvagarde qui sont des quadrupedes , sont-ils ovipares ?

A R T I C L E III.

Le mouvement des Animaux suppose une organisation produite par une intelligence.

Tous les animaux ont une force motrice ; il y a de très grandes variétés dans leurs mouvemens , & dans la manière dont ils s'exécutent : les uns ont des mouvemens prompts & rapides , les autres en ont de lents & de foibles , les uns rampent , les autres marchent , il y en a qui volent , & d'autres qui nagent ; chacune de ces manières de se transporter , varie encore à l'infini : malgré cette variété , le principe du mouvement est le même dans tous les animaux , ils ne s'approchent ou ne s'éloignent

d'un objet qu'en avançant les différentes parties de leur corps ; lorsqu'on examine de plus près comment ces parties s'avancent ou s'éloignent , on trouve qu'elles sont toutes attachées à des muscles , ou à des especes de cordes , qui par leurs gonflemens & leurs relâchemens alternatifs , portent en avant les différentes parties auxquelles elles sont attachées.

Je n'examinerai point par quels agens secrets , cette mécanique s'opere ; c'est une question sur laquelle les plus grands Médecins ont été & sont encore partagés : mais quoi qu'il en soit de la cause physique du mouvement musculaire , il est certain que si l'on frappe violemment un chien ou un autre animal , il fuit , ou il attaque ce qui le frappe ; il faut donc que toutes les parties du corps communiquent aux muscles qui le transportent , que les muscles aient un point de réunion , & qu'ils aboutissent à une force qui peut les contracter & les étendre à son gré.

La force qui transporte l'animal , ne change rien dans le mouvement des visceres qui servent à la nutrition ; l'estomac digere & le sang circule dans un animal qui marche.

comme dans un animal qui ne change point de place ; les muscles qui servent au mouvement progressif, & leur distribution , n'étoient donc point des suites nécessaires de la formation des organes destinés à la nutrition & à la reproduction : cette organisation jointe à la faculté d'appercevoir , pouvoit produire dans l'animal le sentiment de la faim , & le desir de s'approcher d'un objet propre à le nourrir ; ce desir pouvoit faire naître dans l'animal un effort : mais cet effort n'est pas capable de produire les organes nécessaires pour le mouvement progressif, il n'eût fait que diriger le corps vers un objet , & pour former un muscle , il faut donner aux parties de l'animal une configuration & une disposition particuliere , il faut agir sur les dernieres parties de la matiere , & l'effort de l'animal n'agit que sur la masse.

D'ailleurs il est certain que tous les mouvemens s'operent dans l'animal par le moïen des muscles : or il y a beaucoup de muscles qui ne sont point soumis à l'empire de la volonté ; l'estomac , le cœur , les intestins , le canal torachique &c. remplissent tou-

tes leurs fonctions à l'insu de l'ame & souvent lorsqu'elle ne peut plus agir sur le corps ; des animaux à qui l'on avoit coupé la tête ou enlevé la cervelle, ont marché, leur sang circuloit, leur cœur battoit.

Si la cause qui a formé les muscles, étoit une force aveugle, il lui auroit été essentiel ou d'en soumettre le jeu à l'empire de la volonté, ou de le faire dépendre partout de la même cause qui met en mouvement le cœur & les viscères.

Ces viscères qui dans leurs mouvemens sont indépendans de l'ame, ont cependant des rapports avec elle ; l'ame ignore les mouvemens de l'estomac, mais elle connoît ses besoins, elle approche son corps des fruits qui peuvent le nourrir ; quelle autre cause qu'une intelligence pouvoit soustraire à l'empire de l'ame les muscles qui font le mouvement de l'estomac, la rendre sensible au dérangement qui naît du besoin de manger, & soumettre à ses ordres les muscles qui portent le corps vers les alimens propres à réparer le désordre de la faim.

Quand on supposeroit dans la matière une force motrice nécessaire &

capable de former des muscles , des nerfs & toutes les parties qui entrent dans la composition d'un animal , ne faudroit-il pas supposer qu'une intelligence a dirigé cette force , pour produire l'immense varié que nous observons dans le mouvement progressif des animaux ?

On trouve dans la mer une espece de corps , que l'on pourroit appeller , avec M. de Reaumur , gelée de mer , & que l'on a nommé ortie de mer. Ce corps est un animal très bien organisé , mais qui n'a point d'autre force motrice , qu'un mouvement de contraction & de dilatation semblable à celui du cœur : c'est par le moien de ce mouvement que l'ortie se soutient dans l'eau , flottante au gré des vagues.

La force motrice qui a formé l'ortie errante, & qui paroît avoir épuisé ses ressources , en lui donnant un mouvement de diastole & de systole , qui l'empêche de s'enfoncer dans les eaux , a attaché sur les rochers une autre espece d'ortie , qui a plus de consistance & de solidité & qui a le pouvoir de se transporter , mais avec un mouvement plus lent que celui d'une aiguille de montre qui marque les heures : ce mouvement se fait par l'allongement

l'allongement & le raccourcissement des muscles antagonistes, placés à sa base, & qu'elle remplit & vuide à son gré, d'une eau qui les gonfle & dont le réservoir est dans ses cornes.

Sur le même rocher, où la nature attache l'ortie, on trouve un animal qu'on nomme l'étoile; parceque sa figure est semblable à celle sous laquelle on peint les étoiles du Ciel. L'étoile a reçu pour se transporter, au moins 1520 jambes, chacune d'elle est accompagnée d'une petite boule transparente & pleine d'eau à laquelle elle communique; c'est par le moien de ce petit réservoir que l'étoile fait mouvoir chacune de ses jambes & qu'elle se transporte, mais cependant d'un mouvement très lent: l'ortie de mer & l'étoile, suivent donc dans leurs mouvemens la même loi générale, mais les instrumens qui les exécutent sont absolument différens, & ne sont point des suites de la même action; la cause qui a donné à l'ortie & à l'étoile la faculté de se mouvoir, a donc modifié son action, elle est intelligente.

Tandis que l'ortie & l'étoile rampent avec cette prodigieuse lenteur, sur la surface des rochers, le Sourdon, le

coutelier , le lavignon &c. n'ont reçu de la nature qu'un muscle en forme de jambe , par le moïen duquel ils ne peuvent que s'abbaïsser ou s'élever dans le sable où ils vivent (1). Une conformation aussi différente, ne peut être produite que par des mouvemens très variés , & qui ne peuvent naître d'une force motrice , aveugle & nécessaire , qui agit dans le même élément. Cette même force, si elle étoit aveugle & nécessaire , auroit-elle produit les muscles avec lesquels le requin & la baleine traversent les mers , avec une si prodigieuse rapidité ?

Il en faut dire autant des animaux que la terre nourrit ; il est absurde de supposer qu'une force essentielle à la matiere , ait produit dans l'insecte les muscles qui suffisent à peine pour ramper ; placé dans le cerf , dans le rhinoceros les forces prodigieuses qui les transportent ; & donné des aîles aux oiseaux.

(1) Mem. de l'Acad. 1710. p. 439. & suiv.



ARTICLE IV.

La sensibilité des Animaux dépend d'une organisation produite par une intelligence.

Un coup violent , un geste menaçant , un bruit effrayant , une mauvaise odeur , font fuir un animal ; il distingue avec sa bouche ce qui peut le nourrir.

Lorsque les yeux de l'animal sont fermés , la lumière agit sur la surface de son corps , mais sans frapper le principe du sentiment , du moins il ne peut distinguer cette impression : l'organe de la vûe est donc plus délicat que les autres organes. Si les oreilles de l'animal sont fermées , le bruit frappe le reste du corps , mais trop grossier pour ébranler l'organe de la vûe , trop délicat pour causer une émotion sensible dans les autres parties du corps , le bruit n'est point connu de l'animal : ce que nous disons des sens de la vûe & de l'ouïe , s'applique aisément au toucher , à l'odorat , au goût , on peut donc regarder la surface du corps de l'animal , comme une espèce de tact.

plus délicat dans certaines parties que dans d'autres.

Le tact, pris dans cette généralité, n'est qu'un organe composé de petits nerfs extrêmement fins, qui se réunissent tous dans un point du cerveau. Les sens de l'animal ne sont donc que l'expansion d'un nerf dont les ramifications se distribuent dans toute l'étendue de la surface du corps, & qui devient plus délicat dans les différentes parties de cette surface.

On peut considérer dans le nerf, qui fait l'organe de la sensibilité, 1^o Le tissu de ses parties, 2^o Le point de réunion de ses ramifications, 3^o Ses différents degrés de délicatesse dans la surface du corps.

Le nerf qui porte à l'ame les impressions faites sur lui, est composé de petits vaisseaux fibreux, ou de fibres creuses, remplies d'une liqueur particulière.

Toutes les fibres du corps de l'animal, n'ont pas cette sensibilité, quelques-unes en sont absolument privées, dans d'autres elle est infiniment petite. Pour mettre cette différence entre les parties qui composent l'animal, il fal-

loit donner aux parties qui composent le nerf, une configuration essentiellement différente de celle des fibres insensibles, ou que ces fibres aient essentiellement cette configuration, la cause qui a formé l'animal, n'ait fait que les réunir dans l'ordre nécessaire pour produire les nerfs d'un animal.

La matiere est par elle-même sans mouvement, & si elle avoit une force essentielle, elle seroit invariable & ne pourroit mettre dans les corps qu'elle formeroit, les différences qui distinguent la fibre sensible de celle qui ne l'est pas. Les nerfs sont donc l'effet d'une force qui a pu varier son action.

Une force aveugle & nécessaire n'auroit pu former les nerfs, que parcequ'il lui auroit été essentiel de réunir les parties dont ils sont composés, & alors elle auroit fait de toutes ces parties une masse solide & non pas des fibres creuses; chaque nerf n'eût été qu'un gros vaisseau fibreux, & non un faisceau composé d'un nombre infini de petits cylindres creux, très distingués les uns des autres & divisés à l'infini: ainsi quand on supposeroit que les parties essentielles des différens corps existent dans la masse de la terre & y sont en

mouvement de toute éternité; l'on n'en auroit jamais vû sortir un animal sensible, si une intelligence ne les avoit réunies.

Par les phénomènes de la sensibilité, les nerfs distribués dans toute l'étendue du corps se réunissent au cerveau; on ne voit pas comment la même force réuniroit nécessairement les nerfs & les disperseroit par la même nécessité dans une infinité de parties différentes, pourquoi elle auroit placé ce point de réunion dans la tête plutôt qu'au pied?

Enfin les nerfs n'ont pas dans toutes les parties du corps de l'animal, le même degré de sensibilité, l'œil n'entend point les sons, l'oreille ne voit point les couleurs; il faut que le nerf optique soit différent du nerf auditif, ou que leurs fibres également sensibles, soient revêtues d'enveloppes différentes, qui ne laissent parvenir jusqu'à elles qu'une certaine espece d'impressions: il seroit absurde de chercher la cause de cette différence dans une force aveugle. 1°. Parcequ'elle ne peut varier son action. 2°. Parceque l'œil & l'oreille sont le résultat d'un nombre infini de mouvemens différens, comme on peut s'en convaincre par la seule inspection de ces organes.

L'œil, l'oreille ne sont que des extensions de fibres nerveuses ; si elles étoient l'effet d'un mouvement aveugle & nécessaire , pourquoi la tête auroit-elle seule le privilège de voir & d'entendre ? n'est-il pas évident que toute la surface du corps auroit dû être couverte d'yeux ou d'oreilles ? qu'il falloit qu'il y en eût partout , ou qu'il n'y en eût nulle part ? Comment une force aveugle & nécessaire après avoir tapissé le fond intérieur de l'œil d'une expansion du nerf optique , l'auroit-elle enveloppé d'une membrane opaque , & qui n'est transparente que dans la prunelle ? Pourquoi auroit-elle rempli le globe de l'œil de trois fluides différens , qui ne donnent passage qu'aux rayons de lumière , & les réunissent sur le fond de l'œil , tandis que dans tout le reste du corps , elle enveloppe les nerfs d'une peau , que l'action de la lumière n'ébranle point ? Pourquoi cette peau se double-t-elle dans certaines parties du corps , si la cause qui a formé les organes est une force aveugle & nécessaire ? La matiere , dit M. de Haller , » a-t-elle prévu que » l'homme marcheroit sur ses pieds , » dans le tems qu'elle a déjà doublé

» d'une surpeau dure, la planté du
» pied dans le fœtus; de même qu'elle
» a préparé au chien, dans le ventre
» même de sa mere, les cals sur les-
» quels il doit marcher ?

Nous n'avons jusqu'ici considéré la sensibilité, que dans un seul animal : quelle idée n'aurions nous pas de la cause qui la produit, si nous la suivions dans toutes ses variétés, depuis le polype, qui paroît le premier des êtres sensibles, jusqu'à l'homme dans lequel la sensibilité prend tant de formes & devient une source si féconde de connoissances ? Le polype n'a point reçu de la nature, comme les autres animaux, des yeux & des oreilles, pour distinguer ce qui doit le nourrir, mais il a un tact qui supplée à ces organes, tout son corps est sensible aux impressions de la lumière ; il distingue un endroit éclairé de celui qui est obscur, peut-être connoit-il par le même moïen les différences des objets qui l'environnent, du moins il est certain qu'il se place toujours dans les endroits éclairés, où sont les insectes & les vermisseaux dont il se nourrit.

Si la cause qui a formé dans les animaux l'organe de la vûe, étoit une

force aveugle & nécessaire, il lui seroit essentiel de placer le nerf optique dans un œil ; comment donc ayant donné aux fibres nerveuses du polype la sensibilité du nerf optique des animaux, n'auroit-elle pas enfermé le corps entier du polype dans les différentes humeurs dont elle a composé l'œil des animaux ?

Dans ce même élément où la nature donne à tout le corps du polype une si grande sensibilité, elle a recouvert d'une écaille dure, le corps des poissons. De si grandes différences peuvent-elles être dans le même élément l'effet d'une impétuosité sans intelligence ? Ces mêmes poissons insensibles, dans presque tout leur corps ; ont des yeux comme les autres animaux ; la cause qui les a formés a donc interrompu tout-à-coup & sans nécessité, les mouvemens qui ont produit le corps du poisson.

Nous trouverions les mêmes différences dans tous les animaux terrestres. Concluons donc, avec M. de Haller, „ qu'il est absurde de recourir à la pru-
„ dence de la pesanteur & à l'habileté
„ de la force élastique, quand on
„ veut développer comment l'hom-

» me doué de la parole , & susceptible
» ble de connoissance , a si peu de délicatesse dans l'odorat & dans le
» goût , pendant que les animaux que
» leur propre expérience doit instruire
» sur les propriétés salutaires ou nuisibles de leurs alimens , ont les mêmes sens & des organes beaucoup
» plus fins & plus parfaits ? Si la matière a des forces qui la rendent
» propre à former les corps , ne croions pas qu'elle les tienne d'un
» destin aveugle ; elles sont restraints
» par des limites éternelles , elles forment toujours en perfection non
» des êtres mécaniquement égaux ,
» mais des êtres semblables , des êtres
» qui leur ont été prescrits sur un plan
» inviolable , mais avec une variété
» qui exclud toute contrainte d'une
» matière aveuglement efficace (1).

(1) Préface de M. Haller qui est à la tête de la l'Histoire Naturelle de M. de Buffon. Biblioth. imtraduction allemande de partielle, tom. 5. part. 2.



CHAPITRE II.

Les Plantes sont l'ouvrage d'une intelligence.

LES plantes naissent d'un germe ou d'une graine, qui trouve dans les suc de la terre, les principes de son accroissement. Il faut nécessairement que le germe d'où l'on voit sortir la plante, la contienne, en sorte qu'elle ne fasse que se développer; ou ce qui est beaucoup plus vraisemblable, que le germe ne soit qu'une espèce de moule, qui donne aux suc de la terre qui le pénètre, la disposition nécessaire pour produire la plante.

Si le germe contient toute la plante, il faut nécessairement que ce germe ou cette graine ait été produit par une cause intelligente: pour nous en convaincre, examinons les parties qui composent les végétaux.

On peut distinguer dans tous les végétaux, la racine, le tronc & les feuilles.

Lorsqu'on examine la racine d'une plante ou d'un arbre, on trouve une

membrane ou écorce, laquelle est composée de vésicules semblables à celles d'une éponge, ou plutôt aux petites vésicules qu'on forme en soufflant dans l'eau de savon, & de fibres creuses : sous cette première peau, on trouve l'écorce, qui est formée par des vésicules rondes & par des fibres qui forment de petits sacs, qui contiennent différentes liqueurs, les unes une liqueur aqueuse, d'autres du lait &c : les vésicules rondes de la peau, étant desséchées, cedent comme de l'éponge & se gonflent lorsqu'elles touchent l'eau.

Sous ces deux écorces, on trouve ce que l'on nomme la partie ligneuse ; & elle est composée de fibres, dont les unes contiennent de l'air & d'autres la sève (1).

Les racines ont une infinité de petites ramifications, qui se réunissent toutes à la surface de la terre & forment le tronc, qui est en effet composé des mêmes parties que l'on trouve dans les racines (2).

Ces parties, qui se prolongent d'a-

(1) Malpighi Anatomie plantarum, de radicibus.

(2) Ibid. de partibus caulem componentibus.

bord parallèlement , forment ensuite des nœuds , en se mêlant & en s'entrelaçant de mille manières différentes , en sorte que leurs mélanges forment un tissu beaucoup plus dur que la partie ligneuse du tronc (1). C'est de ces nœuds que sortent les feuilles & les boutons ; les feuilles contiennent les mêmes parties que l'on trouve dans le tronc & dans les racines , mais elles prennent dans les feuilles une infinité de formes différentes (2).

1^o Il est bien clair que les plantes n'ont point été formées par la force qui a formé la masse de la terre , puisque cette force agissant également sur toutes les parties du globe terrestre, on ne devroit y trouver que des végétaux.

2^o La force qui a formé la plante n'est point une attraction ou une force motrice , aveugle , car la plante est composée de fibres & de vésicules creuses & différemment configurées; & une attraction ou une force aveugle , auroit formé une masse solide ou uniforme , & non pas des vésicules & des

(1) Malpighi anatomie plantarum , de caulicis augmento & nodis.

(2) Malpighi , ibid de foliis.

fibres différemment configurées.

3^o Les vésicules & les fibres qui composent la plante changent de figure dans les nœuds & dans les feuilles, elles reçoivent donc dans toutes ces parties des déterminations différentes, qui ne peuvent être l'effet d'une force aveugle & nécessaire, puisqu'une pareille force est uniforme. Le germe de la plante est donc l'ouvrage d'une force intelligente, s'il contient la plante (1).

Si le germe de la plante est une espèce de moule, qui donne aux différens fucs de la terre la figure que nous voyons dans les plantes, il faut que ce germe ait été formé par une cause intelligente.

Ce germe ne peut être l'effet d'aucune des loix générales observées dans la nature ; il n'est pas non plus la suite de l'action qui a produit les animaux. La plante ne contient point les mêmes parties qu'on trouve dans l'animal, on n'y trouve point la même disposition d'organes.

Tout animal contient un principe de mouvement ; chaque fibre muscu-

(1) Ce sentiment a eu Mem. de l'Acad. des d'illustres défenseurs, Sciences. Paris 1700. p. 18. voyez Malpighi loco cit. 1701. p. 61.

laire dans l'animal, lorsqu'on l'irrite avec une pointe d'aiguille ou avec un corrosif, se raccourcit & s'allonge alternativement pendant quelque tems; le sang de l'animal contient un muscilage, qui agissant sur la fibre musculaire, y produit un mouvement alternatif: c'est ce mouvement alternatif de la fibre musculaire qui fait circuler le sang & qui distribue à toutes les parties de l'animal, le suc qui les nourrit & qui s'est formé dans l'estomac par le moyen de la digestion.

Les fibres des plantes ne sont point irritables, la sève n'y circule pas; elles se nourrissent par une simple succion ou filtration des sucs renfermés dans le sein de la terre (1). La sève monte dans la plante à-peu-près par le même mécanisme qui fait monter l'eau dans une éponge ou dans un monceau de fable.

La chaleur du Soleil qui pénètre la terre, donne aux parties aqueuses qui y sont répandues, un mouvement d'ondulation, qui les pousse en tous sens & qui les porte vers les racines des plantes: on a vu que l'écorce de

(1) Hales, Statique ch. 4. Appendice, observations végétaux. chap. 1. vation. 6. 7. 8.

la racine est composée de parties qui se gonflent lorsque l'eau les touche ; les parties aqueuses s'influent donc dans ces racines , puisqu'elles y trouvent moins de résistance que par-tout ailleurs ; les parties d'eau qui les touchent , suivent la même direction , & l'humidité se porte vers les racines , les pénètre sans cesse & monte vers la surface de la terre, où elles trouvent moins de résistance que dans l'intérieur (1).

Toutes les racines se réunissent pour former le tronc ; le passage de la sève se rétrécit beaucoup , & sa vitesse augmente prodigieusement ; c'est pour cela qu'elle se porte avec beaucoup de rapidité dans les branches & dans les feuilles , & c'est ainsi que la plante se nourrit (2).

Le corps de la plante est beaucoup plus simple que le corps de l'animal : celui-ci contient un nombre infini de parties différentes, des nerfs, des muscles, des os, de la graisse, &c ; on ne trouve au contraire dans la plante que deux ou trois especes de vésicules & de fibres différentes, qui sont répétées dans tout le corps de la plante, &

(1) Hales. Ibid. ch. 7. Expérience 124.

(2) Hales, Statique des végétaux, ch. 1.

elle contient dans toute cette étendue , des moules propres à changer la sève en plante ou en arbre : ainsi la reproduction dépend dans les plantes , d'une configuration de parties absolument différente de celle qui fait la fécondité des animaux ; il a donc fallu pour produire le germe ou le moule qui forme la plante , une action différente de celle qui a produit les animaux.

Cette action n'est point une force aveugle & nécessaire ; car le moule de la plante est composé d'une grande quantité de petits cylindres creux & différens , produits par la même cause , mais par des mouvemens différens : il faut nécessairement que cette variété dans l'action de la cause productrice de la plante , naisse de la résistance & des obstacles qu'elle a rencontrés , ou qu'elle contienne un principe intérieur de détermination & par conséquent qu'elle soit intelligente.

Il est certain que la variété que l'on remarque dans la force productrice de la plante , n'est point l'effet d'une résistance extérieure qui l'ait forcée de donner aux élémens du moule de la plante la configuration qu'ils ont ; car ces cylindres sont creux ou remplis

d'une matiere qui ne resiste point, qui n'a par conséquent pû déterminer & modifier l'action qui unissoit les élémens du moule qui forme la plante : il faut que cette force se soit modifiée par un principe intérieur de détermination ; si elle étoit aveugle & nécessaire, elle auroit fait une masse solide de toutes les parties qui composent le germe de la plante.

En supposant que cette force rendît par sa nature à former un corps organisé comme la plante, pourquoi tous ceux qu'elle a formés n'ont-ils pas la même organisation ? pourquoi dans plus de quinze mille plantes que l'on connoît, trouve-t-on des propriétés ou des qualités différentes ?

Concluons donc que les plantes ont été produites par des loix particulieres, & qu'une cause intelligente a déterminé ces loix, c'est ainsi que pensent Malpighi , Grew , Newton , Huygens , Mussenbrook & Hales, qu'on ne soupçonnera pas de n'avoir pas connu les loix des végétaux, ou d'avoir manqué de l'esprit qui généralise.

CHAPITRE III.

Les minéraux n'ont point été produits par une force aveugle , mais par une intelligence.

LORSQU'ON a levé la première surface de la terre , on trouve différentes espèces de pierres , du sel , du bitume , du fer , en un mot ce qu'on comprend sous le nom de fossiles ; ces différentes substances sont renfermées dans le sein de la terre sans être confondues , elles forment différentes couches ou lits que les mineurs nomment filons , & qui sont parallèles à l'horizon , ou qui penchent un peu , & s'en écartent en approchant de la perpendiculaire.

Quelquefois cet ordre métallique se dérange & se courbe plus souvent en bas qu'en haut , ce qu'on appelle filon recourbé ; quelquefois à la rencontre d'une pierre dure il se partage en deux , se réunit & ne fait qu'une continuité : souvent les branches se divisent ; un filon qui suit toutes les courbures de la terre , s'enfonce

tout - à - coup perpendiculairement.

Il y a d'autres filons qu'on appelle mine en nappe, ce sont des couches métalliques, répandues sur les autres couches de la terre & qui les suivent exactement.

Il y a une autre espèce de mine, qu'on appelle mine cumulée ou filon en masse, qui ne garde aucune règle; souvent plusieurs filons se pénètrent & se confondent.

Les filons des mines ont presque tous leur direction vers les points cardinaux du monde.

Les filons métalliques ont ordinairement la même direction, qui est interrompue ou par des rochers ou par des rivières, alors les mineurs disent qu'ils ont perdu le filon & commencent à rouvrir de l'autre côté, & souvent le filon se trouve en suivant la même direction.

Le filon n'est point tout seul étendu dans la terre, ses flancs sont embrassés par une substance pierreuse qui l'accompagne & qu'on appelle aîles du filon; la partie inférieure & supérieure n'ont point cette enveloppe.

Il y a des mines qui ne suivent aucun des ordres que l'on vient de décri-

re, le rocher qui les accompagne suit une direction toute contraire, on les appelle renversées : par l'inspection seule de leurs pierres & de celles qui sont dans le voisinage, on s'apperçoit que ces mines ont été dérangées par quelque violente secousse, comme quelque tremblement de terre, par le déluge ou par l'écroulement de la terre intérieurement.

Il y en a d'autres qui ne sont nullement en filon, ni d'aucune façon décrite, il semble qu'elles remplissent les fentes des rochers & de la terre.

Quelques-uns ne paroissent être qu'un suc métallique, qui a pénétré d'autres corps, comme des bancs de sable, de gravier & de coquillages ; ainsi on trouve souvent le fer à la surface de la terre & mêlé avec elle ; l'argent & l'or se trouvent souvent de cette façon, & l'on trouve des pyrites éparfes dans les glaises ; on trouve quelquefois le fer à cinq ou six pieds de profondeur, en pelotons, éloignés les uns des autres, comme des grains de chapelet (1).

Ce coup d'œil sur l'intérieur de la

(1) Sthal, *Programma de ortu venarum metallicarum*.

terre nous apprend assez combien il est difficile de connoître les loix ou les mouvemens qui ont formé & disposé les fossiles; la nature les produit dans le silence, & les loix selon lesquelles elle les disperse nous sont inconnues.

La Chymie a cependant levé un coin du voile sous lequel la nature travaille; elle a découvert que les fossiles qui nous paroissent si simples, sont en effet composés de différentes parties, elle les a désunies, & elle est enfin arrivée à des parties qui ne se divisoient plus, qu'elle a regardées comme les élémens des fossiles; après avoir ainsi décomposé les fossiles, la Chimie a imité dans ses laboratoires, les productions de la nature, elle a fait des métaux & des minéraux.

Ces corps - principes indestructibles, immuables, indivisibles, qui sont comme les matériaux dont la nature compose tous les fossiles, sont le feu, l'air, l'eau & la terre.

Lorsqu'on dit que la Chymie nous fait connoître les corps-principes, il ne faut pas croire qu'on les ait jamais apperçus purs ou seuls; ils ne peuvent jamais souffrir de désunion parfaite, & aussi-tôt qu'on est venu à bout de

désunir ces corps , ils s'attachent subitement à d'autres , avec lesquels ils forment de nouveaux composés. C'est par cette nouvelle composition que l'on découvre la nature & les propriétés des corps-principes , & que l'on voit dans leur formation l'action d'une cause intelligente.

ARTICLE I.

Le feu est la production d'une cause intelligente.

Il y a du feu dans l'intérieur de la terre ; les volcans qui s'y allument , les flammes qui en sortent , les eaux brûlantes , ne permettent pas de douter que cet élément n'y soit en grande quantité.

Tous les corps durs s'échauffent & s'enflamment ; le feu que le briquet fait sortir de la pierre est si violent , qu'il fond la petite particule de fer que le coup en détache.

Il y a donc du feu dans tous les corps , mais il n'y est pas de la même manière ; il est quelquefois emprisonné comme dans la chaux , d'autre fois il est faiblement uni aux autres corps , comme dans le soufre & dans

les huiles qui s'enflamment facilement, d'autres fois il s'unit intimement avec les principes des corps & ne s'y montre plus sous la forme de principe inflammable, mais comme une espece de lien, qui sert à unir différens principes & à former un corps solide; c'est ainsi qu'on le trouve dans les métaux & dans les demi-métaux: le feu les met d'abord en fusion, mais s'il devient violent, il les décompose, les calcine & les réduit en un tas de cendres, qui n'ont rien des qualités des métaux; or il est certain que cette destruction du métal, ne s'est faite qu'en séparant de ces cendres le principe inflammable ou le feu, puisque si vous rendez à ces cendres le principe inflammable, vous faites reparaître le métal tel qu'il étoit avant la calcination, ce qui s'exécute en mêlant avec ces cendres des parties huileuses & grasses, & exposant le tout au feu.

Le feu s'insinue dans les corps, les pénètre & s'unit à leurs parties, il est donc d'une extrême subtilité.

Lorsque le feu est renfermé dans un corps, il en dilate les parties & il se répand également de tous les côtés de

ce corps ; si l'on fait rougir un globe de fer, de quelque côté de ce globe qu'on approche un thermometre , il s'éleve également à des distances égales , plus on l'approche plus il s'éleve. Il y a donc plus de parties de feu dans les endroits , qui sont moins éloignés de ce globe ; il est environné d'une es-
pece d'atmosphère , qui se répand en tout sens & qui tend à s'élargir.

Si le feu auquel on a exposé le globe de fer devient extrêmement violent , il dissout les parties du fer , il les définit ; & ces parties définites flottent dans le feu & sont agitées en tous sens.

Par ces observations , il est clair que le feu est un corps elastique , qui est en mouvement tant qu'il ne rencontre pas des obstacles , qui lui opposent une résistance supérieure à sa force.

Chaque partie de feu est donc un corps roide , inflexible , dont les parties sont tellement unies , que nulle force de la nature ne peut les séparer , & qui ont une force centrifuge , parce que sans une force centrifuge , il est impossible que le feu ait la force expansive , qui lui est essentielle.

Il falloit donc pour former le feu,
1^o Que les élémens qui composent
une partie de feu , fussent plus forte-
ment unis entr'eux qu'à tous les autres
corps. 2^o Que ces parties tournassent
sur un centre.

Les parties de feu sont de petites
masses , dont les élémens sont forte-
ment appliqués l'un contre l'autre ;
elles ont des directions opposées , &
un centre particulier différent de celui
de la terre ; les parties du feu n'ont
donc point été formées par la force de
la gravité , puisqu'elle porte tous les
corps vers le centre de la terre.

Puisque les élémens qui composent
une partie de feu , sont unis plus for-
tement entre eux qu'à toutes les autres
parties de la matiere , la force qui unit
les élémens d'une partie de feu , n'est
ni une force essentielle à la matiere ,
ni une force aveugle & nécessaire ;
car on suppose que la matiere est
une étendue homogene ou compo-
sée d'élémens simples & différens en-
tr'eux ; si la matiere est une étendue
homogene , on ne peut pas dire qu'elle
soit divisée en une infinité de masses
différentes par une force essentielle &
intrinseque à la matiere , puisqu'une

force essentielle à une matiere homogene , ne tend pas à unir deux parties ensemble plus fortement que deux autres.

Si l'on suppose que l'étendue est composée d'êtres simples, ils n'ont pu s'unir de la maniere nécessaire pour former le feu, sans avoir des degrés de force & des déterminations particulières, différentes de celles des élémens des autres corps.

On a prouvé dans le premier Livre, qu'un être qui existe par la nécessité de sa nature, ne peut avoir des déterminations bornées à un degré de force plutôt qu'à un autre : les êtres simples dont on supposeroit que l'étendue seroit formée, auroient donc reçu d'une cause étrangere leurs déterminations & leurs forces ; cette cause ne pourroit être une force aveugle, car pour former les parties de feu qui existent dans la nature, il falloit unir les élémens qui composent chaque partie de feu, il falloit un mouvement, qui des deux parties formât un corps séparé de tous les autres, & par conséquent une infinité de déterminations particulières pour former tout le feu qui existe dans la nature : or ces détermi-

nations diversifiées à l'infini, n'ont point de raison suffisante dans une cause ou dans une force aveugle & nécessaire, puisque la nécessité de nature & absolue n'est pas déterminée à une manière d'agir plutôt qu'à une autre.

L'intelligence & le choix de la cause productrice du feu, ne se manifeste pas moins dans la force centrifuge de chacune de ses parties, car la matière n'a pas par elle-même ce mouvement sur un centre. Les cendres, la terre, les sels, n'ont que la force d'inertie; il faut donc que les parties du feu aient reçu le mouvement qui les agite, & que la cause qui le leur a communiqué ait agi avec choix & avec intelligence, puisqu'il n'y a point de raison pour laquelle une force aveugle & nécessaire donne aux parties du feu, plutôt un mouvement sur un centre qu'un mouvement en haut, en bas ou en ligne droite.

D'ailleurs les observations qu'on a faites sur le feu, prouvent que les parties qui le composent, contiennent le principe de ce mouvement circulaire, puisqu'elles l'ont aussi-tôt qu'elles sont en liberté: les éléments du feu sont donc des forces actives, bornées

& déterminées à un certain degré d'action, & elles n'existent point nécessairement, puisqu'un être nécessaire est infini.

Enfin si la cause qui a produit les parties du feu, n'avoit pas agi avec choix, on ne voit point de raison suffisante pour qu'elle produisît des forces actives, plutôt que des forces passives; pourquoi elle leur auroit donné un certain degré d'activité plutôt qu'un autre; pourquoi elle auroit dispersé ces parties dans toute la masse de la terre, au lieu de les réunir.

ARTICLE II.

L'air est la production d'une cause intelligente.

Les animaux, les plantes & les fossiles, contiennent un fluide semblable à celui qui environne la terre, & qu'on nomme l'atmosphère, ou l'air (1).

(1) Un ponce cubique de sang de coction distillé jusqu'aux scories sèches, produit 33 ponces cubiques d'air : un demi ponce cubique de poudre d'écaillés d'huîtres, produit 162 ponces cubiques d'air. Un demi ponce cubique

ou 135 grains de cœur de chêne fraîchement coupé d'un arbre vigoureux & croissant, produit 118 ponces cubiques d'air ; c'est à dire, une quantité égale à 116 fois le volume du morceau de chêne : son poids qui étoit de plus

Ce fluide peut se comprimer & se dilater, il résiste à la force qui le comprime, & lors qu'elle cesse d'agir sur lui, il se rétablit dans l'état d'où la compression l'avoit tiré : l'air est donc élastique.

Une partie d'air solitaire, ou si je peux m'exprimer ainsi, une unité d'air, peut en s'unissant à différentes parties des autres corps, devenir solide, & alors elle n'a plus ni fluidité ni élasticité (1).

C'est donc la réunion des parties de l'air qui en fait un fluide élastique.

Lorsqu'on tire le piston de la machine pneumatique, l'air sort du récipient & remplit le corps de la seringue; ce fluide tend donc sans cesse à occuper un plus grand espace : cet effort est ce qu'on nomme l'expansibilité de l'air.

Il paroît hors de doute que la fluidité, l'élasticité & l'expansibilité de l'air, ont la même cause, & que cette cause est le feu.

Par ce que nous avons dit de l'état de l'air, dans les différens corps dans la composition desquels il entre,

de 30 grains, étoit comme on le voit, à-peu-près le quart du poids des 135

grains du chêne.

(1) Hales, Statique des végétaux, ch. 6. p. 187.

il est clair que la fluidité, l'élasticité & l'expansibilité ne sont point des propriétés essentielles de cet élément ; & par l'action du feu sur les différens corps, il est constant qu'elles ne lui sont pas particulières.

Le feu pénètre tous les corps, il les dilate ; & lorsque l'effort qu'il fait pour en désunir les parties est plus grand que leur union, il les détache les unes des autres ; ces parties désunies nagent de tous côtés dans le feu comme dans un fluide, à-peu près comme le sucre fondu dans l'eau ; le feu considérablement augmenté divise encore davantage ces parties, il les réduit en vapeurs, & elles acquièrent une force expansive (1).

Il n'y a peut-être point de corps que le feu ne puisse réduire en vapeurs, mais il est certain qu'ils n'ont pas besoin pour cela d'un égal degré de feu ; ainsi, par exemple, lorsque le thermomètre de M. de Reaumur est au-dessus du terme de la glace, tous les corps sont gelés, excepté l'eau & l'air, mais l'eau n'a alors que la fluidité, elle n'est point expansible, elle est in-

(1) *Elementa chimica* r. Mussenbrook, *Essais de*
Hermann Boerhaave, t. 1. p. 755. &c.

compressible. Si le thermometre descend au-dessous de la glace, l'eau perd sa fluidité & devient solide.

Le même degré de froid qui durcit l'eau, n'altère ni la fluidité ni l'expansibilité de l'air; cet élément conserve même ces deux propriétés dans les pays où l'eau acquiert la dureté de la pierre; on respire sans effort en Sibirie, à la Nouvelle Zemble, au Spitzberg, où la nature est absolument stérile & où tout est pétrifié.

Ainsi l'air est réduit en vapeurs, par le plus petit degré de chaleur connu sur la terre & par conséquent les particules d'air sont unies par une force de cohésion absolument différente de celle qui tend à unir les parties de l'eau. La force qui a formé les parties de l'air, n'est donc point une force essentielle à la matiere, car alors il n'y auroit point de différence entre l'adhésion des différentes parties de l'eau & celle de l'air.

La tendance que les parties de l'air ont à s'unir, quoiqu'infinitement petite par rapport à celle des parties de l'eau, n'est cependant pas nulle; & entre ces deux termes, il y a une infinité de degrés différens, tous égale-

ment possibles en eux-mêmes : le degré actuel de la cohésion des parties de l'air , n'a donc de raison suffisante , que dans une cause intelligente & distinguée de la matiere ; puisque l'action d'une force aveugle & nécessaire , n'a pas plus de rapport à un degré de cohésion qu'à un autre.

D'ailleurs , il est certain que les parties de l'air sont moins fines que celles du feu , puisque le feu penetre tous les corps , & que l'air ne les penetre pas ; l'air ne peut même pénétrer dans beaucoup de corps , où l'eau & les huiles s'insinuent ; ainsi quelque soit la figure des parties de l'air , il est certain que cet élément n'est point une suite de l'action qui a produit le feu , l'eau ou la terre , & qu'il a été formé par des mouvemens particuliers , & différens de ceux qui ont produit le feu & les autres élémens. La cause de ces mouvemens n'est point une force aveugle & nécessaire répandue dans la matiere , ou qui lui soit essentielle ; parcequ'une force aveugle & qui agit par la nécessité de sa nature , ne peut changer ses déterminations , se modifier & varier ses effets.

A R T I C L E . III.

L'eau a été formée par une cause intelligente.

On trouve dans l'intérieur de la terre à sa surface , & dans tous les corps , un fluide sans odeur , insipide & transparent, qu'on appelle de l'eau ; ses parties sont d'une finesse qui ne laisse aucune prise aux meilleurs microscopes : ce n'est que par ses effets que nous pouvons connoître sa nature.

Il paroît certain que l'eau est un corps simple , ou un corps-principe , parceque tous les efforts des Chymistes n'ont pû la décomposer , ou la changer en d'autres corps.

Si l'on remplit d'eau un globe d'or ou d'un autre métal , & que l'on presse ce globe ou qu'on le frappe , il est impossible de l'applatir & de changer sa figure : les parties de l'eau sont donc roides & inflexibles.

Les parties de l'eau sont dans un mouvement continuel , mais ce mouvement ne leur est pas essentiel , puisque l'eau se gele & peut acquérir une

grande dureté (1), ce qui suppose encore la roideur des parties intégrantes de l'eau.

Quoique l'eau soit incompressible, elle est cependant susceptible d'une grande expansion, & pousse avec une grande force tout ce qu'elle rencontre lorsqu'elle se dilate; une boule de verre dans laquelle on a mis une goutte d'eau, & qu'on met sur le feu, se brise avec un bruit égal à celui d'un pistolet; il est même certain que la même quantité d'eau & d'air dilatée par le même degré de feu, a une force expansive très différente: voici comment M. Mussenbrook s'en est assuré.

» Je pris un petit mortier de cuivre
» que je chargeai de la meilleure
» poudre, commençant par le poids
» de cinq grains, & augmentant in-

(1) On construisit en 1740 à Petersbourg un château de glace de 52 pieds de long sur 16 de largeur & 10 de hauteur: on mit au-devant du palais six canons de glace faits sur le tour avec leurs affûts & roues semblablement de glace & deux mortiers à bombe dans les mêmes proportions que ceux de fonte; l'épreuve de ces canons fut faite un jour en présence de la Cour; on chargea ces canons d'un quarteron de poudre; on y mit un boulet qui perça une planche de deux pouces d'épaisseur à 60 pas d'éloignement. Mairan, Dissertation sur la glace, part. 2. sect. 3. chap. 3.

» sensiblement jusqu'à 14 grains : je
» pris aussi un disque de plomb de
» figure , ronde & épais , qui pesoit
» quatre onces & deux dragmes , ce
» disque ne fut que poussé hors du
» mortier par cinq grains de poudre ,
» il fut jetté perpendiculairement en
» haut , jusqu'à la hauteur d'environ
» vingt pieds par dix grains : mais il
» me parut que treize grains le firent
» monter jusqu'à la hauteur de cin-
» quante pieds.

» L'effet que produisit la vapeur de
» l'eau fut bien plus considérable. A
» l'aide du poids de treize grains de
» vapeur d'eau , je fis jaillir bien trois
» livres d'eau jusqu'à la hauteur de
» 40 & même de 50 pieds ; de sorte
» que par le moien de la même quan-
» tité d'eau , je fis sauter jusqu'à cet-
» te hauteur , du moins onze fois plus
» de poids , que quand je m'étois ser-
» vi de la poudre (1). «.

Ces treize grains d'eau réduits en
vapeur , occupent un espace plus de
trois fois plus grand que treize grains
d'air ; ainsi il y a dans treize grains
d'eau , beaucoup plus de parties que
dans treize grains d'air ; puisque le

(1) Mussenbrook , Essais de physique, ch. 25.

feu qui réduit si aisément l'air en vapeurs , ne peut cependant le diviser autant que l'eau (1).

Pour former les parties de l'eau si différentes de celles de l'air , il est certain qu'il falloit une action absolument différente de celle qui a produit l'air ou le feu , & qui étoit impossible , s'il n'y avoit dans la nature qu'une force essentielle à la matiere , ou une cause motrice aveugle.

ARTICLE IV.

La terre élémentaire a été produite par une cause intelligente.

Après que l'on a décomposé les différens corps par le moïen du feu , on trouve dans les vaisseaux un corps friable , poreux , rude , insipide ; sans odeur , que le plus violent degré de feu ne peut , ni faire évaporer , ni décomposer , & que l'on regarde à cause de cela , comme un corps simple & indivisible , auquel on donne le nom de terre vierge , ou de terre élémentaire.

(1) Hist. de l'Acad. physique. ch. 25. § 876.
 Royale des Sciences 1707. ch. 36. § 1491.
 Mussenbrook , Essais de

Il est certain que les parties intégrantes de cette terre sont d'une grande finesse ; puisque les eaux les plus claires & les plus transparentes , en contiennent , & qu'il s'en trouve dans les fels qui se dissolvent dans l'eau , sans altérer sa transparence.

Le peu de solidité de cet élément , prouve que les parties n'en sont pas fortement unies ; elles ont des angles & une surface raboteuse , comme on le reconnoît en les touchant , & parceque les liqueurs s'insinuent facilement dans cette terre ; c'est pour cela qu'elle est propre à faire la charpente de tous les corps , & à unir fortement les différens principes qui entrent dans leur composition.

Quelque degré de feu que l'on fasse éprouver à cette terre , on ne peut la faire évaporer ; il est certain que cette fixité ne dépend point du poids de ses parties , puisqu'on fait évaporer le mercure , dont les parties sont beaucoup plus pesantes. Elle ne dépend point non plus de la forte adhésion des parties de la terre entr'elles , puisqu'elle est très friable , & que le plus petit soufflé la disperse : la fixité de cet élément dépend de la figure de ses

parties, qui les empêche de se prêter au mouvement du feu.

Les parties intégrantes de la terre, ont donc une configuration essentiellement différente de celle des trois autres élémens : pour la produire, il falloit une force motrice, dont l'action fût différente de celle qui a produit les corps, dont nous avons examiné la formation, & qui ne fût, ni aveugle, ni nécessaire : car alors elle n'auroit mis dans son action aucune différence, aucune variété : toute la matiere auroit été de la terre.

Enfin l'immuabilité des élémens bien constante, au moins sur notre globe (1), prouve évidemment qu'ils

(1) Il ne faut pas regarder comme des difficultés contre cette immuabilité quelques expériences qui ont paru favorables à la transmutation des élémens : telle est l'expérience que Boyle rapporte, par laquelle une once d'eau distillée deux cents fois, produisit six dragmes de terre. L'illustre Boerhaave qui a tenté la même expérience, remarque, que quelque soin que l'on prenne, il est impossible dans cette longue suite de distilla-

tions, d'empêcher toute l'eau de s'évaporer, & qu'à chaque fois qu'on repete la distillation, on ne peut empêcher l'air de l'atmosphère de pénétrer dans les vaisseaux, & d'y porter la poussiere dont il est chargé, & qui peut donner les six drachmes trouvées après la distillation dont il s'agit. [Boerhaave, Element, chim. t. 1 p. 617].

Ce sont ces mêmes poussières répandues dans l'atmosphère, qui ont produit la terre que M.

ont tous été formés par des actions très différentes , & par conséquent , par une cause intelligente & libre , à moins qu'on ne suppose plusieurs forces motrices , éternelles & nécessaires , auxquelles il est essentiel de produire du feu , de l'eau , de l'air , de la terre.

Eller a trouvée dans les citrouilles auxquelles il n'avoit donné que de l'eau distillée. [Mem. de Berlin. 1746].

A l'égard de la terre que cet habile Physicien

a prétendu produire en triturant de l'eau distillée , elle n'est que la poussière , ou les parties du verre dans lequel il a trituré l'eau , & que la trituration en a détachées.





LIVRE TROISIEME.

*De la nature & de la puissance
des Esprits.*

NOUS ne connoissons point par la raison s'il y a des esprits créés qui ne soient point unis à des corps , & nous ne connoissons pas tous les esprits unis aux corps ; l'état des animaux est trop obscur pour savoir ce qu'ils sont ; il n'y a que l'esprit humain dont nous soions à portée de suivre assez les opérations , pour juger s'il est libre ou assujetti à une nécessité inévitable. Je n'examinerai donc ici que la nature de l'esprit humain , s'il peut agir , s'il exerce ce pouvoir avec liberté , & enfin les difficultés qui ont fait penser que l'homme n'étoit point libre.



SECTION PREMIERE.

De la nature de l'esprit humain.

ON a prouvé que l'esprit humain étoit une substance distinguée de la matiere, qu'il n'existoit point par lui-même, & qu'il avoit été créé : mais ces substances ne sont-elles point les élémens mêmes de la matiere, que le mouvement élève en quelque sorte à la qualité d'ame, en les plaçant au point où se réunissent les nerfs du corps humain, comme Hobbes l'a pensé ; ou si ces substances sont différentes des élémens de la matiere, n'ont-elles pas été jettées, pour ainsi dire, dans toute la nature, confondues avec les élémens des corps, & unies au corps humain par une force aveugle & nécessaire (1).

(1) Gotlieb Hanschius qui a recueilli les principes de Leibnitz, pense que ce Philosophe n'étoit pas éloigné de croire qu'il y avoit dans les différens corps, des monades qui n'étoient pas de simples

élémens des corps, mais des ames sensitives, & telles qu'elles pourroient un jour devenir raisonnables. Un jour même en prenant du café, Leibnitz dit qu'il n'oseroit assurer si dans sa tasse de café,

Toutes ces opinions sont fausses, & je vais faire voir : 1^o que l'esprit humain est essentiellement différent des élémens de la matiere qui compose le monde visible : 2^o qu'une cause intelligente a uni l'esprit humain au corps qu'il anime.

CHAPITRE I.

L'esprit humain est essentiellement différent des élémens de la matiere & des corps.

IL faut nécessairement que la matiere ait pour élémens des substances étendues & figurées, ou de petits corps formés par la réunion de plusieurs êtres simples. Dans l'un & dans l'autre cas, il est impossible que l'ame humaine soit un des élémens de la matiere, puisque la pensée ne peut être, ni un attribut, ni une propriété, ni une modification de l'étendue, ni un phénomène résultant de la disposition, ou du mouvement de ses parties.

il n'y avoit pas des monades qui deviendroient des ames humaines. Leib-
nizii principia more geometrico demonstrata. pag. 135. schol. 2^a

Mais l'esprit humain n'est-il point un des êtres simples, dont la réunion forme les élémens des corps ?

Il faudroit alors que cet être simple devînt un esprit humain, en se détachant des autres élémens auxquels il auroit été uni, & en se plaçant au point du cerveau qui fait le siege de l'ame humaine, ou il faudroit que sans se détacher des autres êtres simples auxquels il auroit été uni, il devînt une ame humaine, parceque le petit corps dont il feroit partie, seroit placé au siege de l'ame, c'est-à-dire, au point du cerveau où les nerfs se réunissent.

Nous avons vû que les élémens des corps sensibles, sont eux-mêmes de petits corps indivisibles, inaltérables à l'activité même du feu ; il faudroit donc pour desunir les êtres simples, dont les élémens des corps sensibles sont composés, un mouvement différent de tous les mouvemens qui forment, ou qui détruisent les corps, une loi particuliere qui ne seroit la suite d'aucune loi observée dans les chocs des corps ; & alors l'esprit humain ne sortirait du sein des élémens de la matiere, que par une loi particuliere, ou

par l'action d'une force supérieure à celle qui les uniroit , ou si la même cause formoit & décomposoit les corps élémentaires , elle ne seroit point une cause aveugle & nécessaire : car une force aveugle & nécessaire qui définit les élémens des corps , les définit tous , comme une force aveugle qui rendroit à les unir , les uniroit tous.

D'ailleurs , l'ame humaine apperçoit , compare des idées , les réunit , ou les sépare , juge , raisonne , agit , & ces opérations ne peuvent appartenir aux êtres simples , qui composent les corps-principes ou élémentaires.

Il faudroit , en effet , que cet être simple en se plaçant au centre du cerveau , acquît toutes ces facultés , ou qu'il les eût essentiellement , & que sa position au centre où se réunissent les nerfs , ne fût qu'une condition nécessaire pour leur exercice.

Un être simple ne peut en se plaçant au centre du cerveau , devenir capable d'appercevoir , de juger , de raisonner , puisque la faculté de penser & de raisonner dépend d'une disposition intérieure , qui ne peut être l'effet , ni du mouvement , ni d'au-

cune union des élémens de l'étendue ; & que la force qui placeroit un être simple au centre des nerfs , ne produiroit dans cet être qu'une situation différente ou des mouvemens nouveaux.

Il n'est pas possible non plus de supposer que les êtres simples qui composent les corps , ont par eux-mêmes la faculté de penser ; en sorte que , comme on l'a déjà dit , la position d'un être simple au centre du cerveau ne fût qu'une condition nécessaire pour l'exercice de ces facultés , à-peu-près comme un homme dont les yeux sont sains , a besoin de la lumière pour voir : cette position au centre où aboutissent les nerfs , ne seroit nécessaire pour l'exercice de la faculté de penser, que parcequ'elle seroit un moïen de transmettre à l'être simple placé au centre des nerfs , les impressions des corps extérieurs ; ainsi tous les êtres simples qui recevraient les impressions des corps étrangers , appercevroient & raisonneroient.

Les corps étrangers n'agissent sur nos organes que par leur mouvement : leurs impressions sur l'esprit seroient donc des coups portés sur l'être sim-

ple placé au centre du cerveau : comme cet être simple seroit uni aux différentes parties , dont il seroit le centre , il est certain qu'il porteroit , sur tout ce qui l'environneroit , l'impression qu'il auroit reçue : tous les êtres simples unis au centre auroient donc des perceptions comme l'être simple placé au centre même , & raisonneroient comme lui : mais comme l'être simple qui seroit au centre , ne transmettroit jamais les impressions exactement telles qu'il les auroit reçues , & qu'il ne les transmettroit pas de la même manière à tout ce qui l'environneroit , il est clair qu'il y auroit dans chaque homme plusieurs ames qui auroient des goûts différens & des intérêts opposés : comme elles répondroient toutes à des muscles différens , l'empire du corps humain seroit partagé entre plusieurs puissances opposées ; on verroit dans chaque homme une espèce de guerre intestine qui porteroit le corps vers différens objets sans règle & sans suite : ce ne seroit jamais le choix de l'ame qui détermineroit les mouvemens du corps.

Les êtres simples qui composent le corps humain ou le cerveau , n'ont

donc point essentiellement la faculté de penser & de raisonner , & l'ame humaine est essentiellement différente des élémens des corps , & de ceux du corps auquel elle est unie. Les principes de Leucippe , de Démocrite , d'Epicure & de Hobbes sur la nature de l'ame , sont donc absolument faux ; & Hobbes avance une chose contraire à l'expérience & démentie par notre propre conscience , lorsqu'il prétend que toutes les parties de la matière sont capable de penser , qu'elles pensent même toutes , & que les différens degrés d'intelligence dépendent de l'organisation des corps auxquels elles sont unies. Voïons présentement si les ames humaines , quoiqu'essentiellement distinguées des élémens des corps , ne sont cependant point confondues avec eux , & unies au corps humain par un mouvement aveugle & nécessaire.



CHAPITRE II.

L'union de l'esprit humain au corps qu'il anime , ne peut être l'ouvrage d'une force qui agit sans dessein & sans liberté.

IL y a de la liaison entre les mouvemens du corps & les sentimens de l'ame ; il faut nécessairement que cette liaison dépende d'une action réciproque de ces deux êtres , ou que les sentimens de l'ame , & les mouvemens du corps se répondent sans se produire ; & dans ces deux suppositions , il faut reconnoître que l'union de l'ame & du corps , est l'ouvrage d'une cause intelligente.

ARTICLE I.

Il n'y a qu'une cause intelligente qui ait pû mettre entre les sentimens de l'ame & les mouvemens du corps les rapports que nous voïons entr'eux.

Si les sentimens de l'ame & les mouvemens du corps s'accompagnent sans se produire , il faut que les sen-
Tomé III. H

timens que nous éprouvons , soient produits par l'action d'une cause étrangere à l'occasion des mouvemens du corps , ou qu'il y ait dans l'ame un principe actif , qui produise en elle des idées , des perceptions qui représentent les différens états du corps humain.

Si les sentimens de l'ame naissent en elle par l'action d'une cause étrangere , il faut nécessairement que cette cause soit intelligente ; car 1^o l'esprit étant essentiellement distingué de la matiere , les mouvemens du corps n'avoient aucune liaison naturelle avec les sentimens de l'ame , & il est impossible qu'une cause aveugle & nécessaire , fasse que deux choses qui n'ont point de liaison naturelle , s'accompagnent.

S'il n'y avoit point de liaison naturelle entre les mouvemens du corps & les sentimens de l'ame , il n'y en avoit pas davantage entre un certain sentiment de l'ame & un autre sentiment , entre la sensation du froid & celle de la chaleur , qui se succèdent ; ce n'est donc point par la nature même de l'ame , que la cause qui produit ses sentimens est déterminée à produire

un sentiment plutôt qu'un autre.

Enfin ce n'est point par sa nature même que cette cause est déterminée à produire les sentimens de l'ame ; car puisqu'elle en produit successivement une multitude qui s'éclipsent & renaissent, il est clair que sa nature ne la portoit pas à produire un sentiment plutôt qu'un autre : les loix selon lesquelles elle les produit, sont donc l'effet du choix, & cette cause est intelligente, parcequ'il n'y a qu'une intelligence qui puisse choisir & déterminer entre une infinité de choses également possibles, l'existence de l'une plutôt que de l'autre, & lier ensemble deux choses qui pouvoient ne point être unies.

Si on suppose dans l'ame un principe d'activité, qui indépendamment de toute cause étrangère, fasse naître en elle des perceptions qui se succèdent & représentent les différens états du monde visible ; il est certain que cet accord ou cette harmonie des perceptions de l'ame & des mouvemens du corps, dépendroit d'une détermination particulière de l'activité de l'ame.

L'activité de l'ame étoit susceptible

d'une infinité de déterminations & de modifications différentes : ce n'est donc point par sa nature qu'elle a l'activité qui produit l'ordre de ses perceptions, elle l'a reçue d'une cause étrangère.

De cela même qu'un degré d'activité ne lui est pas plus essentiel qu'un autre, la cause de qui elle tient son activité n'a pu être déterminée par la nature même de l'ame à lui donner un degré d'activité plutôt qu'un autre.

D'ailleurs cette cause n'y a point été déterminée par sa propre nature & nécessairement, car alors toutes les ames auroient les mêmes perceptions; l'activité qui produit dans l'ame l'ordre de ses perceptions, est donc l'effet d'une cause intelligente. Aussi M. Leibnitz regardoit-il le système de l'harmonie préétablie, comme une nouvelle preuve de l'existence de Dieu. » Ce par-
» fait accord de tant de substances,
» dit-il, qui n'ont point de commu-
» nication ensemble, ne sauroit ve-
» nir que de la cause commune (1),

(1) Journal des Savans. 1695, Juin.

ARTICLE II.

Si la liaison des sentimens de l'ame & des mouvemens du corps est produite par une action réciproque de ces deux substances , l'union de l'ame & du corps est l'ouvrage d'une cause intelligente.

Tout le monde convient que l'ame a son siège dans le cerveau : on n'a point encore déterminé dans quelle partie elle réside ; les opinions qui partagent les Anatomistes sur le siège de l'ame , sont appuïées & combattues par des observations.

Il est donc bien plus raisonnable de dire avec M. de Haller , que le siège de l'ame est le point où les nerfs se réunissent , que d'assurer qu'elle réside dans la glande pineale , dans les corps striés , dans le corps calleux , &c : le siège de l'ame est le point du cerveau où elle sent les impressions qui se font dans les organes , & par conséquent dans le point où les nerfs se réunissent ; puisqu'il n'y a de parties sensibles dans le corps humain que les nerfs.

On a vû des animaux à qui l'on avoit coupé la tête , s'agiter & marcher

pendant plusieurs heures (1) : un chien à qui M. Chirac avoit ôté la cervelle & même le cervelet , vécut pendant vingt-quatre heures (2) : des enfans même ont vécu plusieurs jours sans cervelet & sans cervelle (3). Enfin il est constant qu'en détruisant les différentes parties contenues dans la tête , telles que le cerveau , le cervelet , les corps canelés , le corps calleux ; la respiration , la circulation du sang & même le mouvement des membres continuent pendant quelque tems dans les animaux (4).

Il paroît donc qu'il faut distinguer dans l'homme des mouvemens vitaux , qui naissent d'une disposition mécanique des parties du corps humain & des mouvemens animaux , c'est-à-dire , des mouvemens produits par l'ordre ou par l'action de l'ame.

Nous avons vû que la vie de l'homme s'entretient par la circulation du sang , qui porte dans toutes les parties

(1) Wepferi de micuta aquatica. Boyle de utilit. phil. experiment. Kaw de impetum faciente.

(2) Transactions philosophiques num. 226.

(3) Miscellanea curiosor. nat. dec. 1. an 3.

obser. 179. p. 207.

(4) Zin , dissert. inauguralis medica sistens experimenta quædam circa corpus callosum , cerebellum , duram meningem in vivis animalibus instituta.

du corps, une lymphe qui les nourrit. On peut donc considérer le corps humain comme une machine hydraulique, dont le sang produit & entretient le mouvement.

Le sang qui nourrit le corps humain se dissipe; & le corps se dessécheroit comme une plante détachée de la terre, si de nouveau sang ne prenoit la place de celui qui s'échappe par la transpiration. Pour réparer cette perte, la nature n'a point placé l'estomac de l'homme, comme les racines des plantes, au milieu des suc's propres à le nourrir. Les fruits ou les alimens qu'il doit manger ne viennent point s'offrir à ses besoins ou à ses mains, comme l'insecte qui doit nourrir le polype, va se jeter entre ses bras; il faut qu'il marche & s'approche des fruits qui peuvent le nourrir, & qu'il les distingue d'une foule de corps qu'il ne peut digérer ou qui lui seroient nuisibles.

C'est ici que le pouvoir du mécanisme finit, & que l'empire de l'ame commence : le mouvement du corps vers un objet propre à le nourrir, & le choix que l'homme en fait, est la suite d'un sentiment ou d'une sensation agréable; ce mouvement est donc

en effet produit par le principe qui sent dans l'homme, ou par son ame.

L'ame humaine est donc unie à un corps, parceque l'action des objets sur ses organes, fait naître en elle des sensations agréables ou désagréables & qu'elle peut éloigner ou approcher son corps de ces objets.

Pour cette union, il falloit que l'ame fût au centre des nerfs, & que de ce centre elle pût agir sur les muscles qui transportent le corps humain. L'ame étant essentiellement distinguée des élémens des corps, elle n'est point sujette aux loix du mouvement, qui unissent & qui arrangent les corps; elle a donc été placée au centre des nerfs par une action différente de celle qui a formé les organes du corps humain; & l'union de l'ame & du corps n'est point une suite du mouvement qui agite la matiere ou qui forme les corps.

L'ame étant essentiellement distinguée des élémens de la matiere, elle n'avoit pas plus de rapport à une partie du corps qu'à une autre; il n'étoit donc pas nécessaire qu'elle fût plutôt au centre du cerveau qu'au talon ou au coude; il n'y avoit point de raison suffisante pour qu'elle fût placée au cen-

tre des nerfs, si la cause qui unit l'ame & le corps, étoit une force qui eût agi nécessairement & sans dessein.

L'ame, placée au centre des nerfs, reçoit les impressions de tout ce qui agit sur ses organes, & les corps utiles ou nuisibles à la conservation du corps humain, produisent des sentimens agréables ou des sensations douloureuses.

En recherchant quelle étoit la nature des sensations, nous avons vû que le plaisir ou la douleur naissoient des perceptions variées ou uniformes, qui coûtoient des efforts à l'ame ou qu'elle acqueroit sans se fatiguer : la cause qui a uni l'ame & le corps, a donc tellement disposé les nerfs, par le moïen desquels l'ame reçoit l'impression des corps, que tout ce qui pouvoit nuire à l'œconomie animale, troubloit l'ordre des perceptions de l'ame, la fatiguoit & lui faisoit ressentir de la douleur ; il a donc fallu que cette cause ait mis entre les organes destinés à l'entretien de la vie du corps, & les nerfs, une liaison constante ; & il n'y a point de raison suffisante pour qu'une force aveugle distribue les nerfs dans toutes les parties du corps humain, de manie-

re que le dérangement de l'œconomie animale produite dans ces nerfs des mouvemens , qui portent à l'ame des perceptions confuses & qui la mettent dans un état violent ou désagréable.

Non seulement les impressions des alimens utiles à la conservation du corps , produisent des sensations agréables ou douloureuses , mais encore l'ame affectée agréablement ou désagréablement , agit sur les muscles qui transportent son corps , en sorte que l'impression agréable ne l'éloigne jamais de l'objet qui la produit & ne le porte point vers celui dont l'impression a causé de la douleur ; il faut donc que l'effort de l'ame soit dirigé sûrement & constamment vers des ressorts propres à approcher ou à éloigner le corps humain des objets nuisibles ou agréables.

Cette détermination constante & efficace de l'effort de l'ame sur les muscles propres à éloigner le corps des objets nuisibles à sa santé , & à l'approcher de ceux qui peuvent la conserver , n'a point de raison suffisante dans une force qui agit nécessairement , sans intelligence & sans dessein : car il falloit que de ce point indivisible du

Cerveau, où l'ame réside, il y eût une infinité de routes qui portassent avec la plus grande précision l'effort de l'ame; sur un nombre infini de parties différentes; il falloit que ces routes partissent d'un centre & fissent mille circonvolutions, se croisassent & s'entrelaçassent souvent sans se confondre, ce qui étoit impossible, si la force qui a mis l'ame en communication avec les muscles, eût agi sans intelligence & sans dessein.

En effet, puisque les routes ou les nerfs qui portent l'effort de l'ame vers les muscles, s'unissent, il falloit que la force qui unit l'ame au corps, tendît à unir ces nerfs: si cette force eût été aveugle & nécessaire, elle n'auroit point divisé ces nerfs, & en supposant qu'elle les eût divisés, ils auroient été confondus dans le cerveau, où rien ne les obligeoit de se diviser; s'ils se fussent divisés en sortant du cerveau, il n'y avoit point de raison pour qu'ils se distribuassent de la manière propre à produire les mouvemens du corps humain; ainsi l'union de l'ame & du corps est l'ouvrage d'une puissance intelligente & libre.

SECTION II.

De la puissance de l'esprit humain.

SI l'homme reçoit de l'action d'une cause étrangere toutes ses perceptions, tous ses mouvemens, toutes ses déterminations, il n'a aucun pouvoir, & par conséquent aucune liberté, c'est une machine.

S'il est lui-même le principe de ses actions, & qu'il soit tellement déterminé à agir, qu'il soit impossible qu'il n'agisse pas ou qu'il agisse autrement, l'homme est actif, mais il n'est pas libre, c'est un agent nécessaire.

Mais lorsqu'on examine la nature de l'esprit humain, on trouve qu'il a le pouvoir d'agir, & que ce pouvoir n'est pas tellement déterminé, qu'il soit impossible qu'il ne se détermine pas ou qu'il se détermine autrement. Ainsi non seulement l'homme est actif, mais encore il n'est pas déterminé nécessairement à agir, il est libre,

CHAPITRE I.

L'esprit humain a le pouvoir d'agir.

ON a prouvé que la matiere ne peut penser , & qu'il falloit supposer dans l'homme un principe intelligent distingué de son corps. Cette substance intelligente & distinguée de la matiere , connoît cependant les objets matériels , lorsqu'ils font impression sur les organes du corps humain ; elle compare entre elles les différentes impressions qu'elle reçoit , elle s'élève à des idées essentiellement différentes de ces impressions , elle croit produire des mouvemens dans son corps , le transporter ou le fixer.

L'activité de l'ame seroit démontrée , s'il étoit certain qu'elle produit des mouvemens dans son corps , qu'elle compare ses propres perceptions , qu'elle a des connoissances qu'elle ne peut acquérir que par sa propre activité , & si le sentiment que nous avons de notre activité ne pouvoit se trouver dans un être purement passif. Tâchons d'établir ces trois principes sur des faits incontestables.

ARTICLE I.

L'esprit humain a le pouvoir de produire du mouvement.

L'homme, au moment de sa naissance, donne des preuves de sa sensibilité, tout ce qui l'environne porte sur lui des atteintes douloureuses, la lumière même blesse ses yeux, il les ferme, & par ce moïen il se sépare en quelque sorte d'un monde où tout lui paroît terrible & suspect.

Il ne tarde pas à éprouver des besoins qu'il ne connoissoit pas dans le sein de sa mere; il a faim; pressé par ce sentiment, il porte sa main ou sa bouche sur tout ce qui l'environne.

L'enfant n'est pas toujours entre la terreur & le besoin; considérons-le dans un tems où il n'est agité, ni par le sentiment de la faim, ni par celui de la crainte.

Dans cet état de sécurité & de sâtiété, on ne le voit point retomber dans l'état d'inertie d'où l'aiguillon du besoin paroît l'avoir tiré; ses yeux parcourent tous les objets qui l'environnent, il s'en approche, il les mesure avec ses petites mains, il les

considère avec une attention sérieuse, & lorsqu'il croit les connoître, il les quitte pour en examiner de nouveaux.

Le mouvement qui porte ainsi l'enfant vers ces différens objets, n'est ni une suite du mécanisme intérieur de son corps, puisqu'il est sans besoin & sans douleur, ni un effet de l'action des objets sur ses organes, car cette action fixeroit le corps de l'enfant, on ne le verroit point passer d'un objet à l'autre, comme on ne voit point le fer, attiré par l'aimant, s'en détacher pour s'unir à l'argent ou au marbre : les efforts de la curiosité partent donc immédiatement de l'âme, & elle contient une force motrice.

Nous avons examiné l'homme fortant, pour ainsi dire, des mains de la nature ; considérons-le présentement vivant avec les autres hommes.

La société ne subsiste que par la subordination : on y voit des supérieurs qui commandent aux autres hommes, & qui semblent animer leurs corps.

L'homme qui commande fait exécuter sa volonté en parlant, c'est-à-dire, en formant des sons ; s'il eût parlé à des sourds, ils n'eussent point agi : la parole de cet homme n'est donc point

la cause du mouvement de ceux qui obéissent ; si ces hommes , sans être sourds , avoient ignoré la Langue de celui qui parloit , ils seroient restés immobiles ; ainsi ce n'est point l'impression faite sur les organes ou sur le cerveau des hommes , qui produit leurs mouvemens , & il n'y a point de liaison naturelle entre l'action de ceux qui obéissent & l'impression que fait sur leurs organes & sur leur cerveau, la voix de celui qui commande. Sa parole ne produit le mouvement des hommes auxquels elle s'adresse , que comme expression de sa volonté : or il n'y a qu'un esprit qui puisse voir dans des sons articulés , le signe ou l'expression de la volonté ; le principe qui met en mouvement le corps des hommes auxquels on commande , est donc un principe intelligent ou un esprit.

Si ces hommes auxquels on adresse des ordres , & qui entendent la Langue de celui qui parle, eussent été indépendans , ils auroient connu la volonté de celui qui leur parloit sans se déplacer : ce n'est donc point la connoissance ou la perception de la volonté de celui qui commande , qui a produit le mouvement de ceux qui obéissent.

Ces hommes indépendans qui n'auroient point obéi s'ils n'eussent eû rien à craindre ou à esperer de celui qui commandoit, agissent, si on leur propose de grands avantages ; le principe des mouvemens volontaires du corps humain, est donc capable de bonheur, & il n'agit que pour être heureux.

Si pour déterminer ces hommes, on leur eût proposé des avantages chimeriques, ou procuré des plaisirs suivis par de grands maux, ils n'auroient point agi.

Puisque ces hommes n'auroient agi qu'autant qu'ils auroient vu de grands avantages attachés à leur travail, & de la certitude dans les promesses qu'on leur auroit faites, il est clair que c'est le même principe qui apperçoit & qui agit ; l'ame humaine est donc la vraie cause des mouvemens volontaires.

Les Philosophes qui nient la liberté, prétendent que tous ces mouvemens qu'on attribue à l'esprit, sont l'effet du pur mécanisme ; pour le comprendre, disent-ils, il ne faut que réfléchir sur la maniere dont on apprend une Langue à un enfant ; les premiers sons qui frappent son oreille & son cerveau, ne sont certainement que

des mouvemens ou de petits coups portés sur le principe du sentiment, lesquels ne signifient rien par eux-mêmes; les nourrices accompagnent ordinairement ces sons de certains gestes, & comme le corps humain est naturellement disposé à l'imitation, l'enfant fait les mêmes mouvemens qu'il voit faire; les sons qu'il entend & les mouvemens qu'il voit, s'accompagnent, sans que l'âme les ordonne.

Il est certain que pour produire cet effet dans l'enfant, la nourrice n'a fait que mettre par ses paroles & par ses gestes une disposition nouvelle dans le cerveau. Comme nous ne voyons point le changement qu'elle a produit dans la communication des nerfs & dans le mécanisme de la tête, nous jugeons que l'on a agi sur l'âme de l'enfant, & qu'elle commande le mouvement qu'il fait, lorsqu'on lui parle. Mais un homme qui auroit pu voir ce qui s'est passé dans l'enfant, n'auroit apperçu qu'une nouvelle disposition dans son cerveau & dans ses muscles.

Il est aisé, continuent ces Philosophes d'appliquer ces principes aux faits qui servent de fondement au sentiment

qui attribue à l'action de l'esprit les mouvemens volontaires.

Lorsqu'on a appris le François, par exemple, à un homme, on a développé & mis en état d'agir une infinité de ressorts qui sont restés immobiles & comme paralytiques dans le cerveau de celui qui ignore cette Langue, & qui n'ont aucune communication avec le fluide qui produit le mouvement : la parole de celui qui commande & qui parle dans une Langue inconnue, ne met point en mouvement les ressorts qui transportent le corps de l'homme à qui il parle ; il ne doit point être obéi.

Au contraire dans celui qui entend la Langue de l'homme qui commande, les mots qui peignent la récompense, touchent des cordes qui mettent le corps en mouvement, & l'homme agit.

Mais si cet homme est indépendant, il n'obéit pas, parceque son indépendance fait que jamais les paroles de celui qui parle, n'ont été jointes au mouvement qu'on lui commande : cette parole ne frappe point les ressorts qui mettent le corps en mouvement, & quoiqu'il l'entende, il n'agira pas.

L'ame & les spectateurs, qui ne voient ni les préparations que produit l'éducation, ni le mécanisme du cerveau & les communications des mouvemens pratiquées par l'instruction ou par l'éducation, attribuent à un principe intérieur, ce qui n'est que l'effet des impressions du dehors.

Tels sont les principes des Philosophes, qui attribuent au seul mécanisme tous les mouvemens du corps humain. Pour en sentir la fausseté, il ne faut que se rappeler, 1^o que l'éducation & l'instruction ne produisent point dans l'homme la faculté de se mouvoir, & qu'il la tient de la nature; 2^o que dans les hommes sans instruction, cette faculté est déterminée à agir par le besoin, d'où il suit que ce n'est point comme impulsion mécanique que les mots excitent le mouvement dans l'homme, mais comme signe d'un objet propre à le rendre heureux ou à le garantir du malheur, & que le principe qui veut être heureux, ou l'esprit, est la vraie cause des mouvemens, qu'on nomme volontaires; 3^o que si ces mouvemens étoient l'effet d'une disposition mécanique, produite par l'éducation, &

mise en action par l'image d'un objet agréable qui se retrace, le même mot produiroit toujours dans l'homme le même mouvement, comme il arrive dans les animaux que l'on instruit, car l'animal ne raisonne jamais dans cette espece de mouvement.

ARTICLE II.

L'esprit humain a le pouvoir de comparer les différens objets qui font impression sur lui, & de donner à ses sensations un ordre & une disposition qui ne peuvent être l'effet du mécanisme des organes.

Les différens objets qui nous environnent, agissent sur nos sens & produisent dans l'esprit des sentimens ou des perceptions que nous comparons, & dont nous connoissons les rapports d'égalité ou d'inégalité, de ressemblance ou de différence.

Il faut nécessairement que cette connoissance soit l'effet de l'impression des objets, ou l'ouvrage de l'esprit.

Les rapports que les objets ont entr'eux, ne sont point ces objets mêmes; le rapport d'un cube d'un pied à un cube de deux pieds, n'est point la perception de ce cube; nous pour-

rions connoître un cube d'un pied, fans connoître un cube de deux pieds, & connoître ces deux corps, fans voir leurs rapports. La comparaison que nous faisons, & qui conduit à cette connoissance, est donc une action de l'esprit.

Comme tout est en mouvement dans la nature, tout ce qui nous environne agit en même-tems sur nos organes, & s'efforce, pour ainsi dire, de pénétrer jusqu'au principe du sentiment : au milieu de cette multitude infinie de chocs différens, tantôt l'ame partage son attention entre tous les objets, d'autres fois elle les considère successivement & à différentes reprises, quelquefois elle s'attache à un seul objet & devient insensible à tous les autres, qui agissent cependant tous sur le siège du sentiment aussi bien que l'objet préféré.

Si l'ame étoit absolument passive sous l'impression des objets, & qu'elle n'eût d'action que par eux, elle connoitroit tout ce qui agiroit sur le siège du sentiment, parce qu'alors l'action d'un objet sur le *sensorium*, la perception de cet objet & l'attention de l'ame à cette perception, seroient es-

sentiellement liées l'une à l'autre.

Dans cette supposition, pour que l'attention de l'ame se portât toute entiere, sur un objet, il faudroit que par son action sur nos sens, il empêchât celle de tous les autres corps d'arriver au siège du sentiment, ce qui est peut-être vrai, lorsqu'on est dans un état de fureur, dans un délire, dans un accès de passion, mais ce qui est certainement faux dans un homme qui contemple tranquillement un spectacle, une assemblée, un jardin, un paysage, un tableau : il voit toutes les personnes qui composent l'assemblée, il connoît toutes les parties d'un tableau qu'il a sous les yeux ; si l'ame tenoit son activité du mouvement produit dans ses organes, & qu'elle n'eût qu'une force de réaction, il est évident qu'elle verroit à-peu-près également tous ces objets & d'une vûe confuse, qui ne lui en représenteroit aucun distinctement : c'est donc dans l'ame même que réside la force qui fixe son attention à ses propres perceptions, & qui la porte successivement & à son gré, sur les différens objets qui frappent ses organes.

Les objets extérieurs agissent tous à la fois sur nos sens ; toutes nos sensa-

tions s'assembloient pêle-mêle dans la mémoire, s'y accumulent, pour ainsi dire, en désordre, & doivent s'offrir à l'esprit dans la même confusion : comment donc les Poètes & les Peintres euroient-ils formé des tableaux, qui réunissent des objets que la nature n'a jamais réunis, où elle est corrigée, annoblie, &, pour ainsi dire, aggrandie, si l'esprit n'avoit pas la faculté de rejeter, de rapprocher, d'arranger à son gré, les impressions qu'il reçoit des corps étrangers ?

Si l'esprit reçoit des objets extérieurs toute son activité, il faut nécessairement que ces tableaux soient tracés dans le cerveau, par les objets mêmes qui agissent sur nos sens ; mais comme une multitude infinie d'objets, différens de ceux qui entrent dans la composition du tableau, va se peindre en même-tems sur le fond de l'œil & se graver dans le cerveau, il est clair que dans la supposition où l'ame seroit sans activité, le tableau ne pourroit se former, que parceque le tems ne laisseroit subsister dans le cerveau que les traces des objets qui entrent dans la composition de ce tableau, & effacerait tous les autres, ce qui est entièrement

tièrement contraire à l'expérience.

Combien ne faut-il pas changer,
effacer, rétablir, pour former un plan
régulier, pour

Que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat, les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses
parties;

Que jamais du sujet, le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot écla-
tant (1).

Si l'esprit ne fait entrer dans ses ta-
bleaux, que les objets dont les traces
se conservent dans le cerveau, pour-
quoi fait-on tant d'efforts pour écarter
les circonstances inutiles qui s'efforcent
d'entrer? pourquoi n'y a-t-il pas d'hom-
me vrai, qui en racontant des faits qu'il
a vûs ou entendus, n'ait rejeté une
foule de petites circonstances, propres à
rendre son récit plus agréable ou plus
intéressant, & qui venoient, pour ainsi
dire, se placer d'elles-mêmes sur ses
levres? attribuera-t-on à l'action des
objets extérieurs, le choix que l'esprit
fait de ces circonstances vraies, &

(1) Boileau, Art poétique. chant 1.

l'exclusion qu'il donne aux fausses ? Si cela est ainsi , pourquoi voit-on des hommes qui altèrent tout ce qu'ils ont vû ou entendu ?

A R T I C L E II.

Nous avons des connoissances & des idées qui supposent que l'esprit est actif.

Pour nous assurer que nous avons des idées qui ne peuvent être l'effet de l'organisation, réfléchissons un moment sur le progrès de nos connoissances.

Les objets que l'esprit compare n'agissent pas tous à la fois sur les organes ; leurs impressions se succèdent , & après qu'ils ont cessé d'agir , leur image ne s'éclipse pas , nous continuons de les appercevoir, mais nous ne les appercevons plus comme présens.

Si l'ame étoit purement passive dans la connoissance qu'elle a des objets qui agissent sur ses organes , elle verroit tout présent , parcequ'il n'y a point d'action qui représente le passé ; nous pourrions tout au plus voir les mêmes corps , agissant avec plus ou moins de force , ce qui n'est point voir une chose absente ; puisque ce qui agit est pré-

sent , & fait une impression actuelle : l'esprit n'eut donc pû acquérir l'idée du passé & celle du tems , s'il n'avoit pû produire des connoissances ou des idées absolument différentes de l'impression que les objets font sur ses organes.

Souvent l'esprit ne compare pas entr'eux les objets , tels qu'il les apperçoit , mais seulement quelqu'une de leurs propriétés ; c'est ainsi que le Géometre qui mesure deux lignes , ne compare que leur longueur , sans faire attention à leur largeur ; or si l'esprit étoit purement passif dans la comparaison des objets , il ne pourroit les comparer que comme il les voit , & comme il n'apperçoit point de longueur sans largeur , jamais il ne pourroit comparer la longueur sans voir la largeur , jamais nous n'aurions pû faire d'abstractions.

Non seulement nous avons l'idée du tems , & nous formons des abstractions ; il est encore certain que nous avons des connoissances , qu'on peut avec M. Lockè , nommer habituelles ,
 » par le moïen desquelles , l'esprit
 » aiant été une fois convaincu , cor-
 » serve le souvenir de la conviction ,

» fans en retenir les preuves : ainsi ,
» continue M. Locke , un homme qui
» se souvient certainement qu'il a vu
» une fois d'une manière démonstra-
» tive , que les *trois angles d'un trian-*
» *gle sont égaux à deux angles droits* ,
» est assuré qu'il connoît la vérité de
» cette proposition , parcequ'il ne
» sauroit en douter Quiconque a
» vû & apperçu clairement la démonf-
» tration de cette vérité , connoît que
» cette proposition est véritable , lors
» même que la démonstration lui est
» si bien échappée de l'esprit , qu'il
» ne la voit plus , & que peut-être il
» ne sauroit se la rappeler ; mais il le
» connoît d'une autre manière qu'il
» ne faisoit auparavant. Il apperçoit
» la convenance des deux idées qui
» sont jointes dans cette proposition ;
» mais c'est par l'intervention d'au-
» tres idées que celles qui ont pre-
» mierement produit cette perception ;
» il se souvient , c'est à-dire , il con-
» noît (car le ressouvenir n'est autre
» chose que le renouvellement d'une
» chose passée) , qu'il a été une fois
» assuré de la vérité de cette proposi-
» tion , que les *trois angles d'un*
» *triangle sont égaux à deux droits*.

„ L'immutabilité des mêmes rapports
 „ entre les mêmes choses immuables,
 „ est présentement l'idée qui fait voir,
 „ que si les trois angles d'un triangle
 „ ont été une fois égaux à deux droits,
 „ ils ne cesseront jamais d'être égaux
 „ à deux droits. D'où il s'ensuit cer-
 „ tainement, que ce qui a été une
 „ fois véritable, est toujours vrai dans
 „ le même cas : ... c'est sur ce fon-
 „ dement, que dans les mathémati-
 „ ques, les démonstrations particu-
 „ lières fournissent des connoissances
 „ générales. En effet si la connoissan-
 „ ce n'étoit pas si fort établie sur cet-
 „ te perception, que les mêmes idées
 „ doivent toujours avoir les mêmes
 „ rapports ; il ne pourroit y avoir au-
 „ cune connoissance des propositions
 „ générales dans les mathémati-
 „ ques (1) «.

Cette connoissance habituelle que
 nous avons, que *les trois angles d'un
 triangle sont égaux à deux angles droits*,
 lors même que les preuves qui nous y
 ont conduits, ne sont plus présentes à
 l'esprit, est donc fondée : 1^o sur le
 sentiment de la conviction qu'on a

(1) Locke, Essai sur l'entendement humain. l. 4.
 c. 1. § 2.

éprouvée, lorsqu'on a connu que les trois angles d'un triangle, sont égaux à deux angles droits : 2^o sur la perception par laquelle l'ame connoît que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports.

Le sentiment de la conviction que l'on a éprouvée, ne représente, ni une figure, ni un mouvement; comment donc l'éprouverions nous, si toutes les perceptions de l'ame étoient produites par l'action des corps sur nos organes?

La perception par laquelle l'ame est assurée que les mêmes idées doivent toujours avoir les mêmes rapports, est évidemment un résultat ou un principe général produit par l'esprit; car cette perception ne représentant, ni une action particulière, ni une figure, ni un mouvement; il est évident qu'elle ne peut être produite par l'action des corps sur nos organes, & que l'esprit ne se feroit jamais élevé à des vérités générales, s'il n'avoit en lui-même la faculté de produire des connoissances, des idées (1).

(1) Ces principes sur e'le-même ses idées, soit l'activité de l'ame, sont qu'elle les découvre dans vrais, soit qu'elle forme un être qui les contient.

Enfin les progrès de l'esprit humain, les arts & les sciences, prouvent que nous ne sommes pas des êtres purement passifs ; si nous étions privés de toute activité, nous ne pourrions connoître que les corps qui agiroient actuellement sur nos organes ; nous n'aurions jamais pû connoître que des objets particuliers ; nous aurions été incapables de découvrir des vérités qui demandent une longue suite de raisonnemens : car » un entendement » aussi borné que le nôtre , dit M. » Locke , n'étant capable de penser clairement & distinctement qu'à » une seule chose à la fois ; si les » hommes ne connoissoient que ce » qui est l'objet actuel de leurs pensées , ils feroient tous extrêmement » ignorants , & celui qui connoîtroit le plus , ne connoîtroit qu'une seule » vérité : car il n'est capable d'en » considérer qu'une seule à la fois (1). Si nous étions sans activité , nous serions encore réduits , comme les animaux , aux seules connoissances propres à satisfaire les besoins qui naissent de l'organisation du corps.

(1) Locke., Essai sur l'entendement humain. l. 4.
c. 1. §. 1.

Par tout ce que nous venons de dire sur l'activité de l'ame, on voit aisément que les principes de Collins sur la nature des opérations de l'entendement sont faux, & qu'il n'avoit pas bien entendu la question qu'il traitoit. Ce Philosophe prétend que nous ne sommes libres, ni à l'égard de nos perceptions, ni à l'égard de nos jugemens ; parceque nous ne pouvons nous empêcher, ni de sentir que nous pensons, ni de recevoir les impressions des objets qui agissent sur nous, ni de juger de ces objets, autrement que sur le degré d'évidence que nous avons (1).

Mais ce n'est pas là l'objet de la question : on ne prétend pas que l'ame puisse absolument s'empêcher de sentir l'action des corps sur ses organes : mais qu'elle peut se rendre plus ou moins attentive aux impressions qu'elle reçoit ; qu'elle peut même y être insensible, lorsqu'elles sont modérées ou foibles ; qu'elle peut les réunir & les arranger autrement qu'elles ne le sont dans le cerveau par l'action des corps sur nos organes ; que par conséquent dans nos idées,

(1) Voyez les principes de Collins. tom. I. 397.

tout n'est pas l'ouvrage du mouvement des corps sur nos sens.

D'ailleurs , pour que l'ame soit active dans ses jugemens , il n'est pas nécessaire qu'elle puisse juger contre les apparences , ou contre l'évidence , il suffit qu'elle puisse par une force dont elle est le principe , porter son attention sur les différentes faces des objets : en un mot pour qu'il soit certain que l'ame est active dans les opérations de l'entendement , il suffit que nous aions des connoissances & des idées qui ne peuvent naître du mécanisme des organes & du mouvement des corps sur nos sens , comme nous l'avons prouvé d'une manière incontestable.

C'est injustement que Collins s'efforce d'étaier son sentiment de l'autorité de M. Locke : ce Métaphysicien reconnoît expressément tout ce que nous avons dit sur l'activité de l'ame ; „ le
 „ souverain auteur de notre être , dit-
 „ il , dont la sagesse est infinie , nous a
 „ donné la puissance de mouvoir dif-
 „ férentes parties de notre corps , ou
 „ de les tenir en repos , comme il
 „ nous plaît , & par ce mouvement
 „ que nous leur imprimons , de nous

» mouvoir , & de mouvoir les corps
 » contigus , en quoi consistent toutes
 » les actions du corps. Il a aussi donné
 » à notre esprit le pouvoir de choisir
 » en différentes rencontres , entre les
 » idées , celles qu'il veut faire le sujet
 » de ses pensées , & de s'appliquer
 » avec une attention particulière à
 » la recherche de tel ou tel sujet (1).

L'activité de l'ame est au reste , de nature à être reconnue indépendamment de toute autorité ; & nous osons dire , qu'il ne faut que rentrer en soi-même , pour sentir la vérité des principes que nous avons établis à cet égard.

A R T I C L E III.

*Le sentiment de notre activité , suppose
 que notre esprit est effectivement actif.*

Nous croïons que nous agissons , & que nous sommes libres : ce sentiment , (qu'on le regarde comme une illusion , ou comme une vérité) ne peut exister dans l'esprit , si l'homme est absolument passif , & seulement capable de recevoir les impressions des corps :

(1) Locke , Essai sur l'entendement humain. l. 2.
 § 7.

étrangers , & de les communiquer : car dans ce système , les sentimens de l'esprit ne sont que des impressions faites sur lui par le mouvement des corps : il ne peut donc sentir que l'action des objets extérieurs , & il ne peut se trouver dans l'ame aucune pensée qui n'ait rapport à quelque objet extérieur comme à sa cause ; elle ne peut séparer le sentiment de son action , de celui de l'impression qui la cause ; elle ne peut pas plus se soustraire à ce sentiment qu'elle peut se dérober à l'action des corps qui frappent ses organes : elle verroit donc toujours son action comme l'effet d'une cause étrangere , qui ne pourroit se cacher d'elle.

L'esprit pourroit ignorer par quels moïens cette cause étrangere produit les mouvemens & les inclinations qu'il éprouve ; mais il ne pourroit se dissimuler que ses mouvemens , ses goûts , ses déterminations , sont l'effet d'une force indépendante de lui ; ainsi dans les sympathies & dans les antipathies , l'ame ne connoît point précisément , ce qui produit son goût ou son aversion , & cependant elle ne se regarde point comme le principe de ces

sentimens , elle les attribue à une cause étrangere.

Dans les principes de Hobbes & des Philosophes que je combats ici , toutes les déterminations de la volonté seroient des sympathies , ou des antipathies , c'est-à-dire , des impressions dont elle ne pourroit détailler le jeu , mais qu'elle rapporteroit nécessairement à des causes étrangères : il n'y auroit donc dans ces principes aucune raison suffisante du sentiment que nous avons , que nous agissons , & que nous sommes le principe de nos actions.

Spinosa , Bayle , Collins , l'Auteur anonyme du Traité de la Liberté , reconnoissent l'existence de ce sentiment , mais ils prétendent qu'il pourroit se trouver dans un esprit qui ne seroit ni libre , ni actif. Un esclave , disent-ils , ne se croit point libre , parcequ'il sent qu'il fait malgré lui ce qu'il fait , & parcequ'il connoît la cause étrangere qui le force d'agir , mais il se croiroit libre , s'il se pouvoit faire qu'il ne connût point son maître ou qu'il exécutât ses ordres sans le savoir , & que ces ordres fussent toujours conformés à son inclination : les hommes

se sont trouvés en cet état ; ils ne savent point que les impressions des corps étrangers font naître leurs pensées & toutes leurs diverses volontés ; & les ordres qu'ils reçoivent , pour ainsi dire , de tous les objets , sont toujours conformes à leurs inclinations , puisqu'ils causent l'inclination même ; ainsi l'ame croit se déterminer elle-même , parcequ'elle ne connoît en aucune maniere le principe étranger de sa détermination (1).

Examinons cette difficulté, & voyons si l'exemple de l'esclave peut conclure quelque chose contre la conscience ou le sentiment de la liberté.

Ou cet esclave connoîtroit les ordres de son maître , & agiroit en conséquence ; ou il n'en auroit aucune connoissance : s'il ne connoissoit point les ordres de son maître, il ne lui obéiroit point , il agiroit par lui-même , il seroit en effet libre & maître de ses actions ; s'il connoissoit les ordres de son maître , & qu'il agît pour les exécuter , il ne pourroit alors ignorer

(1) Traité de la liberté , divisé en quatre parties. Bayle a présenté cette même difficulté sous une multitude de faces

différentes , qu'il est inutile de rapporter , parceque tous ses raisonnemens rentrent dans les principes qu'on vient d'exposer.

qu'il n'agit que pour obéir à son maître, ni par conséquent se persuader qu'il est libre & qu'il n'obéit à personne : on ne peut donc supposer d'esclave qui obéisse à un maître & qui se croie libre.

Il en feroit de même de l'ame, par rapport aux impressions des corps étrangers : ou l'ame sentiroit ces impressions, ou elle ne les sentiroit pas ; si elle ne sentoit pas ces impressions, elle n'agiroit pas, parceque si ces impressions n'étoient pas senties, elles n'existeroient point par rapport à l'ame, & par conséquent elles ne produiroient aucune action ; si l'ame sentoit ces impressions, alors elle connoîtroit qu'elle ne fait que leur obéir, elle ne pourroit croire qu'elle est le principe de ses actions, elle les rapporteroit nécessairement aux impressions qu'elle recevroit comme à leur cause ; tout ce que l'ame peut ignorer dans les impressions qu'elle reçoit, c'est la maniere dont les objets agissent, mais elle ne peut ignorer leur action ; il n'est pas possible qu'elle croie qu'elle n'est pas déterminée, tant qu'elle sent la force qui la détermine, & elle la sentiroit toujours dans les principes des

Philosophes que nous combattons. •

On n'a pas plus de raison d'attribuer à une espece d'équilibre , entre les impressions des corps étrangers , l'état de suspension où l'ame se trouve lorsqu'elle délibere ; car les mouvemens imprimés à l'esprit , ont des déterminations semblables ou contraires ; si les déterminations sont semblables , elles ne peuvent produire dans l'ame des volontés différentes , ni par conséquent l'état d'irrésolution où elle se trouve , lorsqu'elle délibere ; si elles sont contraires , leurs forces sont égales ou inégales ; si les forces sont inégales , alors l'ame éprouve deux sentimens contraires , l'un plus fort & l'autre plus foible , & il n'y a pas de matiere de délibération.

Si les forces contraires qui agissent sur l'esprit sont égales , l'ame ne sera point déterminée , elle éprouvera tout au plus deux sentimens opposés , mais sans être déterminée à rien , puisque la détermination ou l'acte de la volonté , n'est qu'une impulsion ou un mouvement du principe du sentiment vers un certain côté : or quand l'ame délibere , elle est tantôt déterminée à un parti & tantôt à un autre ; il n'y

auroit donc point de délibération ; si les mouvemens imprimés au cerveau ou au principe du sentiment étoient égaux & contraires.

Enfin si ces mouvemens étoient tantôt égaux & tantôt inégaux , l'ame feroit , à la vérité , déterminée tantôt à un parti & tantôt à un autre , mais comme elle ne pourroit séparer les déterminations successives des impressions qui les auroient produites , elle se verroit déterminée par ces impressions & non pas par sa force ; elle ne se croiroit donc point libre : le souvenir du passage d'un parti à un autre , feroit sentir à l'ame qu'elle peut être déterminée ; mais il ne lui feroit pas voir que dans le tems qu'elle s'est fixée à un parti , elle avoit la force de résister à l'impression qui la déterminoit. Ainsi les Philosophes , qui attribuent tous les sentimens de l'ame , aux impressions des corps étrangers , ne peuvent donner de raison suffisante du sentiment intérieur de notre activité & de celui de notre liberté : leur sentiment sur le principe des actions humaines , est contraire à notre propre conscience & démenti par les faits ; il faut reconnoître que le principe du sentiment est actif.

CHAPITRE II.

L'esprit humain agit avec liberté.

COMME rien n'est sans une raison suffisante ; l'esprit humain avec le pouvoir d'agir, n'agiroit jamais, & il ne feroit pas une action plutôt qu'une autre, s'il n'avoit une raison d'agir, & d'agir d'une manière plutôt que d'une autre ; cette raison d'agir est ce qu'on nomme motif.

Puisque la liberté est le pouvoir d'agir ou de ne point agir, si l'homme est tellement déterminé par le motif de ses actions, qu'il soit impossible qu'il n'agisse pas, ou qu'il agisse autrement, l'homme est un agent nécessaire ; mais il est libre, si lorsqu'il agit, il n'est pas tellement déterminé par ses motifs, qu'il soit impossible qu'il ne se détermine pas ou qu'il se détermine autrement.

Si l'homme étoit exempt de douleur, & privé de plaisir, il feroit sans attachement & sans dégoût pour la vie, il ne préféreroit point l'existence au néant, parcequ'il ne feroit pas

meilleur pour lui d'exister ou de ne pas exister ; il n'auroit aucune raison de conserver son existence ou d'agir , & il n'agiroit point.

Mais si l'homme étoit exempt de douleur & ressentoit du plaisir , il aimeroit son existence , il souhaiteroit de la conserver , il auroit une raison d'agir.

La nature n'a pas condamné l'homme à souffrir sans relâche ; il peut être sans douleur & goûter du plaisir , il peut donc être heureux , souhaiter de conserver son existence , & avoir une raison d'agir.

L'homme ne peut préférer la privation du plaisir au sentiment du plaisir ; il veut donc nécessairement être heureux , & il n'est pas libre de ne point agir pour se rendre heureux : il ne peut conserver son existence sans le secours des objets extérieurs ; il est donc nécessaire qu'il se porte vers eux & qu'il les recherche.

Le principe qui agit dans l'homme , n'agit que pour être heureux ; il ne peut donc se déterminer vers un objet , que parcequ'il apperçoit du rapport entre cet objet & son bonheur , & ce rapport apperçu , est le motif qui détermine.

Puisque l'homme veut nécessairement être heureux, & qu'il ne se détermine à agir, que parcequ'il apperçoit des rapports entre l'objet de son action & son bonheur, il pourra se déterminer à une action, s'il voit qu'elle lui procure un objet qui a du rapport avec son bonheur, & il est impossible qu'il ne se détermine pas à agir, si cet objet est essentiel à son bonheur : mais par cela même qu'il n'agit que pour être heureux, il ne sera pas déterminé nécessairement à cette action, s'il apperçoit qu'elle lui procure un objet qui n'est point essentiel à son bonheur, quoiqu'il soit propre à exciter en lui du plaisir : l'homme seroit donc libre s'il y avoit des objets agréables, qui ne fussent point essentiels à son bonheur, & qu'il eût le pouvoir de le connoître.

C'est à ces deux points que se réduit présentement toute la question de la liberté ; & je vais prouver qu'il y a des objets qui ne sont point nécessaires au bonheur de l'homme ; que l'esprit humain a le pouvoir de connoître si un objet est ou n'est pas essentiel à son bonheur ; & que cette connoissance dépend de l'esprit, en sorte qu'il est le

principe de toutes les déterminations à cet égard.

A R T I C L E I.

Il y a des objets agréables qui ne sont point essentiels au bonheur de l'homme.

Il faut que l'homme pour être heureux , soit sans douleur & ressente du plaisir ; les différens objets dont il est environné , ne peuvent donc contribuer à son bonheur, qu'en lui procurant du plaisir ou en le garantissant de la douleur , & il y a beaucoup d'objets agréables qui ne sont point nécessaires pour garantir l'homme de la douleur ou pour lui procurer les plaisirs , qui lui rendent son existence agréable & précieuse.

§ I.

Il y a des objets agréables qui ne sont point nécessaires pour garantir l'homme de la douleur.

L'homme est un esprit uni à un corps organisé ; en sorte que tout ce qui altere l'organisation du corps , excite de la douleur dans l'esprit ; ainsi

tout ce qui est nécessaire pour la conservation des organes du corps, est nécessaire au bonheur de l'homme.

L'organisation du corps humain s'entretient par le mouvement du sang, qui le baigne, distribue à chacune des parties les sucs propres à l'entretenir, & dépose dans le cerveau les esprits animaux qui donnent de l'action à toute la machine, & sans lesquels l'homme seroit sans mouvement & sans vie.

Le sang qui entretient la vie se dissipe, & l'organisation cesseroit, s'il n'étoit réparé par la nutrition; ainsi ce qui est nécessaire pour nourrir l'homme est nécessaire à son bonheur. L'homme est averti de la nécessité de cette réparation, par le sentiment de la faim : il mange, & tout ce qui se digère, le nourrit.

Les alimens dont l'homme se nourrit, excitent en lui des sensations agréables; mais pour que l'homme se nourrisse d'un aliment, il n'est point nécessaire que les sensations que cet aliment excite, aient un certain degré de vivacité, de finesse, ou qu'elles soient extrêmement variées, parceque ce n'est point pour se procu-

rer ces sensations que l'homme mange, mais pour faire cesser le sentiment douloureux de la faim ; lorsqu'il mange, il ne desire que de satisfaire un besoin ou de réparer le dérangement de l'organisation, & ce qui nourrit, suffit pour remplir toutes ces vûes : d'ailleurs lorsque l'homme attend l'ordre du besoin pour manger, tous les alimens excitent des sensations à-peu-près également agréables, & enfin il est une infinité d'hommes contens & heureux, avec des alimens communs & simples : ainsi les alimens ne sont nécessaires pour le bonheur de l'homme, que parcequ'ils conservent la vie & l'organisation, & comme tout qui se digere suffit pour entretenir la vie, tout ce que la faim n'exige point, ou qui n'est point essentiel pour digerer, n'est point nécessaire au bonheur.

Ainsi ces mets si rares, si recherchés & préparés avec tant de soins & de dépense, ne sont point nécessaires pour nourrir l'homme, & tout ce qui les procure, n'est point nécessaire pour son bonheur : l'estomac, dit Seneque, n'entend point raison sur ses besoins, mais il est aisé de le contenter ; il exige ce qu'on lui doit, mais il ne demande

jamais même ce qu'on pourroit lui donner (1).

L'organisation du corps n'est pas altérée seulement par le défaut de nourriture ; l'intemperie des saisons dérange l'œconomie animale & cause de la douleur ; il faut donc que l'homme pour n'être pas malheureux, ait des ressources contre le froid & contre la chaleur : il est inutile de prouver que dans les sociétés policées, on est allé sur ce point beaucoup au-delà des bornes des besoins de la nature ; il est clair que tous les objets du luxe & du faste ne sont point nécessaires pour garantir les hommes de la douleur, & qu'on peut en être exempt & avoir des organes bien disposés, sans le secours de tout ce que le luxe & le faste ont inventé.

§ II.

Il y a beaucoup d'objets agréables à l'homme, qui ne sont point nécessaires pour lui procurer le plaisir sans lequel il n'a point une existence agréable.

Si l'homme ressentoit une douleur continuelle & inévitable, l'existence

(1) Seneque, Epist. 21.

feroit un malheur , il souhaiteroit de ne point être & feroit des efforts vers le néant : s'il étoit sans douleur & incapable de plaisir , l'existence ne seroit point un bien ; mais il n'auroit aucune raison de souhaiter de ne point être : l'homme aime donc moins le plaisir qu'il ne craint la douleur , & ses premiers efforts tendent à l'écarter ou à la prévenir , & à satisfaire les besoins qui naissent de l'organisation du corps.

Par ce moïen l'homme se met dans un état de tranquillité ; toutes les parties de son corps sont dans une espece d'équilibre , qui l'empêche de sentir son organisation ; l'action des objets extérieurs sur ses sens est alors mieux connue , mieux sentie de l'ame , elle ne sent même que cette action : l'homme dont les besoins sont satisfaits , n'est plus dans la nature qu'un spectateur , dont le bonheur dépend des perceptions que lui procure le spectacle , au milieu duquel il est placé.

Si tous les corps agissoient sur les sens en même-tems & également , l'esprit ne verroit rien distinctement ; les impressions des objets l'agiteroient sans l'éclairer ; il seroit fatigué & ennuié.

Mais si l'action des objets étoit telle,
que

que l'esprit pût les distinguer, ils offreroient un spectacle agréable; c'est ainsi que tout ce qui est capable de sentir, éprouve du plaisir à la vûe d'un beau jour.

L'ame ne connoît les objets, que par des vibrations excitées dans les fibres, dont l'organe du sentiment est composé; si l'action du même objet continue quelque tems sur quelques-unes des fibres de l'organe du sentiment, l'ébranlement se communique insensiblement aux fibres voisines & se confond avec leur mouvement, ou s'affoiblit tellement que l'ame ne le distingue plus aisément des autres objets, les perceptions se confondent, elle s'ennuie.

Il faut donc que l'ame, pour éprouver du plaisir, ait des perceptions distinctes & variées; ainsi l'homme raffiné & bien organisé, auroit du plaisir, aimeroit son existence & seroit heureux, s'il avoit des perceptions distinctes & variées.

Pour les acquérir, il faut comparer les objets & y voir des rapports nouveaux; il n'y a point d'objet qui n'ait une infinité de faces différentes, & par conséquent qui ne fournisse un fond abondant de perceptions neuves, à un

esprit exercé & qui s'est occupé. Une foule de Domestiques richement vêtus, des équipages somptueux, un corps chargé d'étoffes précieuses, ne rendent pas l'esprit plus capable d'acquiescer des perceptions nouvelles & agréables, & ne sont pas nécessaires pour être heureux. Agléus le plus pauvre des Arcadiens, possesseur obscur d'un très petit champ, qu'il ne fut jamais tenté d'aggrandir, qu'il cultivoit en paix & qui suffisoit à ses besoins, étoit au jugement de l'Oracle, plus heureux que Gyges conquérant & maître d'un royaume puissant & riche : jugement, dit Valere-Maxime, qui en confondant l'insolence du monarque, apprenoit aux hommes où ils devoient chercher le vrai bonheur (1).

(1) Valer. Max. l. 7. c. 1. de felicitate. Gyges étoit un Roi de Lydie très puissant, qui alla consulter l'Oracle de Delphes, pour savoir s'il y avoit un mortel plus heureux que lui. L'Oracle nomma Agléus Psophidius.

La consultation seule de Gyges prouvoit qu'il manquoit beaucoup de choses à son bonheur : un homme véritablement heureux, aime à commu-

niquer son bonheur, il ne le publie pas avec ostentation. Je ne crois, ni au bonheur d'un homme qui s'efforce de me persuader qu'il est heureux, ni au courage de celui qui parle toujours de sa bravoure, ni à la probité de celui qui dit sans cesse qu'il est honnête-homme : cette affectation, si elle n'est pas un masque avec lequel cet homme cherche à me ca-

Tous ces hommes, dit Seneque, que vous voyez marcher avec tant de faste & d'orgueil, ne sont pas heureux; semblables à leurs lambris dorés, qui ne sont qu'une matiere vile, couverte d'une feuille très mince d'un métal précieux; ils n'ont que le masque du bonheur, & si vous les examinez, vous verrez bientôt sous l'écorce de la dignité, des ames ennuiées, inquiètes & malheureuses (1).

Mais la variété des perceptions suffit-elle pour le bonheur? Pour être heureux ne faut-il pas de l'agitation & des passions?

Pour répondre à cette question, il faut se rappeler ce qui entre dans l'idée du bonheur; il est certain qu'un homme qui aime son existence est heureux, & qu'un homme qui trouve à tous les momens son existence agréable, est très heureux: or tel est le sort de celui qui a des ressources assurées, pour satisfaire les besoins qui

cher son malheur, ou sa foiblesse, est au moins une preuve, qu'il est étonné de se trouver heureux & brave, qu'il n'est pas même bien sûr de l'être,

& que le bonheur & la probité n'est pas son état naturel, mais une situation accidentelle qui ne durera pas.

(1) Seneque, Epist. 115.

naissent de l'organisation , & qui fait varier ses perceptions.

L'homme agité par des desirs violens , voudroit au contraire retrancher de son existence tous les momens où il ne jouit pas de l'objet qu'il desire ; tous ces instans sont donc malheureux : le moment où l'homme passionné obtient ce qu'il desire , lui procure à la vérité un bonheur infiniment plus vif que celui qui naît des perceptions variées & modérées ; mais cet instant passe comme un éclair , & comme l'ame a pris l'habitude des mouvemens violens , l'instant qui le suit voit renaître d'autres desirs , qui tant qu'ils ne sont pas satisfaits , rendent l'existence aussi désagréable que la jouissance la rend agréable ; ainsi le bonheur de ces hommes est nul ; l'état d'une ame livrée à des passions violentes , n'est pas différent de l'état d'un homme alternativement brûlé par les ardeurs de la fièvre ou enseveli dans l'ivresse.

Ce que j'ai dit du bonheur, suffit pour faire voir qu'on peut être heureux avec une fortune qui suffit au nécessaire , & un esprit assez exercé pour

s'éclairer & pour varier ses perceptions : je ne pousserai pas plus loin le détail de ces principes , parceque je ne fais pas un traité du bonheur.

ARTICLE II.

L'esprit humain a le pouvoir de connoître si un objet est ou n'est pas nécessaire à son bonheur.

L'homme a le pouvoir de comparer entre eux les objets , il conserve le souvenir de leurs rapports ; il a l'idée du passé & celle de l'avenir ; l'homme peut donc remonter des effets aux causes , puisque remonter des effets aux causes , n'est que lier le présent avec le passé , par une suite de conséquences ou de rapports que l'on apperçoit entre les phénomènes qui se succèdent.

Puisque l'homme peut remonter des effets aux causes , il peut découvrir que le bonheur n'est qu'une existence agréable ; que pour avoir une existence agréable , il faut être sans douleur ; que pour être sans douleur il faut que rien ne soit altéré dans l'organisation du corps , & que lorsque l'organisation du corps est en bon état , il faut avoir des perceptions variées.

Après ces premières connoissances réfléchies, l'homme peut connoître que pour conserver ses organes en bon état, il faut se nourrir; que ce qui se digere nourrit, & qu'ainsi tout ce qui n'est point nécessaire pour digérer, n'est nécessaire ni à sa conservation ni à son bonheur.

Comme l'homme peut remonter des effets aux causes & conserver le souvenir du passé, il peut connoître entre les différens objets que la terre offre à ses appetits, ceux qui sont propres à être digérés, ceux qui ne sont pas nécessaires pour le nourrir, & ceux qui après avoir flatté son goût, ont troublé l'économie animale & dérangé l'organisation de son corps. La facilité que l'homme a de se souvenir du passé, le mettra en état de distinguer ces objets des autres, de connoître ce qui est nécessaire à la conservation de ses organes, & de rechercher ou d'éviter ce qui est utile ou contraire à cet objet.

L'esprit en suivant cette méthode, peut connoître que l'homme rassasié s'ennuie, s'il n'est occupé; qu'il souffre s'il se fatigue, que par conséquent, il faut que l'homme rassasié pour être heureux, puisse être occupé sans se fatiguer:

sa propre expérience lui apprendra, que dans l'enfance tout ce qui lui procuroit des perceptions nouvelles, l'occupoit agréablement, qu'ainsi le bonheur de l'homme, qui n'a plus de besoins qui dérangent son organisation, consiste à avoir des perceptions variées : il trouve cette variété de perceptions dans l'enfant que tous les objets nouveaux intéressent, dans le Sauvage agréablement occupé à voir couler un fleuve ou un ruisseau, qu'il n'abandonne que pressé par la faim ou par la soif, dans le laboureur ou dans l'artisan, qui ne sont point accablés sous le poids de l'indigence.

Les conditions plus élevées lui offriroient un bonheur différent, mais il y verroit plus de tumulte que de plaisir ; peut-être peu de variété dans les perceptions, & presque partout des âmes accablées d'ennui, ou tyrannisées par les passions.

L'esprit qui réfléchiroit, verroit donc que la variété des perceptions qui rend l'homme heureux, n'est point attachée à une condition & que tous les hommes peuvent varier leurs perceptions & s'occuper agréablement ; ainsi tout homme qui n'est ni stupide ni im-

bécille , peut connoître qu'il y a une infinité d'objets , qui quoiqu'agréables ne font point nécessaires à son bonheur , & les distinguer de ceux qui font effectivement nécessaires.

Mais ces principes se concilient-ils bien avec l'amour que l'homme a pour son bonheur ? L'homme ne veut-il pas nécessairement être heureux , & ne regarde-t-il pas comme nécessaire à son bonheur tout ce qui peut l'augmenter ?

Nous considérons ici l'homme sans douleur & agréablement occupé ; par conséquent le bien capable d'augmenter son bonheur , ne peut s'offrir à lui que comme un moien de varier ses perceptions ou de s'en procurer de plus vives , & il ne pourroit le voir comme nécessaire à son bonheur , qu'autant qu'il lui seroit nécessaire d'avoir des perceptions plus vives ou plus variées que celles qu'il éprouve ; ce qu'on ne peut pas dire , puisqu'on suppose cet homme agréablement occupé & aiant des perceptions assez vives & assez variées pour ne point s'ennuier , & par conséquent pour ne pas regarder d'autres perceptions comme nécessaires à son bonheur.

Mais, dira-t-on, l'homme veut nécessairement être heureux ; pour être heureux, il a besoin de varier ses perceptions, & par conséquent il doit regarder comme nécessaire à son bonheur, tout moïen de varier ses perceptions.

Si l'homme dont on parle n'avoit aucun moïen de varier ses perceptions, il rechercheroit comme nécessaire à son bonheur, tout ce qui lui procureroit des perceptions nouvelles ; mais nous supposons un homme heureux, à qui par conséquent un nouveau moïen de varier ses perceptions & de s'occuper agréablement n'est pas nécessaire.

Si l'homme regardoit comme nécessaire à son bonheur tout ce qui peut l'augmenter, la privation de ces objets feroit notre supplice, & l'homme feroit malheureux, de cela même qu'il verroit un bien dont il ne jouiroit pas ; le spectacle d'un homme élevé ou riche, feroit le malheur de tous ceux qui sont dans une condition inférieure ou dans une fortune médiocre ; cependant combien y a-t-il d'hommes qui voient la grandeur & la fortune comme un bien, mais qui la voient sans en-

vie & fans faire d'efforts pour l'obtenir.

Mais enfin, dira-t-on, ces hommes qui voient la puissance, la grandeur, les richesses comme un bien, n'en sont privés fans peine, que parce qu'ils les voient unies à des maux plus grands que les plaisirs qu'ils procurent.

J'en conviens, car je ne prétends pas que l'homme puisse ne pas rechercher un objet qu'il regarde comme un bien pur ; parceque comme le bonheur de l'homme le plus heureux, n'est pas fans peines & qu'il hait la douleur, il verroit comme nécessaire à son bonheur un bien pur ; mais je prétends que n'y aiant sur la terre aucun bien pur & fans mélange, l'homme content & heureux pourroit ne pas regarder comme nécessaire à son bonheur, tous les avantages qu'il ne possède pas, s'il dépend de lui de comparer les objets, de connoître leurs rapports, soit entr'eux, soit avec son bonheur : ainsi pour prouver que l'homme est libre, il ne me reste qu'à faire voir qu'il dépend de lui de comparer les objets & de connoître leurs rapports, & que c'est par sa propre activité qu'il les compare.

ARTICLE III.

La connoissance du rapport d'un objet avec le bonheur de l'homme dépend de l'esprit humain ; en sorte qu'il est le principe de toutes ses déterminations à cet égard.

Si l'homme étoit sans mémoire , il ne pourroit réfléchir ; le desir du bonheur le porteroit vers tout ce qui produiroit en lui le sentiment du plaisir , & l'éloigneroit de tout ce qui l'affecteroit désagréablement : tous ces mouvemens seroient des suites nécessaires de l'impression des objets sur ses organes , il n'y auroit dans toutes ses actions ni choix ni délibération.

Si l'homme étoit capable d'appercevoir les rapports des objets , & qu'il fût sans force pour découvrir lui-même ou pour rechercher ces rapports , il seroit capable de raisonner , de délibérer , de juger ; mais il raisonneroit , il jugeroit , il délibéreroit nécessairement.

Mais si l'homme est capable de connoître le rapport des objets entr'eux & avec son bonheur , & si la connoissance de ces rapports dépend de lui , il est libre , parcequ'il dépend

de lui de juger qu'un objet est ou n'est point nécessaire à son bonheur : faisons voir qu'il dépend de l'esprit de comparer les objets & de rechercher leurs rapports.

On a prouvé que l'esprit humain avoit le pouvoir de comparer les objets , & que la comparaison qu'il en faisoit étoit une action qui n'étoit ni produite par l'impression des objets extérieurs , ni un effet de l'organisation de son corps , mais une action de l'esprit même ; il est donc certain que l'esprit contient une force , qui le rend capable de porter son attention sur les différentes faces des objets. Puisque la force qui produit l'attention , n'a point une cause extérieure & différente de l'esprit , il faut nécessairement que l'esprit soit déterminé par sa nature à comparer les objets , ou que cette comparaison dépende de lui.

Si l'esprit étoit déterminé par sa nature à l'action par laquelle il compare les objets & découvre leurs rapports avec son bonheur , comme il n'agit que pour être heureux , son attention seroit nécessairement fixée par l'impression des objets sur ses organes ; il verroit toujours dans les objets qui

l'affectent , leur convenance & jamais leur opposition avec son bonheur ; il ne rechercheroit que les objets qui feroient sur lui des impressions agréables ; cependant il est certain que l'homme résiste à ces impressions & qu'il se détermine à des actions pénibles & difficiles.

On dira peut-être que ces impressions agréables ont été suivies de peines, dont le souvenir accompagne l'action d'un objet agréable , & détermine l'esprit à résister à l'attrait du plaisir.

Je conviens que l'esprit est déterminé à ne pas céder aux impressions agréables , par la vûe des peines qui les suivent , & dont l'image est liée à ces impressions ; mais on a vû que l'esprit avoit la force de diviser , pour ainsi dire , les objets qui s'offrent à lui , & que quoique deux choses soient liées ensemble , il pouvoit en considérer une sans considérer l'autre : par conséquent il n'est point déterminé nécessairement à faire attention à l'image des peines , qui s'offre à lui avec l'impression agréable ; il pourroit ne voir que cette impression , comme il ne fait attention qu'à la largeur & à la longueur des corps ,

sans faire attention à la profondeur ; quoique la longueur , la largeur & la profondeur se peignent nécessairement ensemble dans le cerveau.

L'esprit peut donc connoître qu'un objet agréable n'est point nécessaire à son bonheur , il peut ne point se déterminer à le rechercher.

Les objets qui ne sont point nécessaires au bonheur de l'homme , peuvent cependant exciter en lui des sentimens de plaisir , ou le garantir de la douleur ; & comme il est le maître de son attention , & qu'il peut considérer dans un objet une partie sans faire attention aux autres , il peut regarder comme utiles , ou même rechercher comme nécessaires à son bonheur , les objets qui sont le moins propres à le rendre heureux.

Mais quel besoin a l'homme d'examiner , si un corps qui l'affecte agréablement , est utile à son bonheur ? Ne connoît-il pas par l'impression même de cet objet , qu'il peut contribuer à son bonheur ? & peut-il ne pas le rechercher ?

L'expérience apprend que tous les objets qui affectent agréablement , produisent dans l'homme des habitu-

des ou des besoins qu'il peut n'être pas toujours en état de satisfaire , & qui peuvent , par conséquent , le rendre malheureux. L'homme connoît donc encore par expérience , que tout ce qui n'est point nécessaire , quelque agréable qu'il soit , peut être d'un usage dangereux ; ainsi l'expérience & l'amour que l'homme a pour son bonheur , lui fournissent à chaque instant une raison suffisante d'examiner , si les objets même les plus agréables , sont ou ne sont point nécessaires à son bonheur , avant que de les rechercher.

L'impression agréable d'un objet , est donc toujours contrebalancée par la vue d'un mal qui peut y être attaché , & l'esprit se trouve alors comme placé entre deux tableaux , qui lui représentent le même objet sous deux faces différentes , comme un bien , & comme un mal.

Si l'ame étoit purement passive , on conçoit bien que l'impression la plus forte , la détermineroit à rechercher ou à éviter cet objet ; mais nous avons vu qu'elle n'est pas déterminée nécessairement par l'action des objets sur ses organes ; elle peut donc fixer son attention sur un de ces tableaux , ou l'en détourner.

Si elle donne plus d'attention au tableau qui représente le plaisir que procure un objet, les inconvéniens qui y sont attachés font alors moins d'impression, ou disparaissent en grande partie; l'ame ne voit plus cet objet comme un mal absolu, elle fixe toute son attention sur lui, & elle aime mieux exister avec la perception de cet objet, que sans elle; c'est ce que nous appellons vouloir, choisir, préférer.

Mais l'ame en fixant ainsi son attention sur le tableau qui représente un objet comme un bien, ne perd point son activité, pas plus qu'en m'af-
feiant, je perds la faculté de marcher.

D'ailleurs quoique l'ame ne considère pas le tableau qui représente un objet comme un mal, avec une attention égale à celle qu'elle donne au tableau qui le représente comme un bien, le premier n'est cependant pas effacé, & elle voit toujours d'une vûe confuse les inconvéniens attachés à la jouissance de l'objet qu'elle préfère; elle conserve donc dans sa détermination même le pouvoir de voir cet objet comme un mal, & de le quitter. Ainsi lors même que l'ame s'est déter-

minée, elle est libre à l'égard de tous les objets qui n'agissent pas sur les organes assez fortement pour effacer dans le cerveau toutes les traces qui pourroient offrir le tableau des inconvéniens dont leur jouissance est suivie, comme il arrive dans un délire, dans l'ivresse, dans une passion extrême, où le cours impétueux des esprits animaux, ne permet à l'ame que la vûe d'un objet, & dérange l'organisation (1).

Il est clair que dans ces principes, la liberté ne consiste point dans une sorte d'équilibre de l'ame à l'égard des objets, & qu'elle a pû être affoiblie sans être détruite : car la liberté consiste dans le pouvoir de comparer les objets, & de juger s'ils sont nécessaires au bonheur; & ce pouvoir n'est,

(1) C'est visiblement le degré d'attention que nous donnons aux avantages & aux inconvéniens d'un objet, qui produit les différens degrés de force de nos déterminations : c'est pour cela que les hommes sans esprit, qui ne voient que très peu de faces dans les objets, sont présumptueux, suffisans, durs, opiniâtres, inflexi-

bles, incapables de douter.

L'homme d'esprit au contraire, aperçoit un objet par beaucoup plus de faces, il voit qu'il y en a encore davantage qui lui sont cachées; il sent donc que celui qui ne pense pas comme lui, peut l'éclairer, il écoute avec attention, il cède sans répugnance.

ni produit par l'équilibre , ni détruit par les impressions agréables des objets sur nos sens , ou par l'inclination qui suit ces impressions , puisque dans tous ces états , l'homme conserve le pouvoir de connoître quels rapports ces objets ont avec son bonheur.

SECTION III.

*Examen des difficultés des Fatalistes ;
contre la liberté de l'homme.*

JE ne me propose pas de répondre à tous les raisonnemens qu'on a faits contre la liberté : je vais réduire à des principes généraux toutes les difficultés qu'on peut faire sur cette matière , & les examiner. Les Philosophes qui nient la liberté , prétendent qu'elle est impossible , & que quand elle seroit possible , elle ne pourroit être une propriété de l'esprit humain , parcequ'un esprit créé & uni à un corps , ne peut être libre , & enfin parceque la liberté de l'homme est incompatible avec la préscience divine : examinons séparément toutes ces difficultés.

CHAPITRE PREMIER.

Examen des difficultés qui attaquent la possibilité de la liberté.

PUISQUE tout ce qui est, a sa raison suffisante, disent les ennemis de la liberté, & qu'il est par cette raison, il seroit absurde de supposer qu'il y a raison suffisante pour qu'une chose soit, & que cependant cette chose ne soit pas : de même, puisque tout ce qui est, a sa raison suffisante, il est impossible qu'une chose soit, lorsqu'il n'y a point de raison suffisante pour qu'elle soit : rien ne peut donc arriver librement.

En effet, disent ces Philosophes, puisque rien n'est sans une raison suffisante, lorsqu'une intelligence se détermine à une action, il y a une raison suffisante de sa détermination à agir, & il n'y a point de raison suffisante de sa détermination à ne point agir : s'il n'y a point de raison suffisante d'une détermination à ne point agir, il est impossible que cette intelligence se détermine à ne point agir,

puisqu'elle se détermineroit sans raison suffisante, ce qui est absurde ; & puisque cette intelligence s'est déterminée à agir , il y avoit une raison suffisante , pour qu'elle se déterminât ; or il est aussi impossible qu'il y ait une raison suffisante pour qu'une chose soit, & que cependant cette chose ne soit pas ; qu'il est impossible qu'elle soit sans raison suffisante : pour éviter ces conséquences , il faudroit supposer qu'une chose peut être sans une raison suffisante , ou qu'une chose peut ne pas être quoiqu'il y ait une raison suffisante pour qu'elle soit : deux conséquences qui établiroient le hazard.

Telles sont les difficultés de Collins contre la possibilité de la liberté. Pour en sentir le faux , rappelions-nous les principes que nous avons établis sur la nature de la puissance de l'esprit humain.

Comme notre ame n'est point une force aveugle , elle ne se détermine point sans motif ; ainsi l'on peut considérer dans sa détermination , le principe actif qui se détermine , & le motif par lequel il se détermine : de ce que l'activité de l'ame n'est point une force aveugle , il suit

nécessairement que pour se déterminer , elle a besoin d'un motif , & que toutes les fois qu'il y a un motif qui la sollicite à agir , il y a une raison suffisante pour qu'elle se détermine.

Mais il seroit possible que cette intelligence ne fût pas déterminée nécessairement par ce motif : une intelligence ne se détermine à agir , que parcequ'elle juge qu'il vaut mieux agir que de ne point agir : elle peut donc se déterminer , si elle peut juger qu'il vaut mieux agir que de ne point agir ; mais elle peut malgré ce jugement ne point se déterminer à agir , si cette action n'est nécessaire , ni à son existence , ni à son bonheur : or il est possible qu'il soit meilleur pour une intelligence d'agir , que de ne point agir , quoique son action ne soit point essentielle à son bonheur ou à son existence : car , pour qu'il soit meilleur pour une intelligence d'agir , que de ne point agir , il suffit que cette action ait avec son bonheur , un rapport de convenance ; pour qu'elle soit nécessaire à son bonheur , il faut que l'existence lui soit odieuse sans cette action : or on a prouvé qu'il y a une infinité de choses qui peuvent conve-

nir au bonheur de l'homme , & dont la privation ne lui rendroit point l'existence odieuse.

Les ennemis de la liberté se trompent en ce qu'ils regardent le motif qui détermine une intelligence comme la cause de sa détermination , ils confondent la condition avec la cause , qu'il faut cependant bien distinguer.

La condition est ce , sans quoi une chose ne peut être ; la cause est , ce qui donne l'être à cette chose : ainsi , par exemple , je suis enfermé dans un appartement où la lumière ne peut pénétrer ; envain j'ouvre les yeux , je ne vois rien : on fait une ouverture à l'appartement , & je vois : cette ouverture étoit une condition sans laquelle je ne pouvois voir la lumière ; mais ce n'est point cette ouverture qui a produit en moi le sentiment de la lumière ; si j'avois voulu fermer les yeux malgré l'ouverture , je n'aurois point vû.

Il en est de même du motif par lequel une intelligence se détermine : elle ne pourroit se déterminer sans un motif , & par conséquent , le motif est une condition , mais c'est l'activité

de l'ame , qui produit la détermination ; si l'esprit humain n'étoit pas actif , le motif qui le sollicite ne produiroit aucune détermination : toute action sur une intelligence excite en elle la perception de la chose qui agit : or la perception d'une chose , n'est certainement point une détermination , ou une action : il est donc certain qu'il y a dans l'esprit humain , & dans toute intelligence qui se détermine , une activité indépendante des motifs qui la déterminent ; que cette activité est le principe des déterminations de l'intelligence , & que le motif par lequel elle se détermine , n'est qu'une condition nécessaire pour sa détermination.

La raison suffisante de la détermination d'une intelligence , est donc dans cette intelligence même , & non pas dans le motif seul , & l'on conçoit aisément , que lorsque l'ame se détermine à une action , il y a , non pas une raison suffisante , pour que cette action ne soit pas , mais une puissance capable de résister au motif qui sollicite l'ame , & que par conséquent , il est possible qu'elle ne se détermine pas à l'action qu'elle fait.

CHAPITRE II.

*Examen des difficultés des Fatalistes
contre la liberté humaine prise de sa
création.*

ON a prouvé que l'homme étoit libre , parcequ'il étoit actif , & qu'il pouvoit se déterminer à agir , ou à ne point agir : les Fatalistes prétendent qu'une substance créée ne peut agir sur les autres êtres , ni se déterminer à agir : M. Bayle a présenté ces difficultés sous mille forme différentes : je vais en exposer les principes , & les réfuter.

ARTICLE I.

Principes par lesquels on prétend prouver qu'une intelligence créée ne peut agir.

Les Partisans de la liberté soutiennent, que les êtres distingués de l'intelligence créatrice , ne contiennent point la raison de leur existence , & ils en concluent qu'ils sont créés par l'être nécessaire , qui contient seul la raison de son

son existence, & de celle des créatures : l'action créatrice ne change point l'essence de l'être qu'elle fait exister, & au second instant, il ne contient pas plus la raison de son existence qu'au premier ; la puissance créatrice fait donc exister les êtres créés au second instant, & dans les suivans, comme elle les a fait exister au premier : c'est elle qui à chaque instant produit le corps humain avec toutes les modifications, & dans tous les rapports de situation qu'il a avec les autres corps : nulle autre puissance ne peut donc mouvoir les corps, car le mouvement n'est que l'existence successive d'un corps dans les différentes parties de l'espace ; & puisque l'être nécessaire peut seul faire exister les êtres distingués de lui, il peut seul les mettre en mouvement. On ne peut supposer de force motrice dans aucun être créé ; c'est le fondement du système des causes occasionnelles.

Les substances spirituelles créées ne contiennent pas plus que les corps, la raison de leur existence, elles sont à chaque instant créées comme les corps, elles reçoivent à chaque instant l'existence & leurs modifications ;

puisqu'un être ne peut exister d'une manière vague , & sans modifications, les substances spirituelles sont, dans toute la durée de leur existence, sous l'action créatrice , comme au premier instant ; & dans cet instant , il n'étoit pas au pouvoir de l'homme de se modifier, ou d'agir. L'ame humaine ne peut donc, ni agir sur les êtres distingués d'elle, ni se déterminer elle-même à agir , c'est l'être nécessaire qui produit tout dans les corps & dans les esprits , l'homme ne fait rien , parcequ'il ne peut rien faire. » Il est aisé de le prouver , dit » M. Bayle , car en ce moment où » je parle , je suis tel que je suis avec » toutes mes circonstances , avec telle » pensée , avec telle action , assis ou » debout : que si Dieu me crée en ce » moment tel que je suis , comme on » doit nécessairement le dire dans ce » système , il me crée avec telle pensée , telle action , tel mouvement , » telle détermination : on ne peut dire » que Dieu me crée premièrement , » & qu'étant créé , il produise avec » moi mes mouvemens & mes dé- » terminations. Cela est incontestable , pour deux raisons : la première est , que quand Dieu me crée ou

„ me conserve à cet instant , il ne me
 „ conserve pas , comme un être sans
 „ forme , comme une espece , ou
 „ quelqu'autre des universaux de la
 „ logique : je suis un individu , il
 „ me crée & me conserve comme tel,
 „ étant tout ce que je suis dans cet
 „ instant , avec toutes mes dépendan-
 „ ces : la seconde raison est , que
 „ Dieu me créant en cet instant , si
 „ l'on dit qu'ensuite il produise avec
 „ moi mes actions , il faudra néces-
 „ sairement concevoir un autre ins-
 „ tant pour agir , car il faut être avant
 „ que d'agir : or ce seroit deux ins-
 „ tans où nous n'en supposons qu'un ;
 „ il est donc certain dans cette hy-
 „ pothese , que Dieu fait tout , que
 „ les créatures n'ont , ni plus de liai-
 „ son , ni plus de relation avec leurs
 „ actions , qu'elles en eurent avec
 „ leur production au premier moment
 „ de la création (1).

(1) Bayle , Réponse aux questions d'un Provincial , t. 3. ch. 141. Ces mêmes difficultés se trouvent dans différens endroits de son Diction. art. Pyrrhon. note B, note F, art. Manichéens, note D.

A R T I C L E II.

Il est faux qu'une intelligence créée ne puisse pas agir.

Les difficultés que l'on vient d'exposer, portent sur cette supposition, si généralement reçue, que les êtres, à chaque instant, sont tirés du néant. Voici comment des Hommes célèbres, qui reconnoissoient que la conservation continuée, étoit une création renouvelée, quoique dans des sentimens très différens sur la manière dont Dieu agit sur l'ame humaine, ont répondu à ces difficultés.

» L'objection la plus ordinaire & la
» plus forte, en apparence, qu'on
» fasse contre la liberté, est celle-ci,
» dit le P. Malebranche : la conserva-
» tion, n'est, dit-on, de la part de
» Dieu qu'une création continuée, ce
» n'est en Dieu que la même volonté
» toujours efficace ; ainsi quand nous
» parlons, ou marchons, quand nous
» pensons & voulons, Dieu nous fait
» tels que nous sommes ; il nous crée
» parlans, marchans, pensans, vou-
» lans. Si un homme apperçoit &
» goûte un objet, Dieu le crée ap-

» percevant & goûtant cet objet, & s'il
 » consent au mouvement qui s'excite
 » en lui, s'il se repose dans cet objet,
 » Dieu le crée se reposant & s'arrêtant
 » à cet objet. Dieu le fait tel qu'il est
 » dans ce moment : il crée en lui son
 » consentement, auquel il n'a pas
 » plus de part, que les corps au mou-
 » vement qui les transporte.

» Je réponds que Dieu nous crée
 » parlans, marchans, pensans, vou-
 » lans; qu'il cause en nous nos per-
 » ceptions, nos sensations, nos mou-
 » vemens; en un mot, qu'il fait en
 » nous tout ce qu'il y a de réel ou de
 » physique; mais je nie que Dieu
 » nous fasse consentans, précisément
 » en tant que consentans, ou repo-
 » sans dans un bien particulier, vrai
 » ou apparent. Dieu nous crée seule-
 » ment, sans cesse pouvant nous arrê-
 » ter à tel bien. Cela est évident, car
 » puisque Dieu nous crée, sans cesse
 » voulans être heureux, puisqu'il
 » nous pousse sans cesse vers le bien
 » général, vers tout bien; il est
 » clair que ce n'est pas lui qui nous
 » arrête à tel bien; il nous porte vers
 » tel bien, en conséquence des loix de
 » l'union de l'ame & du corps ou

„ autrement soit : mais il y a contra-
 „ diction qu'il nous y porte invincible-
 „ ment, tant que ce bien ne remplit
 „ pas le desir naturel & invincible
 „ que nous avons pour tout bien.
 „ Dieu nous crée donc, non préci-
 „ sement en tant que consentans ou
 „ suspendans notre consentement,
 „ mais pouvant le donner ou le sus-
 „ pendre. Car Dieu nous créant sans
 „ cesse, non *pouvans* vouloir, mais
 „ *veulans* être heureux, & notre es-
 „ prit étant borné, il nous falloit du
 „ tems pour examiner si tel bien étoit
 „ vrai ou faux ; & même si en s'arrê-
 „ tant à tel bien représenté ou senti,
 „ comme vrai bien ou cause du plaisir
 „ actuel, ce bien ne deviendrait point
 „ un mal, à cause que s'y arrêtant, on
 „ perdrait la possession d'un plus grand
 „ bien (1).

L'Auteur de la prémotion phyque,
 après avoir prouvé que Dieu crée à
 chaque instant l'ame avec toutes ses
 modifications, se propose deux diffi-
 cultés, qui paroissent suivre de ses
 principes ; 1^o que l'ame n'est point ac-
 tive, 2^o qu'elle n'est point libre. A

(1) Malebranche, Re- clairssemens sur le 2.
 cherche de la vérité. Ec- livre.

la première difficulté, cet Auteur
 répond, „ quoique Dieu produise en
 „ nous l'action aussi bien que la facul-
 „ té d'agir, l'ame est active à l'égard
 „ de la production de l'une & non
 „ pas à l'égard de l'autre. Elle est ac-
 „ tive à l'égard de l'action, parceque
 „ Dieu ne produit l'action que par la
 „ faculté d'agir, au lieu que la faculté
 „ d'agir, il ne la produit point en nous
 „ par l'entremise d'une autre faculté.

„ Dieu au premier instant de notre
 „ être, a mis certains degrés d'être
 „ dans notre ame, certains degrés de
 „ connoissance, certains degrés d'a-
 „ mour. Dans la suite Dieu veut nous
 „ faire connoître certains objets, nous
 „ faire opérer certaines actions; il ne
 „ faut pas s'imaginer qu'il mette ces
 „ actions tout-à-neuf dans notre ame,
 „ qu'il les y mette comme des êtres
 „ détachés de l'être qui y étoit déjà;
 „ cela n'est pas ainsi. Ce que Dieu
 „ avoit mis dans notre ame, il le con-
 „ serve dans la suite, & pour former
 „ une nouvelle connoissance ou une
 „ nouvelle action, Dieu le met en
 „ œuvre, il le développe, il y sup-
 „ plée, il y ajoute autant qu'il en est
 „ besoin. Mais ce qu'il ajoute pour

» une nouvelle action , il le fait pro-
 » duire par l'ame même , & il fait
 » toujours que l'ame opere réellement
 » son action , & par ce qu'elle avoit
 » anciennement , & par ce qu'il lui
 » donne de nouveau ; en sorte que ce
 » que Dieu ajoute à l'ame , & ce que
 » l'ame avoit déjà, concourent ensem-
 » ble & se réunissent pour faire une
 » action nouvelle (1).

M. Jaquelot avoit employé à-peu-
 près les mêmes principes , „ confide-
 „ rons, dit-il, le premier instant, où Dieu
 „ créa un œil & le soleil , on conçoit
 „ sans peine que si dans le premier
 „ instant , Dieu a créé l'œil & le so-
 „ leil , opposés directement l'un à l'au-
 „ tre : il s'ensuivra nécessairement
 „ qu'au second instant, Dieu conser-
 „ ve, ou si l'on veut, il continue à
 „ créer un œil qui voit actuellement
 „ la lumière, & qui agit d'une ma-
 „ nière proportionnée à sa nature (2).

Ces réponses ne sont pas sans diffi-
 cultés : Bayle les combattit. „ Si les
 „ créatures, dit-il, concouroient avec
 „ Dieu pour se conserver, elles agi-

(1) Action de Dieu sur la créature t. 1. sect. 1. ch. 5. lem. 2. (2) Jaquelot, Entrep-
 tiens de Thémiste.

» roient avant que d'être : l'on a dé-
 » montré cela ; or si elles concouroient
 » avec Dieu pour la production de
 » quelqu'autre chose , elles agi-
 » roient aussi avant que d'être ; il est
 » donc aussi impossible qu'elles con-
 » courent avec Dieu pour la produc-
 » tion de quelqu'autre chose , que
 » pour leur propre conservation , &
 » puisque leur conservation est une
 » création continuée , & puisque ceux
 » qui admettent la création , doivent
 » avouer qu'elles ne peuvent concou-
 » rir avec Dieu au premier moment de
 » leur existence , ni pour se produire ,
 » ni pour se donner aucune modalité ;
 » il suit évidemment qu'elles ne peu-
 » vent concourir avec Dieu dans
 » nuls des momens suivans , ni pour
 » se produire elles-mêmes , ni pour
 » produire quelqu'autre chose (1).

Il y a des Philosophes qui ont trouvé ces difficultés sans réponse , & qui ont jugé que la maxime qui porte que la conservation est une création continuée , devoit être modifiée (2). Quelques-uns ont même pensé qu'elle étoit absolu-

(1) Bayle , Rép. aux
 quest. d'un Provincial.
 tom. 2.

(2) Croufaz , Exa-
 men du Pyrrhonisme. 3-
 part. sect. 9.

ment contraire à la liberté (1). Voici les raisons qui peuvent servir de fondement à ce dernier sentiment, & qui garantissent absolument le dogme de la liberté, des difficultés qu'on tire du dogme de la création continuée des créatures.

Il est certain que les êtres distingués de l'être nécessaire, n'étant point la raison de leur existence, ne peuvent exister que par l'action créatrice ; il est encore certain que l'existence ne change point la nature de ces êtres, & qu'après avoir été créés, ils ne contiennent pas plus la raison de leur existence qu'avant ; de ce que la nature de ces êtres n'est point changée, & qu'ils ne contiennent point la raison de leur existence, il suit bien qu'ils n'existent point nécessairement, qu'ils peuvent cesser d'exister : de ce qu'ils peuvent cesser d'exister, il suit qu'il y a une force capable de les anéantir : mais de ce qu'il y a une force capable de les anéantir, il ne suit pas que ces êtres cesseroient par eux-mêmes d'exister ou s'anéantiroient, par une tendance qu'ils auroient vers le néant.

Tout ce qui existe est quelque chose de réel, de positif ; & il n'y a point

(1) Essai sur la Providence, lettre 7.

d'être sans une force , par laquelle il tend à persévérer dans l'état où il est : cette tendance de l'être créé vers le néant , est donc une absurdité , & l'action créatrice n'est point nécessaire , pour qu'un être qui existe , continue d'exister.

Je veux qu'il y ait une durée distinguée de nos perceptions , que les instans de notre existence ne soient point liés nécessairement ensemble , & que de ce que je suis dans l'instant A , il ne s'ensuive pas que je serai dans l'instant B. De ce que je peux n'être pas dans l'instant B , & dans ceux qui vont suivre le moment où j'écris , il s'ensuit qu'il est possible que je ne sois pas dans ces momens ; mais de ce qu'il est possible que je ne sois pas dans ces momens , peut-on conclure que je me précipiterai dans le néant , si une force ne me soutient ? Il n'est donc pas vrai que les corps & les esprits soient créés à chaque instant ; & de ce qu'ils l'ont été , il ne s'en suit pas que l'être nécessaire produit tout en eux.

En rejetant la conservation des êtres , comme une création continuée , on n'affaiblit point le dogme de la toute puissance de Dieu ; l'être suprême

a créé des esprits qui peuvent agir & se déterminer , mais ils ont reçu de lui l'existence & la force , ils sont toujours soumis à la puissance qui les a fait exister : elle peut les déterminer à tout ce qu'elle voudra & les anéantir.

CHAPITRE III.

Examen des difficultés que l'on tire de l'union de l'ame & du corps contre la liberté de l'homme.

ON peut tirer de l'union de l'ame & du corps , des difficultés contre la liberté , ou en soutenant avec Leucippe , Démocrite , Epicure , Hobbes , que tous les sentimens de l'ame & toutes ses affections, naissent de l'action des corps étrangers sur nos organes , ou en supposant avec l'Auteur anonyme du Traité de la liberté , qu'il y a entre les sentimens de l'ame & les impressions causées dans le cerveau , une liaison incompatible avec la liberté ; de quelque manière que cette liaison soit produite.

ARTICLE I.

*Examen des difficultés de Leucippe ,
Democrite , & de Hobbes contre la
liberté.*

§ I.

*Principes de Leucippe & de Hobbes sur
l'union de l'ame & du corps.*

Lorsque nous réfléchissons sur notre existence , nous trouvons que nous ne la connoissons que par les sentimens produits par l'action des objets extérieurs : quelqu'effort que nous fassions nous ne pouvons séparer le sentiment de notre existence , des sentimens particuliers que l'action des corps excite dans notre ame ; toutes nos idées ont pour objet cette action des corps , & si nous retranchions de nos connoissances toutes celles qui s'y rapportent , l'ame seroit une simple faculté de connoître , une espece de table rase.

• L'ame n'est donc que le principe du sentiment , ou le principe dans lequel résident les sensations , ou les images que nous recevons des objets.

Nos sensations ou les images des objets , sont constamment présentes à l'esprit ou se succèdent , selon que les organes du sentiment sont affectés par les mêmes objets ou par de nouveaux : la succession des images ou des perceptions , dépend donc d'un changement arrivé dans l'organe du sentiment ; le changement produit dans l'organe du sentiment , est un mouvement nouveau produit dans les parties de l'organe ; si ce mouvement n'étoit pas communiqué au principe du sentiment , si ce principe n'éprouvoit pas le changement qui se fait dans ses organes , il n'auroit point une sensation nouvelle , il n'appercevroit point un objet nouveau ; le principe du sentiment ne connoît donc que par un mouvement produit dans lui-même.

Lorsque nous réfléchissons sur l'origine de nos sensations , nous trouvons que les objets que nous connoissons , agissent sur les parties extérieures des sens , que ces parties pressées pressent leurs voisines , & ainsi de suite jusqu'au principe du sentiment : nos perceptions sont donc produites par le mouvement , il faut donc que ce mouvement parvienne au principe du sen-

timent où l'action se termine. Les parties qui sont entre l'objet & le principe du sentiment, n'ont aucune connoissance de l'objet qui les déplace, il n'y a que la partie à laquelle le mouvement se termine. Le mouvement ne se termine à cette partie, que parce qu'elle résiste; le principe du sentiment réagit donc contre l'objet qui le frappe, & c'est de cette réaction que dépend la perception.

Les impressions des objets sur le principe du sentiment ne s'anéantissent point : lorsque ces objets ont cessé d'agir sur les organes, l'ame en conserve le souvenir, & ce souvenir n'est que le mouvement produit par les objets, lequel continue encore dans les organes ou dans le principe du sentiment, lorsque ces objets n'agissent plus sur lui.

Ainsi lorsque nous portons successivement les yeux sur différens objets, ils agissent sur le principe du sentiment, qui conserve le mouvement qui lui a été communiqué : l'organe du sentiment ou le *sensorium*, est donc une espece de toile, où se peint le tableau de tous les objets qui ont agi sur lui, une espece de clavecin, qui conserve

les vibrations que produit l'action des objets extérieurs.

Il est clair qu'il n'est pas possible de déterminer quand ces mouvemens cessent absolument, mais il est certain qu'ils s'affoiblissent; ainsi l'esprit voit, dans l'action des objets, de la succession, & par conséquent il forme l'idée du tems, il conçoit un passé, un présent, un avenir.

Comme l'impression des objets change, les perceptions se succèdent dans l'ame, & c'est cette succession de perceptions que l'on appelle raisonnement, parceque l'esprit ou le principe du sentiment, qui est le sujet des perceptions, ne peut les avoir successivement sans sentir leurs différences.

Le principe du sentiment est tellement placé au milieu des organes, qu'il communique avec tous les muscles & tous les nerfs du corps humain; & lorsque les impressions des objets extérieurs peuvent troubler l'œconomie animale, le principe du sentiment réagit non-seulement contre ces objets, mais encore il communique aux muscles qui transportent le corps humain, un mouvement qui l'éloigne de ces objets: cet effort du principe du senti-

ment pour s'éloigner, est ce qu'on nomme aversion, haine, *ne vouloir pas*; lorsque l'objet qui agit sur l'organe du sentiment, est au contraire propre à conserver la vie, le principe qui sent s'en approche, & son effort vers cet objet est ce qu'on nomme aimer, désirer, vouloir: la volonté n'est donc que l'effort que le principe du sentiment fait pour s'approcher ou pour s'éloigner, & cet effort est un effet produit par l'impression des objets extérieurs: le mouvement des objets extérieurs est donc la cause des efforts du principe du mouvement du corps, comme des sentimens de l'esprit.

Il est donc certain par les observations, que le principe qui sent dans l'homme, ou l'esprit, n'a des perceptions ou des sentimens, que parceque les corps agissent sur lui, & qu'il réagit contr'eux; qu'il n'y a point dans l'ame d'autre pouvoir que celui de réagir, & qu'elle n'est point différente des fibres qui composent les organes; car puisqu'elle reçoit du mouvement des corps étrangers, & qu'elle le communique comme les autres parties du corps, il faut qu'elle soit de la nature de ces fibres.

Pour supposer de la différence entre le principe du sentiment & les autres parties du corps, il faudroit au moins connoître quelque phénomène, qui supposât dans cet être une activité ou une puissance différente de la force de réaction ; or il est certain qu'on ne voit rien qui suppose dans le principe du sentiment une force différente de la force de réaction, puisqu'avec cette force on a une intelligence qui raisonne, qui veut, & que tout ce qu'on peut observer dans l'ame, se rapporte à ces deux propriétés de l'esprit : la force motrice qu'on prétend trouver dans cet être, est impossible ; il faudroit qu'un être sortit par lui-même du repos, ce qui est absurde & contraire à l'expérience, qui nous apprend que tout corps est mu par un autre corps.

Enfin il est certain que dans le principe du sentiment tout est perception ou volonté ; or il est incontestable que la perception n'est qu'un mouvement produit dans le principe du sentiment, & que la volonté, l'amour ou la haine, ne sont que des mouvemens, qui approchent ou qui éloignent le corps des objets nuisibles ou utiles à sa con-

servation. On ne peut donc supposer dans le principe du sentiment, rien autre chose que des mouvemens reçus des corps étrangers, & transmis aux fibres motrices du corps & aux muscles : nos perceptions & nos volontés, sont essentiellement l'effet d'un mouvement, produit par une cause extérieure & indépendante de l'esprit ; la liberté prise comme un pouvoir d'agir ou de ne point agir, est donc impossible dans un esprit uni à un corps organisé, & l'homme ne peut pas plus être libre que les animaux ; tout est égal dans l'homme & dans l'animal, pour la perception directe & pour la volonté (1).

§ II.

Fausseté des principes de Hobbes sur l'union de l'ame & du corps.

Hobbes, qui avant M. Locke, avoit prétendu trouver la cause de nos idées, de nos passions & de nos inclinations, dans l'action des corps sur l'organe du sentiment & dans la réaction du

(1) Hobbes, Element. L'Auteur de la lettre de phil. part. 4. c. 25. Le-Thrasibule à Leucippe a viathan. p. 3. c. 2. 3... suivi ces mêmes principes.

principe du sentiment, réduit toutes les opérations de l'esprit à l'intelligence & à la volonté, & croit que la force de réaction qu'on ne peut refuser à l'esprit, suffit pour expliquer les opérations de l'entendement & les actions de la volonté.

Pour connoître la vérité de ces principes, voyons si nous pourrons trouver dans l'action des corps sur nos organes & dans la réaction du principe du sentiment, la raison des opérations de l'esprit humain.

L'esprit humain est capable de distinguer les objets qui agissent sur ses organes; il fait des abstractions, il connoît les pensées des autres hommes, il a le desir d'augmenter ses connoissances, il croit qu'il agit & qu'il est libre.

Si l'esprit uni au corps humain, n'est capable que de recevoir les impressions des corps sur les organes, la sensation ou la perception consiste dans un mouvement communiqué à l'esprit, qui ne peut alors distinguer les objets, que par la différence des mouvemens.

Un corps ne peut avoir à la fois deux ou plusieurs mouvemens diffé-

rens ; un corps mu par dix mille forces différentes , ne peut suivre qu'une seule ligne , il n'a qu'un seul mouvement , qui n'est pas différent de celui qu'il recevrait d'une seule force ; tous les corps qui agissent sur le principe du sentiment , n'y produisent donc qu'un seul mouvement , une impression unique , & l'esprit humain n'appercevrait point plusieurs objets , s'il ne connoissoit que par l'impression des corps sur ses organes.

Hobbes reconnoît lui-même que l'esprit n'apperçoit point plusieurs objets différents , mais un seul objet varié. Cette distinction n'est dans le fond qu'une équivoque , ou plutôt , c'est une contradiction ; car cet objet ne seroit unique , que parceque toutes les impressions particulieres se réuniroient , & il ne pourroit être varié ; que parceque ces impressions seroient distinctes , ce qui est impossible dans un être purement passif , & qui n'a qu'une force de réaction ; car comme toutes les impulsions des corps étrangers se réunissent en un point & agissent comme une seule force ; le principe du sentiment n'a qu'une seule détermination , & ne réagit que comme

s'il n'étoit poussé que par une seule force : les impulsions des corps étrangers , se confondroient donc dans le principe du sentiment , & il ne pourroit réagir différemment contre les mouvemens qui lui seroient imprimés par les corps étrangers ; il ne pourroit voir des objets différens : il faut supposer dans le principe du sentiment , une force capable de fixer son attention sur les objets , de les réunir & de les separer , ce qui ne peut convenir à une force de réaction.

Si l'esprit humain n'étoit qu'un être capable de réunir des impressions & de réagir , il n'auroit perception que des mouvemens produits dans ses organes ; les hommes n'auroient aucun moïen pour connoître des choses , qui ne sont ni des mouvemens , ni des images des corps , telles que les abstractions , les vérités universelles , les pensées des autres hommes.

Hobbes pour expliquer ces opérations , a lui-même cru qu'il falloit supposer dans l'homme un principe différent de la force de réaction ; il suppose dans l'homme une double faculté de connoître , une par laquelle il apperçoit les objets qui l'environnent , &

qui lui est commune avec les animaux ; & une autre , qui lui fait connoître les pensées des autres hommes, les vérités universelles & abstraites (1). C'est cette seconde faculté, qui, selon ce Philosophe, distingue l'homme des animaux : il est évident que cette seconde faculté ne peut dépendre de l'organisation , puisqu'elle ne se trouve point dans les animaux , & qu'elle ne peut produire les connoissances auxquelles les hommes se sont élevés.

Hobbes reconnoît (2) encore dans l'homme un principe de curiosité , qui ne convient qu'à lui ; tous les animaux , selon ce Philosophe , obéissent au sentiment de la faim & de la soif ; ils n'ont point d'autre desirs , d'autre principe d'action : mais l'homme est animé par un désir plus vif & plus puissant, c'est le désir de savoir : ce désir le rend infatigable dans la recherche de la vérité , & lui procure des plaisirs infiniment supérieurs à ceux qui naissent des impressions des corps , qui ne peuvent par conséquent convenir à un être qui ne seroit capable que

(1) Hobbes de homine. cap. 2. 3. 4. Le-
viathan.

(2) Hobbes de homine
cap. 6.

de recevoir les impressions des corps étrangers & de réagir.

Le desir de connoître qui se manifeste dans l'homme , aussi-tôt que ses besoins sont satisfaits , peut-il convenir à un être matériel , qui n'a d'activité que par l'impulsion des corps étrangers sur lui ?

Mais si l'esprit humain possède un principe d'activité, lequel soit indépendant des objets extérieurs , il peut donc agir & se déterminer entre deux objets , qui feroient sur lui des impressions égales ; il peut résister à l'action d'un objet sur lui ; il n'est pas l'esclave du choc des élémens & des corps qui l'environnent , & qui agissent sur ses sens.

Voilà où il faut aller , pour avoir le principe décisif sur la question de la liberté , & l'on voit par-là combien Hobbes étoit supérieur à tous ses Copistes. On ne peut dépouiller l'homme du privilège de la liberté , qu'en faisant voir que dans l'esprit humain , tout est sensation ou impression , produite par l'action des corps , comme Hobbes l'a prétendu.

Si au contraire l'esprit a une activité , indépendante du mouvement produit

duit dans ses organes , l'homme peut délibérer , se déterminer ; & tous les raisonnemens de Collins sur la nature de l'ame tombent & ne sont que des sophismes.

Il est étonnant que ce Philosophe ait prétendu fortifier son sentiment , du suffrage de M. Locke. Le Métaphysicien Anglois croit, il est vrai, que la liberté n'est point une propriété de la volonté , parcequ'il regarde la volonté comme la puissance que l'esprit a de déterminer ses pensées à la production , à la continuation ou à la cessation d'une action autant qu'il dépend de nous ; & la liberté comme la puissance de faire ou de ne pas faire quelque action particulière , conformément à la préférence actuelle que notre esprit a donnée à l'action ou à la cessation de l'action ; ce qui est autant , que si l'on disoit conformément à ce qu'il veut lui même. De là M. Loke conclut que la volonté , n'est autre chose qu'une puissance ou faculté ; or il est impossible , selon ce Philosophe, de dire qu'une faculté appartient à une autre faculté , parcequ'elle ne peut appartenir qu'à un agent ou à une substance :

Mais en distinguant la liberté de la

Tome III.

M

volonté, M. Loke réunit cependant ces deux facultés dans l'esprit humain (1); & c'est ce dont M. Collins ne parle pas. Je laisse au Lecteur à juger si cette omission a été suggérée par l'amour de la vérité, & si elle est conforme aux loix de l'équité.

A R T I C L E II.

Examen des difficultés des Philosophes qui sans déterminer la nature de l'union de l'ame & du corps, prétendent qu'il y a entre les sentimens de l'ame & les dispositions du cerveau, une dépendance incompatible avec la liberté.

Personne n'a exposé les difficultés de ce sentiment, avec plus de netteté, plus d'ordre & plus de précision que l'Auteur anonyme du Traité de la liberté, divisé en quatre parties: nous les avons exposées en rendant compte de ce sentiment (2): nous ne les répéterons point ici, nous allons seulement réduire ce sentiment à ses

(1) Essai sur l'entendement humain. l. 2. c. 21. Tout ce chapitre mérite d'être lu, on y trouve d'excellentes choses sur la liberté.

(2) Tom. 1. p. 214.

principes , & en faire voir la fausseté.

Ce Philosophe prétend que nos connoissances sont liées à certaines dispositions du cerveau , dont elles dépendent , & que l'ame ne peut , ni former , ni changer , parceque si elle avoit le pouvoir de produire ou de changer ces dispositions du cerveau auxquelles nos pensées sont liées , il faudroit que ce pouvoir fût indépendant de ces dispositions mêmes du cerveau : or on croit que l'ame n'a point un tel pouvoir , parceque si ce pouvoir étoit indépendant des dispositions du cerveau , l'ame le conserveroit , quelque changement qu'il arrivât aux dispositions du cerveau , ce qui est contraire à l'expérience.

Il y a dans ces principes , du vrai , du faux , & de l'obscur , qu'il faut tâcher d'éclaircir.

Il me paroît que dans l'homme toute pensée est liée à quelque disposition intérieure du cerveau ; nos pensées dépendent donc des dispositions du cerveau , en ce sens qu'il n'y a point de pensée qui ne suppose une trace dans le cerveau.

Mais une chose peut être liée à une

autre , comme à la cause qui la produit , ou comme à une condition sans laquelle elle n'existeroit pas ; lorsque je suis dans un salon rempli de tableaux , je n'en verrois aucun si l'appartement n'étoit pas éclairé , mais il pourroit être éclairé , sans que j'ouvrissse les yeux , & je pourrois ouvrir les yeux , sans voir un tableau plutôt qu'un autre : la lumiere ne seroit donc point la cause qui me feroit appercevoir les tableaux , & fixer ma vûe sur un tableau plutôt que sur un autre ; la connoissance que j'aurois des tableaux dépendroit de la lumiere qui éclaireroit l'appartement où je serois , mais il est certain que la lumiere ne seroit point la cause qui me feroit voir un tableau plutôt qu'un autre.

Il en est de même des dispositions intérieures du cerveau , l'ame n'apperçoit point sans qu'il s'y forme des traces ; ainsi elles sont des conditions nécessaires pour que l'ame apperçoive ; mais l'ame a le pouvoir d'appercevoir telle ou telle trace , quoiqu'elle n'ait point le pouvoir de produire les premières traces , & par conséquent , les pensées de l'ame peuvent être liées aux traces du cerveau , & ne dépendre

point d'elles comme de leurs causes.

Je vais donc prouver que les pensées de l'ame ne dépendent point des dispositions matérielles du cerveau comme de leur cause ; mais qu'elle a un pouvoir d'agir indépendant des traces qui s'y forment ; mais comme on a prétendu , que si l'ame avoit un semblable pouvoir , elle pourroit l'exercer , quelque disposition qu'il y eût dans le cerveau , je ferai voir que quoique l'ame ait un pouvoir de penser & d'agir , qui ne dépend point des dispositions matérielles du cerveau , comme de sa cause , il y a cependant des dispositions du cerveau qui peuvent suspendre l'exercice de ce pouvoir.

PREMIERE PROPOSITION.

Les pensées ne dépendent point des dispositions matérielles du cerveau , comme de leurs causes , & l'ame a un pouvoir d'agir indépendant des traces du cerveau.

Nous connoissons les objets étrangers par leurs impressions sur nous ; ces impressions sont des coups portés sur

les sens , & par leur moïen sur le cerveau ; c'est une espece de cachet qui s'imprime sur l'organe du sentiment , ou sur le *Sensorium* de l'ame : c'est cette impression que l'on nomme sensation , & il est clair qu'elle est absolument indépendante de l'ame.

Les impressions que les objets font sur le cerveau , sont des suites de l'effort , ou du mouvement qui est répandu dans toute la matiere : l'ordre dans lequel ces impressions parviennent au cerveau , est donc encore indépendant de l'ame.

Ces impressions sont une infinité de petits coups qui tombent sur le siege du sentiment , sans ordre & sans liaison , chacune de ces impressions est absolument distinguée des autres , & ne présente à l'ame qu'elle même ; cependant l'ame réunit ces impressions , elle les combine en mille manieres , elle en forme des images & des routs ; enforte que de ces impressions si distinguées entre elles , il en résulte une perception ou une image qui les représente comme unies entr'elles , & comme dépendantes les unes des autres.

Il est certain que c'est l'ame qui réu-

nit ces impressions , & qui en forme des images : ces impressions ne peuvent former des images , qu'en faisant une impression totale & simultanée , enforte que l'ame unit les objets dans ces impressions , & n'en voit pas un sans voir les autres.

Comme l'ame ne peut voir que par les impressions qui se font sur les fibres du cerveau ; il est clair qu'elle n'a pû réunir les impressions dont l'image est composée , qu'en mettant de la communication entre les fibres du cerveau , & en faisant que ces fibres ne pussent être ébranlées les unes sans les autres , par conséquent , l'ame a le pouvoir d'agir sur son cerveau , & de le modifier : car il faut nécessairement que la réunion de ces impressions & de leurs rapports , soit produite par une action de l'esprit , ou qu'elle soit une suite de l'action même des corps sur les organes & sur le cerveau ; or il est certain que cette réunion n'est point une suite de l'action des corps sur les organes : parce que l'action de chaque objet , est absolument distinguée de celle d'un autre objet ; les différens traits d'un portrait , ou d'un tableau , ne tombent

sur le siege du sentiment , que comme les coups du pinceau tombent sur la toile , c'est-à-dire , comme des traces , qui prises en elles-mêmes , sont sans liaison ; & si l'ame n'avoit pas la force de les réunir , elle ne les verroit pas plus former un tout , que la toile qui reçoit les couleurs , verroit un tableau , si elle pouvoit connoître les couleurs que le Peintre applique sur elle.

Qu'on ne dise pas que ces impressions se réunissent elles-mêmes dans le principe du sentiment , & vont y peindre l'image de l'objet ; car il est certain que ce n'est qu'avec le secours de l'expérience & de l'instruction , que l'homme peut réunir ces perceptions. Si l'on offroit aux yeux d'un Sauvage les plans des plus beaux édifices , il ne les appercevrait que comme des traits formés au hazard : il verroit les différentes parties de ces plans en même tems , il ne les verroit pas comme des parties d'un même tout , & par conséquent , quoique ces perceptions se réunissent dans le principe du sentiment : il n'appercevrait cependant pas un tout & des parties , s'il n'agissoit pas , & s'il ne dépendoit pas de

lui de réunir les impressions qu'il reçoit des corps étrangers.

Pour réunir ces impressions & produire ces modifications dans le cerveau , il n'étoit nécessaire de connoître , ni le cerveau , ni la manière d'en mouvoir les fibres , puisque l'ame n'a eu besoin que de fixer son attention sur les impressions produites dans le cerveau par l'action des objets extérieurs sur les organes ; c'est donc l'action de ces objets qui fournit à l'ame la matière de ses idées , & c'est l'ame qui les forme en combinant & en arrangeant les sensations produites par cette action.

L'ame , par la facilité qu'elle a de comparer & d'arranger ses sensations , & de connoître leurs rapports , peut découvrir leurs liaisons , leurs dépendances , voir comment elles se produisent & remonter des effets aux causes , elle peut même en raisonnant , découvrir des causes invisibles , & connoître des êtres spirituels & purement intelligibles : l'ame accoutumée à connoître par des images , se représentera bientôt ces êtres sous l'image des êtres visibles , qui auront de l'analogie avec les propriétés de l'esprit ,

& cette image fera la connoissance de cet être spirituel : connoissance que l'ame aura produite , comme elle produit ses autres idées , & dont elle pourra conserver le souvenir. Il en faut dire autant des êtres simples ; s'ils sont les élémens de l'étendue , l'ame peut en raisonnant le découvrir , sans pouvoir s'en former l'image ; mais elle se les représentera comme les plus petits êtres qu'elle ait vûs , qui tout petits qu'ils étoient , avoient des parties qu'elle n'a pû distinguer à cause de leur petitesse , & l'image de ces petits êtres représentera à l'ame des êtres simples.

L'ame peut même se faire des idées purement intellectuelles , & les graver dans sa mémoire : telles sont les idées de justice , de vertu , &c. qui ne sont que des connoissances des rapports que l'esprit découvre entre les actions des hommes , & la règle de leur conduite ; l'ame ne pense jamais à la justice , sans se représenter quelque action juste ; mais comme nous avons vû la justice exercée en beaucoup de manieres différentes , toutes ces actions s'offrent confusément à l'esprit , lorsqu'il pense à la justice , &

il ne voit distinctement aucune des actions qui l'ont conduit à l'idée de la justice : il ne voit donc distinctement que ces rapports ; cette connoissance est par conséquent , purement intellectuelle. C'est ainsi que l'esprit s'élève aux propositions qu'on nomme générales , & aux abstractions.

L'esprit se rappelle aisément le souvenir des vérités générales & les idées abstraites ; ainsi il y a dans le cerveau des traces auxquelles les idées générales & abstraites sont liées : ces traces ne sont point les images des faits particuliers qui ont conduit l'ame à ces vérités générales , & aux abstractions : car lors qu'elle apperçoit , par exemple , que le tout est plus grand que sa partie , elle ne voit distinctement aucun tout , elle n'en compare expressément aucun avec ses parties , & par conséquent , les images des différens tous qu'on a vûs , ne font point naître dans l'ame une idée claire & distincte du rapport du tout avec sa partie ; cependant l'esprit voit clairement que le tout est plus grand que sa partie ; il faut donc que la trace ou la disposition du cerveau à laquelle l'idée ou le souvenir du rapport du

tout avec la partie est attachée , soit formée par l'esprit , & par conséquent , que les dispositions auxquelles nos pensées réfléchies sont liées , dépendent de lui.

L'ame a donc le pouvoir de produire ses idées & ses images , & ce pouvoir est indépendant des dispositions du cerveau , en ce sens qu'elle ne le tient point des dispositions du cerveau , qui , par conséquent , ne sont point la cause productrice de ce pouvoir ; mais une condition nécessaire pour son exercice , qui peut cependant être suspendu par les changemens qui arrivent dans le cerveau.

SECONDE PROPOSITION.

Quoique l'ame ait un pouvoir de penser & d'agir , qui ne dépend point des dispositions matérielles du cerveau comme de sa cause , il y a cependant des dispositions du cerveau qui peuvent suspendre l'exercice de ce pouvoir.

Tout le monde reconnoît que des différens points de notre corps , il part des fibres nerveuses qui vont

aboutir à la substance médullaire du cerveau ; cette substance médullaire est composée d'une infinité de petites cellules très minces , d'une finesse extrême , & multipliées à l'infini : ces petites cellules sont formées ou séparées les unes des autres par de petites cloisons composées de fibres très déliées : une liqueur très subtile , qu'on nomme les esprits animaux , descend de la substance corticale du cerveau où elle s'est filtrée , passe de ces petites cellules dans les fibres nerveuses qui leur répondent , les remplit jusqu'aux extrémités du corps , & forme une espece de lien entre toutes les parties du corps & la substance médullaire du cerveau : car puisque toutes ces fibres sont remplies d'esprits animaux , il est impossible qu'on presse une de ces fibres , sans que les esprits refluent vers la substance médullaire , & sans qu'ils communiquent aux parois des petites cellules dont elle est composée , les coups qu'ils ont reçus : ces coups sont suivis d'un sentiment , d'une sensation dans l'ame ; on peut donc regarder la substance médullaire comme le *sensorium commune* , ou com-

me l'organe du sentiment. Les conséquences que nous allons tirer de cette supposition en faveur de la liberté, sont au reste, également vraies, quelque sentiment qu'on adopte sur le siège de l'ame.

Puisque les sensations naissent des coups & des ébranlemens que le reflux des esprits animaux produit dans la substance médullaire, & que l'ame peut combiner & arranger les sensations, il faut qu'elle ait quelque force pour modifier la substance médullaire : ce point doit être avoué par tous ceux qui reconnoissent que l'ame agit sur le corps : les esprits animaux sont donc entre deux puissances ; entre l'action des objets extérieurs, & l'action de l'ame : ainsi quoique l'ame ait par sa nature le pouvoir de modifier son cerveau, ou d'agir sur lui, l'exercice de ce pouvoir peut être suspendu par l'action des objets extérieurs, si l'action des objets extérieurs fait refluer les esprits animaux contre les cellules de la substance médullaire avec une force supérieure à celle de l'ame, ce qui est très possible, puisque la force de l'ame n'est pas infinie.

Supposons, par exemple, que l'ac-

tion d'un corps extérieur sur nos organes soit assez forte pour forcer les fibres des cellules de la substance médullaire du cerveau , & que la compression qu'elle y cause , ferme beaucoup de cellules contigües ; l'ame perdra nécessairement beaucoup de ses idées , & les esprits animaux se porteront tous vers la cellule ouverte par l'action des objets extérieurs : l'ame alors n'aura presque qu'une seule idée dont elle ne pourra détourner son attention , & il y aura folie : c'est ainsi que le bruit de canon a quelquefois rendu fous ceux qui en étoient trop proches.

Les esprits animaux sont nécessaires pour que l'action des objets extérieurs se transmette jusqu'à la substance médullaire ; ainsi lorsque les esprits animaux se sont dissipés , les fibres nerveuses s'affaiblissent , & le commerce de l'ame avec les objets extérieurs est interrompu. Il y a cependant des esprits animaux dans le corps humain : mais par une constitution indépendante de l'ame , ces esprits sont distribués aux viscères pour entretenir leur mouvement. Pendant que les fibres sont affaiblies , &

que l'ame est séparée de toute la nature , le sang continue de circuler dans toutes les parties du corps humain , & les sécretions se font à l'ordinaire : ainsi le sang dépose dans la substance corticale du cerveau les esprits animaux ; les esprits animaux passent de la substance corticale dans la substance médullaire ; mais ils tombent dans les cellules de la substance médullaire , sans l'ordre de l'ame , & comme la circulation du sang les a distribués : voilà d'où viennent ces associations d'idées si étranges & si bizarres pendant le sommeil : les cellules étoient vuides , & l'ame n'avoit aucun sentiment : lorsque la circulation a déposé des esprits dans la substance corticale , ces esprits tombent dans les cellules qui leur répondent , ébranlent les cloisons des cellules , & l'ame éprouve du sentiment.

Les parois des cellules de la substance médullaire étant élastiques , doivent conserver les impressions qu'elles ont reçues ; ainsi le mouvement que ces cellules avoient reçu pendant la veille continue dans le sommeil , quoiqu'affoibli & devenu insensible ; les esprits animaux en

tombant dans chaque cellule , ne feront donc que fortifier le mouvement affoibli de la cellule , & l'ame aura , non seulement un sentiment , mais le sentiment qu'avoit produit en elle le mouvement de cette fibre : ainsi , par exemple , si les esprits animaux tombent dans une cellule , dont l'ébranlement avoit produit le desir de tuer , l'ame éprouvera ce sentiment pendant le sommeil , & ce sentiment ne dépendra pas plus d'elle , que les impressions du froid ou du chaud.

Si dans le tems que les esprits animaux ébranlent la cellule qui fait naître le desir de tuer , il se trouve de la substance corticale, des esprits animaux dans les cellules qui répondent à l'idée d'un ami , l'homme aura le desir de tuer son ami : mais le desir de tuer son ami n'est , ni un jugement de l'ame , ni une délibération , ce sont des sensations produites par des causes étrangères , & présentées à l'ame en même-tems.

Il est donc clair que l'ame peut n'être point libre pendant le sommeil , & que quoiqu'elle le fût par sa nature , elle n'auroit aucun pouvoir sur les premières pensées qui naissent dans le sommeil.

Mais , dira-t-on , l'ame ne délibère-t-elle pas pendant le sommeil si elle tuera son ami ?

Il me paroît , que lorsque des pensées aussi étranges que celle de tuer son ami , se présentent à l'ame , elle ne délibère point : ce sentiment produit au contraire dans l'ame un effort qui éveille , & qui empêche toute délibération pendant le sommeil. Ce réveil subit , lorsque l'ame éprouve des sentimens étranges , fait voir qu'elle n'est pas dépouillée de son activité ; effraïée par ces sentimens , elle fait effort , elle réagit sur toute la substance ^{des} nerfs , il se fait une commotion dans tout ce qui aboutit au siège de l'ame ; & comme elle communique à tout , la substance corticale est comprimée , & verse plus d'esprits animaux ; ils refluent d'ailleurs de toutes les parties du corps , la substance médullaire est remplie d'esprits , mais dont le cours est irrégulier , & c'est pour cela que le moment du réveil après des songes effraïans , est un état de trouble & d'agitation.

Lorsque le calme s'est rétabli , les esprits animaux remplissent les cellules de la substance médullaire , leur

cours devient tranquille, l'ame raisonne, délibère & agit avec liberté. Le réveil ne fortifie donc point une disposition plutôt que l'autre, il ne rend point à l'ame la liberté ou le pouvoir d'agir, il ne lui rend que ses idées, & la met par ce moyen en état de former tous ses jugemens.

Les esprits animaux se réparent par la nutrition ; s'ils étoient tellement abondans qu'ils remplissent toutes les cellules de la substance médullaire, elle seroit alors dans une tension générale, & si cette tension étoit supérieure à la force de l'ame, il y auroit stupidité, comme il arrive dans un certain degré d'ivresse.

Si la substance médullaire étoit d'un certain degré de dureté supérieur à l'impulsion des esprits animaux, la stupidité seroit alors continuelle & deviendroit un état.

Si la substance médullaire, au lieu d'être inébranlable, étoit si molle qu'elle n'eût presque point de ressort, l'ame alors sentiroit davantage, & pourroit peut-être sentir assez vivement, mais elle n'auroit point de mémoire, il y auroit imbécillité.

Dans tous ces cas, l'exercice de la

liberté seroit suspendu ; mais la liberté ou le pouvoir d'agir résideroit toujours dans l'ame : ainsi la disposition des organes est une condition nécessaire pour être libre , & non pas le principe de l'activité de l'ame.

Mais , dira-t-on , toutes ces causes qui empêchent l'exercice de la liberté n'ont point lieu dans les enfans dans l'état de santé ; leurs organes sont bien disposés , toutes les fonctions animales se font régulièrement , ils ne reçoivent point d'impressions excessives & cependant ils ne sont point libres.

Il paroît que les enfans ne sont pas libres , & le défaut de liberté n'est point en eux l'effet de la disposition de leurs organes , mais une suite de leur inexpérience : pour s'en convaincre il ne faut que se rappeler ce qu'on a dit sur le principe des déterminations de l'homme.

L'homme veut nécessairement être heureux : pour être heureux il faut qu'il soit exempt de douleur & qu'il ressente du plaisir ; tout ce qui satisfait des besoins ou excite du plaisir , il le juge nécessaire à son bonheur , & le recherche nécessairement : l'homme , aussi bien que l'enfant , est donc porté

nécessairement à éviter ce qui l'incommode & à rechercher ce qui lui procure du plaisir ; & pour qu'il puisse n'être pas entraîné vers un objet qui est agréable , il faut qu'il puisse juger que cet objet n'est pas nécessaire à son bonheur , qu'il l'ait comparé avec l'idée du bonheur , & par conséquent qu'il ait fait beaucoup d'expériences & de raisonnemens que l'enfant n'a pû faire ; l'enfant dépourvû de l'expérience , fait donc consister le bonheur ou le malheur dans le plaisir actuel ou dans la douleur présente , & fuit ou recherche nécessairement ce qui fait sur lui une impression agréable ou désagréable : il s'élève enfin au-dessus des premières impressions lorsqu'il a connu qu'elles ne procurent pas le bonheur qu'il desiroit : ce défaut de liberté se trouveroit dans l'homme à quelque âge qu'il fût , si on pouvoit le conserver sans qu'il acquît de l'expérience.

Il ne nous est peut-être pas possible de déterminer avec précision , quand l'enfant a acquis assez d'idées pour être affranchi de la tyrannie des premières impressions , mais il seroit aussi ridicule d'en conclure , avec Collins , que l'enfant ne peut devenir libre , que de

le juger incapable de s'élever à des idées générales & abstraites, de ce que l'enfant n'a pas ces idées en naissant.

La liberté de l'ame n'est donc point éteinte dans tous les exemples qu'on oppose, & l'on conçoit aisément qu'une substance spirituelle unie à un corps organisé, peut être libre & cependant privée de l'exercice de sa liberté, sans que cette privation altère l'activité & la liberté naturelle de l'ame.

C H A P I T R E IV.

Examen des difficultés que l'on tire de la préscience divine contre la liberté humaine.

C O M M E je n'ai point encore examiné si l'intelligence qui a créé des esprits libres, prévoit leurs actions, ni comment elle les prévoit; l'examen de l'opposition que l'on prétend trouver entre la préscience divine & la liberté de l'homme, est prématuré: cependant Collins, l'Auteur anonyme du Traité de la Liberté, & en gé-

néral tous les Philosophes qui nient la liberté, l'ont toujours opposée avec tant de confiance, qu'il est à propos de voir exactement quels avantages le Fatalisme que je combats, peut tirer du dogme de la prescience contre celui de la liberté.

ARTICLE I.

Difficultés qui paroissent naître du dogme de la prescience divine contre la liberté humaine.

J'appelle prescience, toute connoissance de l'avenir.

La nature de la prescience de Dieu m'est inconnue; mais je connois dans les hommes cette prescience, par laquelle je puis juger de celle de Dieu, parcequ'elle est commune à Dieu & à tous les hommes.

Les Astronomes prévoient infailliblement les éclipses, & Dieu les prévoit aussi.

Cette prescience de Dieu & cette prescience des Astronomes sur les éclipses, conviennent en ce que Dieu & les Astronomes connoissent un ordre nécessaire & invariable dans le mouvement des corps célestes, &

qu'ils prévoient par conséquent les éclipses, qui sont dans cet ordre là.

Ces présciencies different premiere-ment, parceque Dieu connoît dans les mouvemens célestes, l'ordre qu'il y a mis lui-même, & que les Astronomes ne sont pas les Auteurs de l'ordre qu'ils y connoissent : secondement en ce que la prescience de Dieu est tout-à-fait exacte, & que celle des Astronomes ne l'est pas, parceque les lignes des mouvemens célestes ne sont pas si régulières qu'ils le supposent, & que leurs observations ne peuvent pas être de la dernière justesse.

On n'y peut trouver d'autres convenances ni d'autres différences.

Pour rendre la prescience des Astronomes, sur les éclipses, égale à celle de Dieu, il ne falloit que remplir ces différences.

La premiere ne fait rien à la chose, il n'importe pas d'avoir établi un ordre pour en prévoir les suites, il suffit de connoître cet ordre aussi parfaitement que si on l'avoit établi; & quoiqu'on ne puisse pas en être l'auteur sans le connoître, on peut le connoître sans en être l'auteur.

Il ne reste donc qu'à remplir la
deuxième

deuxieme différence qui est entre la prescience de Dieu & celle des Astronomes : il ne faut pour cela que supposer les Astronomes parfaitement instruits de l'irrégularité des mouvemens célestes ; & les observations , de la derniere justesse : il n'y a nulle absurdité à cette supposition.

Ce seroit donc à cette condition qu'on pourroit assurer sans témérité , que la prescience des Astronomes sur les éclipses , seroit précisément égale à celle de Dieu , en qualité de simple prescience : donc la prescience de Dieu ne s'étendrait pas à des choses où celle des Astronomes ne pourroit s'étendre.

Or il est certain que quelqu'habiles que fussent les Astronomes , ils ne pourroient pas prévoir les éclipses , si le Soleil ou la Lune pouvoient quelquefois se détourner de leur cours , indépendamment de quelque cause que ce soit & de toute regle.

Donc Dieu ne pourroit pas non plus prévoir les éclipses , & ce défaut de prescience en Dieu ne viendrait non plus , que d'où viendrait le défaut de prescience des Astronomes.

Or le défaut de prescience dans les Astronomes , ne viendrait pas de ce

qu'ils ne seroient pas les auteurs des mouvemens célestes , puisque cela est indifférent à la prescience , ni de ce qu'ils ne connoïtroient pas assez bien les mouvemens , puisqu'on suppose qu'ils les connoïtroient aussi parfaitement qu'il est possible : mais le défaut de prescience en eux,viendrait uniquement de ce que l'ordre établi dans les mouvemens célestes , ne seroit pas nécessaire & invariable : donc de cette même cause viendrait en Dieu le défaut de prescience. Donc Dieu , bien qu'infiniment intelligent , ne peut jamais prévoir ce qui ne dépend pas d'un ordre nécessaire & invariable. Donc Dieu ne prévoit point du tout les actions des causes appelées libres. Donc il n'y a point de causes libres, ou Dieu ne prévoit point leurs actions. Sur quel principe pourroit-il prévoir les actions d'une cause que rien ne pourroit déterminer nécessairement (1) ?

(1) Cette difficulté est tirée du traité de la liberté divisé en quatre parties, & imprimé avec quelques autres pièces, sous le titre

de Nouvelles Libertés de penser : ce recueil qui est un très petit in 16 est très rare.

ARTICLE II.

On ne peut tirer du dogme de la prescience aucune difficulté réelle contre la liberté humaine.

Où les Philosophes qui nient la liberté ont effectivement démontré qu'il est impossible même à une intelligence infinie de prévoir des actions libres , ou il est possible de prévoir ces actions.

S'il est démontré qu'on ne peut prévoir des actions libres , alors il n'est point essentiel à l'intelligence créatrice de prévoir ces actions ; la science de cette intelligence n'est pas plus bornée par l'impossibilité de les prévoir que la toute puissance , par l'impossibilité de faire un cercle quarré ou un bâton sans deux bouts : on ne peut donc combattre la liberté des actions humaines , parcequ'elle détruit la prescience , puisque la prescience n'est point un attribut essentiel de la divinité , s'il est démontré que les actions libres sont de nature à ne pouvoir être prévues.

Si l'on n'a pas démontré l'impossibilité de prévoir des actions libres , on n'a aucune raison de refuser cette con-

noissance à l'intelligence créatrice. On ne peut donc combattre la liberté de l'homme par le dogme de la prescience divine, même quand il seroit vrai qu'il seroit impossible de prévoir des actions libres.

Mais a-t-on donc prouvé cette impossibilité ? Toutes les difficultés qu'on a exposées portent sur l'impossibilité où Dieu même seroit, de prévoir les éclipses, si les astres pouvoient se détourner de leur route. Eclaircissons le mot de *pouvoir*, dont le vague fait toute la difficulté.

Le pouvoir par lequel on suppose que les astres pourroient se détourner de leur route seroit ou une force motrice aveugle & capricieuse, qui se détermineroit sans motif, & qui agiroit sans raison, ou une force motrice intelligente qui se détermineroit librement par des motifs & avec raison.

Si les astres avoient le pouvoir de se détourner de leur route, & que ce pouvoir fût une force motrice aveugle, & si bizarre, qu'elle se déterminât sans motif, il seroit peut être très difficile de dire comment Dieu pourroit prévoir les éclipses : mais une pareille force est impossible & ne peut d'ailleurs avoir

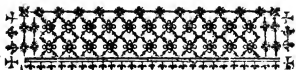
d'application dans la question de la prescience des actions des hommes, que l'on suppose agir avec intelligence & par des motifs.

Il faut donc nécessairement que le pouvoir que l'on suppose dans les astres, soit une force motrice intelligente, qui se détermine sur des raisons & par des motifs : alors la difficulté se réduit à prétendre que Dieu ne pourroit pas prévoir les éclipses plus sûrement que les Astronomes, si les Astres avoient une force motrice intelligente, capable de se détourner à chaque instant de leur route, quoique cette force ne se détournât point sans motif & sans raison ; ce qui n'est rien autre chose que l'énoncé de la question.

Mais est-il donc impossible que Dieu prévît avec certitude les éclipses, si les astres avoient une force capable de se détourner de leur route, mais une force intelligente & qui ne se déterminât que par des motifs & sur des raisons, quoiqu'elle se déterminât librement.

Puisqu'une intelligence libre ne se détermine point sans motif, il y a donc des motifs qui ont un rapport

certain avec la détermination d'une intelligence libre ; un être qui connoîtroit tous les motifs & toutes les raisons qui pourroient déterminer la force motrice des astres , & les circonstances dans lesquelles chacun de ces motifs agira sur la force motrice , prévoiroit avec certitude les éclipses , quoique les astres eussent à chaque instant le pouvoir de se détourner de leur route. Dieu par sa science infinie , connoîtroit non-seulement tous les motifs qui pourroient déterminer ces intelligences à se détourner de leur route , mais encore le degré de force avec lequel chacun de ces motifs agiroit dans telle ou telle circonstance : il connoîtroit non-seulement tous les partis que pourroit prendre, à chaque instant l'intelligence motrice des astres , mais encore celui qu'elle prendroit , puisque chaque détermination dépendroit du rapport que le motif qui agiroit , auroit avec cette intelligence : il pourroit prévoir avec certitude les éclipses , si la force motrice des astres étoit une intelligence libre ; il n'y a donc point de contradiction entre le dogme de la prescience & celui de la liberté.



LIVRE QUATRIEME.

De l'intelligence qui a formé le Monde.

APRES nous être assurés que les esprits & les corps ont été créés, & que les phénomènes que le spectacle de la nature nous offre, sont produits par des mouvemens distribués avec intelligence, il faut tâcher de nous élever jusqu'à la puissance créatrice & à l'intelligence qui a formé le monde. Sans cette connoissance, l'homme ne fait ni son rang dans l'univers ni sa destination : car ses vûes sont essentiellement différentes, selon que le monde a été créé & formé par un nombre infini de petites intelligences bornées, ou par une seule intelligence infinie ; & selon que cette intelligence est une puissance bisarre & capricieuse, ou une intelligence sage ; une intelligence qui produit nécessairement

N iv

tout ce qu'elle produit, ou une intelligence qui ne se détermine jamais sans raison, mais qui agit toujours avec liberté.

Pour avoir sur tous ces objets des idées justes, il faut examiner la nature de l'intelligence qui a produit le monde, & ce que l'on doit penser des raisons qui ont porté beaucoup de Philosophes à regarder le monde comme l'effet d'une puissance aveugle & nécessaire.

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'intelligence qui a produit le Monde.

LEs esprits & les corps ont été créés. L'orsqu'on réfléchit sur la puissance qui leur a donné l'existence, on découvre sans peine qu'elle est une intelligence infinie, toute puissante, & qu'elle a produit le monde librement & avec dessein.



CHAPITRE I.

La puissance créatrice est une intelligence infinie , toute-puissante & unique.

LE principe qui fait exister les esprits & les corps , est un être nécessaire ; ou il faut supposer que tout est créé, c'est-à-dire , que tout a été produit sans qu'il y ait cependant eu de cause productrice : ce qui est trop évidemment faux pour être réfuté. Il est donc certain que l'être qui a produit les esprits & les corps existe nécessairement.

Rien ne peut exister d'une manière vague & indéterminée ; il faut donc que l'être nécessaire ait ses attributs ou ses déterminations essentielles , qu'il tient de la nécessité de son existence : on a vu que la nécessité d'existence ne renferme point dans son idée, une manière d'être plutôt qu'une autre ; ainsi l'être nécessaire ou existant par lui-même , ne peut être borné ni dans ses manières d'être , ni dans les degrés de ses perfections.

N v

Il y a de la pensée , & la pensée a mille variétés ; il faut donc que l'être nécessaire soit pensant ou intelligent , & que son intelligence soit infinie , c'est-à-dire , qu'elle embrasse tous les objets de la pensée.

Puisque l'être nécessaire a produit des esprits , il faut bien qu'il soit intelligent ; & l'on a vû dans la réfutation du Fatalisme qui ne suppose qu'une substance dans le monde , que la pensée ne peut appartenir à la matière : il faut donc que le principe qui a produit les esprits , soit lui-même un esprit ; sans cela il n'eût pas eu avec la production des esprits , plus de rapport que le pur néant , il n'auroit pû les faire exister.

Il y a dans le monde des effets , des changemens , de nouveaux êtres ; nous voulons que certaines choses soient & elles sont : vouloir & agir , sont donc des propriétés des esprits : l'être nécessaire qui a toutes les déterminations possibles , a donc une volonté , il est actif ; & comme il n'est point borné dans les degrés de ses perfections , sa volonté & sa puissance sont infinies , c'est-à-dire , qu'il peut vouloir & faire tout ce qui est possible , par conséquent il est tout puissant.

Il est certain qu'il y a de la puissance dans le monde, puisqu'il y a de nouvelles productions : il est certain que nous avons en partage une volonté, capable de produire quelque effet, mais cette volonté est extrêmement bornée & nous voyons une infinité d'effets que nous ne sommes pas capables de produire ; il faut donc qu'il y ait une puissance supérieure à la nôtre, & très supérieure : or cette puissance a reçu l'existence, ou elle existe par sa nature : si cette puissance a reçu l'existence, je conçois qu'elle est bornée, mais si elle existe par sa nature, je ne vois point pourquoi cette puissance seroit bornée, & pourquoi il y auroit un degré au-delà duquel elle ne s'étendroit point, comment il y auroit quelque chose qui seroit possible & qu'elle ne pourroit faire exister.

Enfin nous avons vû que l'être nécessaire faisoit exister des substances & des modifications ; d'ailleurs il est certain que tous les êtres possibles sont des substances ou des modifications, & qu'une substance n'est pas plus possible qu'une autre : pourquoi donc borneroit-on la puissance de l'être créateur ?

Puisque l'être créateur est une intelligence infinie , toute puissante ; il a pu produire tout ce qui existe , & nous n'avons aucune raison d'en supposer plusieurs : si nous n'avons aucune raison d'admettre plusieurs êtres nécessaires , on peut sans absurdité , supposer qu'il n'y a qu'un être nécessaire , & dès lors il ne peut y en avoir qu'un , puisque tout autre être , qu'on pourroit sans absurdité supposer ne point exister ; ne peut être regardé comme un être qui contienne la raison de son existence , & dont l'essence renferme une raison suffisante d'exister.

L'infinité & la toute puissance de l'être nécessaire , ne sont pas de moins bonnes preuves de son unité ; je ne parlerai point ici de ces deux preuves , parceque je les ai rapportées , en exposant les raisons que les Fatalistes qui ne supposent qu'une substance dans le monde , apportent pour prouver qu'il ne peut y avoir plusieurs êtres nécessaires (1).

(1) Voyez ces preuves les Fatalistes prouvent
2. p. 226. on y expose qu'il n'y a point plusieurs
les principes par lesquels substances nécessaires.

CHAPITRE II.

L'Intelligence créatrice a formé le Monde.

LE monde est composé d'une multitude innombrable de tourbillons, dont les centres sont occupés par des soleils, autour desquels les planetes font leurs révolutions.

On a déjà dit qu'il faut que ces astres obéissent à un fluide, qui les entraîne autour du centre de leur tourbillon, ou qu'ils aient reçu un mouvement qui tend à les en éloigner, & qu'ils soient retenus par une force qui les porte vers le centre de ce tourbillon.

Pour former cette multitude innombrable de tourbillons, il a fallu que toute la matiere de l'univers ait été partagée en une infinité de portions différentes, & que ces portions de matiere se soient rencontrées dans des directions obliques, qui les aient forcées de tourner autour d'un centre.

Les tourbillons formés par des mouvemens obliques de la matiere, se

pressent, tendent à se rompre, & ne subsistent que par un équilibre général, qui dépendoit du degré de force imprimé aux parties de la matiere & du rapport de la force de chacune d'elles, avec la matiere du tourbillon dans lequel elle circuloit, & avec le reste de l'univers : la formation des tourbillons dépendoit donc d'un principe, dont la connoissance & la puissance embrassassent toute la matiere de l'univers.

Si les astres se meuvent dans des espaces vuides autour de différens centres, il faut qu'ils aient d'abord reçu un mouvement de projection ou rectiligne, & qu'ils soient retenus dans leur orbite par une force d'attraction qui les porte vers différens centres : les astres sont donc sans cesse entre deux forces, dont l'une tend à les réunir à leur centre, & l'autre à les en éloigner : c'est de la proportion de ces deux forces que dépendent les révolutions régulières des astres dans leur orbite : il faut donc que la force de projection & la force de gravitation soient les mêmes dans toute l'étendue des cieux, & que par conséquent elles aient un principe commun :

or quel autre principe que l'intelligence créatrice, pouvoit soumettre toute la matiere à des loix générales & arbitraires?

Toutes les parties de la matiere dans ce systême, tendent les unes vers les autres; les planetes gravitent les unes sur les autres & sur le soleil; le soleil & les planetes gravitent sur les étoiles fixes &c. Le monde est donc dans ce systême une machine immense, où toutes les parties pesent & agissent les unes sur les autres, & dans laquelle l'équilibre ne subsiste que par la justesse des proportions avec lesquelles toutes les parties de la matiere se balancent.

Pour établir cette justesse de proportion, il a fallu que la cause productrice du monde ait connu toutes les forces de la nature, qu'elle en ait combiné tous les rapports, & qu'elle ait pû leur prescrire des loix. L'intelligence créatrice a donc produit le monde, puisqu'elle avoit seule la connoissance & la puissance capable d'unir toutes les parties de la matiere entr'elles, & de donner à chacune le degré de force nécessaire, pour en former un tout harmonique.

CHAPITRE III.

*L'Intelligence créatrice a produit le
Monde librement.*

L'ETRE nécessaire ou l'intelligence créatrice, contient la raison de son existence : elle n'a pas besoin pour exister, des êtres distingués d'elle ; aucun d'eux n'est essentiel à son existence.

L'intelligence créatrice est unique , toute puissante , & par conséquent indépendante de tout être distingué d'elle ; aucune cause étrangère n'a donc pû la déterminer à produire rien hors d'elle ; elle n'a été déterminée ni par sa nature ni par aucune cause étrangère à produire les esprits & les corps , & à former le monde ; elle s'est déterminée elle-même :

Un être qui se détermine à produire des esprits & des corps , qu'il ne lui étoit point essentiel de produire , pouvoit ne les pas produire , & les a produits sans qu'aucune raison nécessaire l'ait déterminé ; car toute détermination nécessaire vient de l'essence de la

chose qui se détermine, ou d'une cause étrangere ; deux moïens de détermination qui ne peuvent avoir lieu dans l'être qui existe par lui-même. L'essence de l'être qui existe par lui-même, ne le détermine point nécessairement à produire les corps, puisqu'il pouvoit exister sans eux ; & que l'essence de l'être nécessaire ne le détermine qu'à ce sans quoi il ne peut exister : on ne peut non plus supposer qu'une cause étrangere a déterminé nécessairement l'intelligence créatrice à produire les esprits & les corps, & à former le monde : cette cause seroit ou une force qui auroit fait agir l'être nécessaire, ou un motif qui ne lui auroit pas permis de rester dans l'inaction.

L'unité & la toute puissance de l'être nécessaire, ne permettent pas de supposer qu'une force étrangere l'ait mis en action ; d'ailleurs aucun motif n'a pû déterminer nécessairement un être tout puissant à faire usage de son pouvoir. L'être créateur est intelligent, infini ; il ne pouvoit acquérir aucune réalité, aucune perfection par la production des corps & par celle des esprits ; cette production n'a donc pû être un motif qui ait déterminé neces-

fairement l'intelligence créatrice à les produire & à former le monde. Cet être d'ailleurs est immuable ; l'existence des êtres distingués de lui , ne produit dans sa nature aucun changement ; & dès-lors il est clair que cette production ne peut être un motif qui le nécessite à agir hors de lui.

La nature entière annonce la liberté de son auteur : si le créateur n'eût pas agi librement , puisque les êtres qu'il a créés pouvoient exister avec des modifications variées à l'infini , pourquoi ont-ils précisément celles que nous leur voyons ; Pourquoi tout est-il tel qu'il est , pourquoi tout n'est-il pas égal , puisque toutes les différentes manieres d'être n'ont rien de plus opposé à l'existence que tout ce qui existe actuellement. Il est absurde qu'entre des choses toutes possibles en elles-mêmes , toutes également faciles à l'être créateur , puisqu'il est tout puissant , il est , dis-je , impossible que l'une soit plutôt que l'autre , si cet être n'est pas libre. Enfin j'ai fait voir que les différentes parties du monde visible , avoient été formées par des mouvemens produits avec liberté & avec choix , & par conséquent que

l'intelligence créatrice qui a produit le monde, est une puissance libre.

CHAPITRE IV.

L'intelligence créatrice a produit le Monde avec dessein.

DEUX choses supposent nécessairement du dessein dans une production, la liberté de la cause productrice & les rapports des différentes parties de l'ouvrage à des vûes particulières ou à un objet commun.

On vient de prouver que l'intelligence créatrice a produit le monde librement : dans les recherches que nous avons faites sur la puissance qui a formé les astres, nous avons vû qu'ils étoient produits par des mouvemens dont le concours étoit nécessaire pour leur formation ; quoique ces mouvemens ou leurs degrés & leurs concours ne fussent ni nécessaires en eux-mêmes, ni produits par une force motrice aveugle & nécessaire : ainsi les astres ont été formés & arrangés avec dessein par l'intelligence créatrice.

Sur la terre nous avons trouvé des

productions qui n'étoient point l'effet des mouvemens qui avoient produit ou arrangé les astres ; nous avons vû des animaux formés par le concours d'une infinité de mouvemens particuliers , qui sans être ni nécessaires en eux-mêmes , ni nécessairement liés les uns aux autres , étoient cependant nécessaires pour la production & pour la formation de l'animal : les animaux ont donc été formés avec dessein par l'intelligence créatrice ; ce que l'on vient de dire sur la force motrice des astres & des animaux s'applique aisément aux plantes & aux élémens : ainsi nous trouvons dans toutes les productions de l'intelligence créatrice, du dessein & des vûes.

Toutes ces différentes productions formées sur des plans particuliers, ont des rapports nécessaires ; toutes les productions de la terre ont un rapport nécessaire avec la lumière & la chaleur du soleil ; les animaux ont un rapport nécessaire avec les plantes, les plantes & les animaux avec les élémens.

Pour entretenir sur la terre tous les animaux & toutes les plantes que nous y voions, il ne suffisoit pas d'en former

les germes , il falloit que ces germes pussent croître & se nourrir ; pour l'accroissement & la vie des animaux & des plantes , il falloit que le globe auquel ils sont attachés contiât des sucs propres à former les différentes parties qui composent les animaux & les plantes ; que ces différens sucs pussent être portés dans toutes les parties du corps de l'animal & de la plante , & y acquérir de la consistance : il falloit donc qu'il y eût sur la terre un fluide assez subtil , pour s'insinuer dans toutes les parties du corps de l'animal & de la plante , & qui tint dans un état de dissolution tous les sucs nécessaires à la vie des animaux & des plantes ; & ce fluide est l'eau , dont les parties sont d'une subtilité qui surpasse tout ce que nous pouvons imaginer & qui s'allie avec tous les corps & tous les sels (1).

La subtilité des parties de l'eau n'empêche pas qu'elles ne puissent s'unir entr'elles , & former une masse solide : il falloit donc que l'eau pour

(1) Une goutte d'eau l'existence de Dieu dé- peut se diviser en vingt- montrée par les merveil- six millions de parties : les de la nature. *l. 2^a* ceux qui en voudront voir *c. 2.* le calcul , n'ont qu'à lire

être le véhicule de la nourriture des animaux & des plantes , fût elle même dans un état de dissolution ou de fluidité , & cet effet est produit par le feu , qui pénètre toutes les parties de l'eau , & les entretient dans une agitation continuelle. Ainsi sans le feu , la terre n'eût été qu'une masse stérile , & rien n'y eût pu vivre ; les germes eussent été des productions inutiles & insensées.

L'eau, si propre par sa subtilité à s'insinuer dans toutes les parties des animaux & des végétaux , n'a par elle-même qu'un mouvement de fluidité, lent & en tout sens : il falloit donc que l'eau fût poussée dans les fibres des corps animés , par une force différente de l'action du feu , & c'est l'air , qui par son élasticité , donne à l'eau ce mouvement ; puisque ce qui ôte à l'air son élasticité , fait également périr les animaux & les plantes (1).

Tous ces élémens sortent du corps

(1) M. Halles a prouvé dans sa statique des végétaux , que le soufre dégruisoit le ressort de l'air , & que c'étoit par ce moyen que la foudre tue ; il a

dans ce même ouvrage prouvé que l'air privé de ressort , feroit périr les plantes : appendice observat. 9. p. 330.

des animaux , parcequ'ils peuvent s'évaporer & se dilater par l'action du feu ; il falloit donc pour donner de la consistance au corps des animaux & des plantes , un corps qui ne pût s'évaporer , & qui se refusât , pour ainû dire , à l'action du feu , de l'air & de l'eau , qui en tînt les parties plus fortement unies : & c'est ce que la terre produit ; elle est le squelette des corps animés , & forme , pour ainû dire , leur charpente.

Tout ce qui vit sur la terre , avoit donc des rapports essentiels avec les élémens de la matiere.

Ces élémens sont répandus dans toute la terre , le feu est répandu dans toutes les parties de notre globe : l'eau couvre une partie de la terre , elle est enveloppée par l'air ; la chaleur du soleil élève l'eau en vapeurs , & l'air qui environne la terre , soutient & conserve ces vapeurs : la chaleur du soleil , & le feu renfermé dans les entrailles de la terre , excitent dans l'atmosphère des vents qui transportent la pluie dans toute l'étendue de la terre , & y portent la fécondité.

Pour produire tous ces effets , il ne suffisoit pas de former les élémens , il

falloit que le mélange en fût proportionné ; que les élémens qui sont sans activité ne fussent pas en assez grande quantité pour arrêter l'activité du feu, & que le feu ne fût pas assez abondant pour dissoudre tout le globe de la terre , & tenir tous les autres élémens dans un état de fusion. Il y a donc encore un rapport essentiel entre la quantité des élémens qui composent notre globe , & les animaux , & les plantes qui doivent y vivre.

Le nombre , les qualités , & le mélange de ces élémens si nécessaires pour entretenir sur la terre des êtres vivans , n'étoient point nécessaires en eux-mêmes , & ils n'ont point été produits nécessairement par l'intelligence créatrice : le rapport que les élémens ont avec les êtres vivans sur la terre , a donc été déterminé librement & avec choix par l'intelligence créatrice , & la terre a été formée avec dessein.

L'univers entier ne subsiste que par un équilibre général , & par conséquent , par un rapport de chacune des parties qu'il renferme avec ce grand tout. L'intelligence créatrice qui a ainsi uni les différentes parties du monde, avoir donc un plan général ; & toutes
les

les parties du monde , ont un objet commun. C'est à ce point de vue qu'il faut placer le défenseur du hazard & de la fatalité pour lui faire entrevoir la grandeur & la majesté de l'auteur de la nature , & pour le convaincre que les œuvres de Dieu sont grandes , & qu'il les a toutes faites avec sagesse.

SECTION II.

Examen des difficultés qui ont porté plusieurs Philosophes à rejeter le sentiment qui attribue la production du Monde à une intelligence créatrice , infinie , toute-puissante & libre.

LES Philosophes qui attribuent la production du monde à une force aveugle & nécessaire , prétendent qu'il n'y a point d'intelligence infinie , toute-puissante , libre , &c ; qu'on n'a aucune raison de recourir à cette intelligence , pour expliquer la production du monde , & enfin que le monde renferme des desordres qui ne permettent pas de le regarder comme la

production d'une intelligence qui agit avec liberté & avec dessein.

C H A P I T R E I.

Examen des difficultés qui combattent l'infinité qu'on attribue à l'Intelligence créatrice.

ON peut se rappeler que Leucippe, Démocrite, Epicure, Hill, &c. ne reconnoissoient dans le monde que des êtres bornés : Hobbes en renouvelant les principes de ces Philosophes, a poussé beaucoup plus loin qu'eux les difficultés qui attaquent l'existence d'une intelligence infinie : il prétend que nous ne connoissons point cet être, & qu'il est impossible.

Clark, qui a combattu Hobbes, ne croit pas que nous connoissions l'infini positivement. Locke qui étoit certainement bien orthodoxe sur l'existence de Dieu, croit que nous n'avons de l'infini qu'une idée négative ; & ceux qui rejettent l'existence créatrice, abusent de ces aveux. Examinons leurs difficultés, & ce qu'on peut y répondre.

ARTICLE I.

Difficultés de Hobbes & de ses Disciples contre l'infinité de l'Intelligence créatrice.

Nous n'avons aucune idée de l'infini , nous ne connoissons que par des images , & l'infini n'en a point : c'est l'ignorance & la paresse qui ont imaginé cette chimere.

L'esprit qui remonte des effets aux causes , & qui en a parcouru un certain nombre sans arriver à une dernière , se fatigue , & suppose une cause première , d'où tout découle ; & comme il ne voit point distinctement cette cause , il suppose qu'elle est plus grande que tout ce qu'il voit ; alors il ne découvre plus de bornes dans le phantome qu'il s'est fabriqué , & il donne à cette chimere le nom d'être infini , c'est-à-dire , dans lequel il ne voit point de bornes.

C'est ainsi que les Juifs appelloient infini , éternel , immense , tout ce qu'ils n'imaginoient pas distinctement : toutes les fois que l'esprit ne voit pas distinctement les parties d'un objet , il le désigne par un mot , qui

pris exactement , ne veut dire rien autre chose , sinon un objet plus grand qu'il ne le voit ; ainsi le mot infini ne signifie pas un objet qui réellement est illimité , mais dont on ne peut assigner les limites , parcequ'il est plus grand qu'aucune des mesures qu'on connoit ; c'est pour cela que Locke , Clark & beaucoup de Métaphysiciens , qui reconnoissent l'existence d'un être infini , croient pourtant que nous n'en avons qu'une idée négative ; ce qui , bien entendu , signifie que nous n'en avons aucune idée.

Le Pere Malebranche se trompe lorsqu'il prétend que nous voïons l'infini positivement , & en lui-même. Dans les principes mêmes de cet auteur , nous ne pouvons avoir perception de toute la réalité de l'être infini , & par conséquent , nous ne le voïons pas comme infini.

Il ne paroît pas même que cet être soit possible : l'infini n'est point ce en quoi nous ne voïons point de bornes ; mais ce qui effectivement n'en a point ; un être infini doit donc contenir tous les êtres , ou toutes les réalités possibles ; une seule réalité qui ne seroit point dans cet être , détruiroit son in-

finité : il faut qu'il contienne tous les êtres qui existent , ou qu'il ait une infinité indépendante de tout ce que nous connoissons.

On retombe dans le Spinosisme , si l'on suppose que l'être infini contient toutes les réalités qui existent : il faut donc que l'infinité de cet être soit indépendante de ceux que nous connoissons & qu'on suppose distingués de lui , & alors on a un infini qui ne contient pas toutes les réalités , c'est-à-dire , qu'on le nomme infini , & que par la supposition , il est effectivement fini : l'infini doit contenir tout.

On prétend , il est vrai , que cet être est infini , quoiqu'il ne contienne pas tous les êtres , parcequ'il contient des réalités semblables , & avec elles une infinité d'autres : alors cet être n'est infini que par la collection d'une infinité de réalités particulières, qui sont comme les élémens qui forment & composent l'être infini. Son infinité de cet être dépend donc de l'infinité du nombre de ces réalités ; & un nombre infini , est une absurdité.

Quand un nombre infini de réalités ne seroit pas une absurdité , pour-

roit-on trouver un nombre infini de réalités dans un être qui ne renfermeroit point les êtres qui composent le monde visible ? C'est pour cela que Spinoza n'a voulu exclure aucun être de l'idée de l'être nécessaire & infini : il faut donc reconnoître avec Spinoza que l'être nécessaire & infini est tout, ou convenir qu'il n'y a point d'être infini, & que tous les êtres sont bornés.

A R T I C L E II.

Fausseté des principes de Hobbes sur la nature de l'infini.

Lorsque nous avons examiné la nature de l'infini, nous avons fait voir qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus grand : ainsi pour juger si un être est infini, il n'est point nécessaire de connoître toute la réalité de cet être, il suffit que nous aïons une raison de juger qu'il ne peut y avoir rien de plus grand, & nous aurions une bonne preuve de son existence, s'il étoit certain qu'il y a un être tel, qu'on ne peut supposer rien de plus grand : c'est ce qu'on a fait voir en prouvant qu'on ne peut sans absurdité, supposer que

l'être nécessaire & existant par lui-même, est borné.

L'esprit n'a donc point supposé un être infini, parcequ'il étoit fatigué de remonter de cause en cause, & de degrés en degrés, comme Hobbes le prétend; mais parcequ'on n'a pû méconnoître l'existence d'un être nécessaire & existant par lui-même, & que son essence est telle, qu'il ne peut y avoir rien de plus grand.

Puisque nous avons jugé que l'être qui existe par lui-même est infini, parceque son essence est telle qu'on ne peut supposer rien de plus grand que lui; il est bien clair que ce n'est point en réunissant une infinité de réalités particulières que nous formons l'idée de l'infini, & que cet être n'est point la collection d'un nombre infini d'êtres: il n'est point un esprit infini, parcequ'il renferme une infinité d'esprits: mais parcequ'il a toute la réalité qu'un esprit peut avoir. Toutes les difficultés qu'on tire de l'impossibilité d'un nombre infini, sont donc autant de paralogismes contre notre sentiment.

Cette notion de l'infini, loin de conduire au Spinosisme, fait voir la

fausseté de ses principes : Spinoza avoit raison de supposer un être infini dans la nature , il avoit encore raison de supposer que l'être infini est tel , qu'on ne pouvoit supposer rien de plus grand : mais il s'est trompé en jugeant qu'un être , tel qu'on ne pouvoit supposer rien de plus grand , devoit contenir tous les êtres : car il est certain qu'en supposant des êtres distingués de l'être infini , on ne détruit point son infinité , comme on l'a fait voir dans la refutation du Spinozisme.

L'être infini n'est donc point une chimere , comme on le prétend , mais un être dont on a prouvé l'existence , dont on a , par conséquent , une connoissance très positive , quoiqu'on ne puisse pas se le représenter sous une image , ni connoître toute sa réalité : c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que Locke & Clark ont dit sur l'idée négative de l'infini.



CHAPITRE II.

Examen des difficultés qui attaquent la liberté de l'Intelligence créatrice.

IL y auroit peu de différence entre le Théisme & le Stoïcisme , si l'intelligence créatrice avoit produit nécessairement le monde , & tous les êtres qu'il renferme : il est donc important de dissiper tous les scrupules sur la liberté de l'intelligence créatrice.

Il est presque inutile d'avertir que je n'examine ici que les difficultés qui attaquent la liberté physique de Dieu , c'est-à-dire , les difficultés qui tendent à prouver que Dieu a produit tout ce qui existe , par la même nécessité qui le fait exister lui-même , & que toutes les créatures sont une suite de son essence , & non pas l'effet de son choix.

Je suis bien éloigné de confondre avec les Fatalistes les Philosophes qui , en supposant que Dieu n'avoit point produit le monde par une nécessité physique ou de nature , ont cependant cru que sa sagesse l'avoit détermi-

né à créer, & l'avoit dirigé dans la production du monde.

C'étoit pour réfuter les difficultés qu'on opposoit au dogme de la providence, & faire sentir l'injustice des murmures des hommes, que Pope a soutenu que le monde ne pouvoit être meilleur (1). Ce fut pour répondre aux difficultés de Bayle, que Leibnitz soutint que Dieu n'agissoit point sans raison, qu'il faisoit toujours le mieux, & que le monde actuel étoit le plus parfait des mondes possibles (2).

Malebranche, bien convaincu de la parfaite liberté de Dieu dans la création du monde, enseigna que la sagesse l'avoit déterminé non pas à créer le monde le plus parfait, mais à agir par des loix générales, dont toutes les

(1) Essai sur l'homme.

(2) M. Bayle a répété dans cent endroits de son Dictionnaire une foule de difficultés contre la bonté de Dieu, & contre la liberté de l'homme. La Reine de Prusse qui lisoit Bayle, & raisonnoit avec Leibnitz, l'engagea à lui répondre, & il le fit dans ses essais de Théodicée. M. Pfaff a prétendu, (dissertat. anti-baxianæ),

que M. de Leibnitz étoit cependant du sentiment de M. Bayle, & que ce Savant le lui a avoué lui-même dans une de ses lettres. Le Clerc, (Bibliot. choisie t. 15.) pensoit de même; mais le P. Tournemine Jésuite assure que ce que M. Pfaff & M. le Clerc ont avancé, est faux, & que M. Leibnitz lui a écrit que ce livre contenoit ses véritables sentimens.

imperfections du monde étoient des suites ; dans ce sentiment Dieu avoit mis la créature en état d'être souverainement heureuse , mais il n'avoit pas prévenu tous ses caprices , tous ses égaremens , tous ses malheurs , parceque l'amour de sa gloire & sa sagesse le forçoient d'agir par des loix générales , & ne lui permettoient pas les loix particulieres , qu'il auroit fallu suivre pour produire un monde sans défauts & sans malheurs.

Quoi qu'il en soit de ces différens systêmes , il est certain qu'on ne peut compter entre les Fatalistes , leurs Auteurs & leurs Partisans : Varburton , dont la plume a défendu la Religion , fut aussi le défenseur de Pope ; on soutient dans toute l'Allemagne les principes de Leibnitz ; on ne soupçonnera pas Malebranche d'avoir été Fataliste , jamais homme ne fut plus persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne , il ne fit des systêmes que pour justifier aux yeux de la Philosophie la sublimité de ses dogmes ; & il crut son systême , parcequ'il s'allioit avec la Religion (1).

(1) M. de Fontenelle branche , dit , les hommes dans l'éloge du P. Male- mes croient ordinaire-

La nécessité qui naîtroit de la sagesse de Dieu , n'empêcheroit pas qu'il n'eût donné des loix aux hommes & qu'ils ne fussent en état de les observer.

Mais il n'en est pas ainsi de la nécessité de nature : si Dieu agit par la même nécessité qui le fait exister , il n'est point le maître de ses actions , elles sont son essence même , & nous ne pouvons plus le concevoir comme un législateur & comme un maître : voilà le système qui sappe les fondemens de la providence , & qui anéantit toute la moralité des actions humaines.

Si au contraire Dieu n'agit point par la nécessité de sa nature , s'il a pû ne point créer le monde , alors il a pû imposer des loix pour la religion & pour la politique ; & l'on peut considérer Dieu comme législateur & comme juge : je n'examinerai donc que les difficultés des Fatalistes en faveur de la nécessité physique de l'intelligence créatrice.

ment ce qu'ils voient , le P. Malebranche voïoit ce qu'il croïoit.

ARTICLE I.

Difficultés qui combattent la liberté de l'Intelligence créatrice.

Les hommes ont érigé tous leurs avantages en perfections, & transporté à l'intelligence nécessaire tous leurs avantages. Comme une indépendance absolue leur a paru le plus grand des avantages, ils ont jugé que l'intelligence nécessaire étoit indépendante, & l'on a pensé que se suffisant à elle-même & n'ayant ni besoins ni supérieurs, elle avoit pû ne produire rien de ce qu'elle avoit produit, & que

- par conséquent elle avoit créé le monde sans avoir été déterminée, ni par une puissance étrangère, ni par sa nature.

Un être qui a créé le monde sans être déterminé, ni par une cause étrangère, ni par sa nature, ni par aucune sorte de besoin, auroit pû ne pas créer le monde & s'être déterminé lui-même à le créer; telle est la suite d'idées qui a fait supposer dans l'intelligence créatrice une liberté, dont la raison démontre l'impossibilité.

En effet, il faut pour la liberté une

forte d'indifférence incompatible avec la nature de l'intelligence créatrice.

L'intelligence créatrice agit parce qu'elle se détermine à agir : comme rien n'est sans une raison qui le fasse être , la détermination de l'intelligence créatrice a sa raison , qui est hors d'elle ou dans elle-même ; si cette raison est hors d'elle , cette intelligence n'agit pas librement , ses déterminations ne dépendent point d'elle.

Si la raison qui détermine l'intelligence créatrice , est dans cette intelligence même , elle ne peut être que son essence , ses perceptions ou une sorte de force , capable d'agir ou de ne point agir indépendamment des perceptions.

Si l'intelligence créatrice est déterminée par son essence , toutes ses actions sont aussi nécessaires que son essence , elle ne peut agir librement , son existence & ses actions ont le même principe , elle fait tout ce qu'elle peut faire , comme elle est tout ce qu'elle peut être.

Si l'on suppose que l'intelligence créatrice est déterminée par ses perceptions , elle n'auroit donc pas agi si elle n'eût apperçu qu'elle devoit agir ; &

il étoit impossible qu'elle n'agît pas ,
 aiant apperçu qu'elle devoit agir : ainfi
 agir & appercevoir font la même cho-
 se , par rapport à l'intelligence créa-
 trice ; puisque la perception & l'action
 font liées essentiellement : l'intelli-
 gence nécessaire a créé le monde aussi
 nécessairement qu'elle apperçoit que
 le tout est plus grand que sa partie.

Si l'on suppose dans l'intelligence
 créatrice , une force capable de se dé-
 terminer indépendamment de ses per-
 ceptions , on entend par là que cette
 intelligence , pour se déterminer à
 agir , n'a pas besoin de juger qu'elle
 doit agir ; ou l'on veut dire qu'elle
 peut agir , quoi qu'elle apperçoive
 qu'elle ne doit point agir. Dans ces
 deux cas , la puissance créatrice est une
 force aveugle & nécessaire & non pas
 une intelligence sage ; il faudra alors
 reconnoître dans l'être nécessaire une
 intelligence sans pouvoir , & une for-
 ce sans raison : n'est-ce pas retomber
 dans un Fatalisme moins raisonnable
 que celui de Pythagore , qui suppo-
 soit une force productrice distinguée
 de l'intelligence suprême , qui la di-
 rigeoit & la trouvoit souvent intai-
 nable.

Mais , dit on , l'intelligence créatrice étant indépendante & se suffisant à elle-même , tout est égal à ses yeux , & par conséquent elle n'a été déterminée que par sa propre volonté.

Pour faire sentir la foiblesse de cette réponse , il suffit d'expliquer ce que c'est que *vouloir*. *Vouloir* c'est préférer : préférer une chose à une autre , c'est juger qu'elle est meilleure ; & il n'y a point de meilleur , où tout est égal : il n'étoit donc point égal de laisser le monde dans le néant ou de le créer , puisque l'intelligence infinie l'a voulu créer : l'intelligence infinie a donc créé le monde , parcequ'elle a vû qu'il falloit le créer ; & il est impossible qu'elle ne créât pas un monde qu'elle jugeoit devoir créer : elle n'auroit pû s'empêcher de le créer , qu'en jugeant qu'il ne falloit pas créer un monde , auquel elle a donné l'existence , & auquel elle a jugé qu'elle devoit la donner. Les Partisans de la liberté de l'intelligence créatrice , sont toujours entre ces deux écueils ; il faut qu'ils supposent que cette intelligence se détermine sans raison , ou qu'elle peut se déterminer contre la raison.

ARTICLE II.

On ne prouve point que l'Intelligence créatrice ne peut être libre.

La puissance créatrice est une intelligence, elle ne peut se déterminer indépendamment de ses perceptions; mais ces perceptions sur lesquelles elle se détermine, lui imposent-elles la nécessité de se déterminer & d'agir?

Une chose peut contribuer à la production d'une autre, en deux manières, comme cause ou comme condition: comme cause, lorsqu'elle renferme la force productrice; comme condition, lorsqu'elle ôte quelque obstacle qui empêchoit la puissance d'agir.

Ainsi j'ai la puissance qui produit le mouvement, je suis capable de transporter mon corps, je suis donc la cause du mouvement de mon corps; mais si j'étois chargé de chaînes, je ne pourrois marcher quoique je voulusse marcher & que j'eusse la force nécessaire pour ce mouvement; & quoique j'eusse la force nécessaire pour marcher & que je ne fusse point chargé de chaînes, je n'aurois point marché si je n'avois été excité à marcher: ainsi

ce qui auroit ôté mes chaînes & m'auroit excité à marcher, n'auroit contribué à mon mouvement que comme condition ; il est clair que celui qui m'ôteroit mes chaînes , ne m'imposeroit aucune nécessité de marcher, supposé que la force motrice qui est en moi ne fût pas déterminée par sa nature à faire marcher mon corps. Si pour me faire marcher on me proposoit un objet , qui ne me fût point nécessaire, il paroît encore certain qu'on ne me détermineroit pas nécessairement à marcher : appliquons ces principes à notre question.

L'intelligence créatrice contient en elle-même le principe de ses déterminations ; mais ce principe n'est point une puissance aveugle & qui agisse sans connoissance ; les perceptions de l'intelligence créatrice n'influent donc point dans ses déterminations comme cause , mais comme condition.

Si l'intelligence créatrice étoit une puissance continuellement en effort , & qui cependant eût besoin de connoître pour agir , les déterminations de l'intelligence créatrice, sans être produites par ces perceptions , en seroient pourtant des suites nécessaires , & cette puissance ne seroit pas plus libre

dans ses actions que dans ses perceptions.

On a prouvé qu'il n'étoit point de l'essence de l'intelligence créatrice d'agir & de produire des êtres distingués d'elle ; ainsi l'intelligence créatrice n'est point une puissance essentiellement en effort, qui pour agir n'ait besoin que de connoître, & qui produise tout ce qu'elle connoît : on ne peut donc soutenir qu'en Dieu, connoître & agir sont la même chose.

Si l'intelligence créatrice n'est point une puissance essentiellement en effort pour agir, elle a donc besoin d'être excitée pour agir ; & puisqu'elle n'est point une puissance aveugle & qui agisse sans discernement, il faut qu'elle soit dirigée dans ses actions : les perceptions de l'intelligence créatrice n'ont donc point d'autre part dans ses déterminations que de l'exciter à agir, & de la diriger dans ses actions.

Les perceptions de l'intelligence créatrice ne peuvent l'exciter à agir & la diriger, qu'en lui faisant connoître des objets que sa puissance peut produire & qu'il est bon qu'elle fasse exister : si ces objets sont essentiels à son bonheur, alors la perception de

ces objets déterminera nécessairement l'intelligence créatrice à les produire ; mais on conçoit que l'intelligence créatrice ne sera point déterminée nécessairement à produire un effet , qui ne sera point essentiel à son bonheur , & elle ne peut appercevoir aucun objet distingué d'elle , comme essentiel à son bonheur , puisqu'elle a par son essence toutes les perceptions , toutes les connoissances , toutes les perfections dont une intelligence nécessaire est capable.

Ainsi l'intelligence créatrice a connu par ses perceptions , qu'il étoit bon qu'elle produisît des êtres distingués d'elle , il n'en falloit pas davantage pour la déterminer à les produire ; mais dans le tems qu'elle connoissoit qu'il étoit bon de produire des êtres distingués d'elle , elle voïoit qu'il ne lui étoit pas essentiel de les produire , elle n'y étoit par conséquent point déterminée nécessairement. Pour déterminer , il suffit de proposer un bien , pour déterminer nécessairement , il faut proposer un bien sans lequel on ne puisse pas être heureux.

On se trompe donc lorsqu'on prétend que l'intelligence infinie s'est dé-

terminée nécessairement à produire le monde, parcequ'elle a jugé qu'il étoit meilleur de le produire que de ne le pas produire ; le meilleur ne détermine nécessairement, que lorsqu'il est nécessaire pour le bonheur.

On fait donc un sophisme lorsqu'on dit que l'intelligence créatrice a agi, parcequ'elle a jugé qu'elle devoit agir, & qu'ayant jugé qu'elle devoit agir, il étoit impossible qu'elle n'agît pas, parceque pour ne pas agir il auroit fallu qu'elle eût jugé qu'elle ne devoit pas agir, ce qui est impossible, supposé que cette intelligence ait jugé qu'elle devoit agir.

On fait, dis-je, un sophisme, car l'intelligence créatrice n'a point agi, parcequ'elle a jugé qu'elle devoit agir, puisqu'elle ne pouvoit juger qu'elle devoit agir ou qu'elle ne devoit point agir, attendu qu'elle est absolument indépendante de tout être distingué d'elle ; elle a agi parcequ'elle a vu qu'il étoit bon d'agir & qu'elle avoit la force de se porter à faire ce qu'elle jugeoit être bon ; elle n'eût pas agi, elle seroit restée dans l'inaction, quoiqu'elle eût jugé qu'il étoit bon d'agir, parcequ'elle

n'est point déterminée nécessairement à faire ce qui est bon , & qu'elle a une indépendance qui la met en état de ne pas produire des êtres distingués d'elle quoiqu'il soit bon de les produire. L'intelligence créatrice n'est donc point libre , parcequ'elle peut agir sans raison ; mais parceque les raisons qu'elle a d'agir hors d'elle même , ne la déterminent point nécessairement.

C H A P I T R E III. -

Examen des difficultés qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pû produire le monde visible.

JE n'ai point encore examiné la fin que l'intelligence suprême s'est proposée dans la création , les loix qu'elle a suivies dans la production du monde , & la destination des différens êtres qu'il renferme : je n'examine donc ici que les raisons qui ont paru prouver que le monde ne peut être produit par l'action ou par la puissance physique de l'intelligence créatrice.

ARTICLE I.

Difficultés qui ont paru prouver que le Monde visible ne pouvoit être produit par l'action d'une Intelligence infinie.

Dans le sentiment qui suppose une intelligence créatrice, le mouvement n'est essentiel ni aux corps, ni aux élémens des corps ; il faut que l'intelligence qui a produit le mouvement ait uni à chacun des corps une force motrice ou qu'elle les mette elle-même en mouvement.

On ne peut supposer que l'intelligence productrice des êtres, ait uni aux corps des forces motrices : car ou ces forces motrices seront elles-mêmes intelligentes, ou elles seront dépourvues d'intelligence : si elles en sont privées, elles ne sont point différentes des formes plastiques de Cudwort ; il faut donc les soumettre à la direction de l'intelligence créatrice, ou supposer que ces forces agissant sans choix & sans discernement, ont produit l'univers & tout ce qu'on y admire : & alors on ne voit pas pourquoi la force motrice, que Straton suppose dans la

matiere , ne suffiroit pas pour la production du monde.

Si ces forces sont dirigées & conduites par l'intelligence créatrice , il faut alors que l'intelligence créatrice soit distribuée dans toute la nature , & que son action applique ces forces à la matiere ; & dans cette supposition on remet l'intelligence créatrice dans cette multitude d'occupations subalternes & de petits détails qu'on avoit voulu lui épargner, en imaginant des formes plastiques : non-seulement on n'épargne à l'intelligence créatrice , aucun des embarras dont on vouloit la décharger ; on fait de cette intelligence une puissance qui dirige chacun de ces mouvemens , qui par conséquent est répandue dans toute la nature , puisqu'elle y agit.

Les Défenseurs de l'intelligence créatrice ne peuvent supposer une intelligence ainsi répandue dans toute la nature & appliquée à chaque partie de matiere : il faudroit que toutes les parties de la matiere agissent sur elle & qu'elle agît sur toutes les parties de la matiere : deux conditions incompatibles avec la simplicité d'un être intelligent.

Toutes

Toutes ces difficultés sont encore plus réelles dans le système des causes occasionnelles, où l'on suppose que Dieu seul peut mouvoir les corps.

Mouvoir les corps, disent les Partisans des causes occasionnelles, c'est les faire exister successivement dans différentes parties de l'espace, c'est les y conserver ou plutôt les y créer; ce qui ne peut appartenir qu'à l'être nécessaire; il est certain que dans le sentiment qui attribue à Dieu tous les mouvemens de la matiere, la substance divine ou l'intelligence créatrice doit être répandue dans toute la nature, & que le système des causes occasionnelles ne peut s'allier avec la simplicité de l'intelligence créatrice.

On ne peut donc supposer, ni qu'une force motrice distinguée de l'intelligence créatrice & des corps, les mette en mouvement, ni qu'ils soient mus immédiatement par Dieu même.

Si l'intelligence créatrice n'a pu produire le mouvement, ni par elle-même, ni par des forces motrices unies à la matiere, il faut donc que le mouvement lui soit essentiel; si le mouvement est essentiel à la matiere & que Dieu ne puisse la mouvoir, il ne peut

ni diriger ses mouvemens, ni les ordonner; il n'est pas tout puissant; & non-seulement le monde visible, mais encore les esprits unis à la matiere, sont soumis à un destin aveugle & indépendant de l'intelligence à laquelle on attribue la production du monde.

La supposition d'une intelligence toute puissante & productrice du monde, est donc une fiction de l'imagination. Le spectacle de la nature envisagé sans préjugés, conduisoit la raison à des conséquences toutes contraires: tout est fini dans le monde, c'est un assemblage de substances qui sont toutes bornées, & qui ne peuvent être l'ouvrage d'une puissance infinie; c'est un principe incontestable en Métaphysique, que les effets sont proportionnés à leurs causes, & il n'y a aucune proportion entre des productions bornées & l'action d'une puissance infinie. Quelle idée aurions nous d'un être qui déploieroit une puissance infinie pour produire des effets finis, nous qui ne louons même dans nos actions, que celles dont les effets paroissent surpasser les causes que nous mettons en œuvre.

Tous les Métaphysiciens convien-

nent que la maniere d'agir, est telle que la maniere d'exister; ainsi toutes les actions d'une puissance infinie doivent donner des effets infinis: car si l'action étoit infinie & l'effet fini, il y auroit une partie de l'action sans effet, ce qui détruit la toute-puissance de l'intelligence créatrice.

Il falloit donc nécessairement une action finie pour produire le monde & les êtres qu'il renferme; & l'on ne peut supposer d'action finie dans un être infini: la maniere d'agir, comme on l'a déjà dit, est telle que la maniere d'exister.

S'il y a une intelligence infinie, elle est un être simple, & il n'y a point de degrés dans l'action d'un être simple, parcequ'il agit tout entier: l'action d'une intelligence infinie ne peut donc être finie: les différens êtres que nous connoissons sont tous bornés & supposent que l'action qui les a produits, étoit bornée: on ne peut les regarder comme l'ouvrage d'une intelligence infinie & toute-puissante.

A R T I C L E II.

Réfutation des raisons qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pu produire le Monde.

Nous sommes des intelligences & nous produisons quelques effets; c'est par notre volonté que nous produisons ces effets; l'intelligence infinie peut donc aussi produire des effets, & elle les produit par sa volonté; mais la volonté de l'intelligence infinie, aussi bien que la notre, ne se porte que vers les objets qu'elle connoît; c'est donc la connoissance de l'objet qui détermine son action, & comme tous les objets qui existent hors d'elle sont bornés, il est clair qu'elle ne peut produire que des êtres bornés.

Ce n'est point par une impétuosité aveugle, que l'intelligence créatrice agit: elle produit par sa volonté, & sa volonté est toujours dirigée par la connoissance; ainsi elle peut mettre de la variété & des différences dans ses productions; elle n'épuise pas toute son activité lorsqu'elle agit, & la simplicité de cette intelligence n'empêche

point qu'elle ne puisse produire des effets bornés.

Non-seulement elle a pu produire des êtres bornés, elle a pu, des êtres qu'elle a produits, former le monde tel qu'il est.

Le monde a été produit & s'entretient tel que nous le voyons par le mouvement, par la continuation & par la communication du mouvement; & enfin par les différentes directions des mouvemens des corps; tous ces effets s'expliquent sans supposer l'intelligence créatrice répandue dans le monde & attachée à la matiere.

Il y a du mouvement toutes les fois qu'il y a changement dans les rapports des corps ou dans leur situation.

Puisque l'intelligence créatrice fait exister les corps; elle peut les faire exister dans toutes les situations & dans tous les rapports possibles; elle peut produire tous les mouvemens de la matiere. Comme c'est par sa volonté qu'elle fait exister les corps, elle les met aussi en mouvement par sa volonté: il suffit que cette intelligence veuille qu'un corps existe dans telle ou telle situation, pour qu'il existe

en effet dans cette situation : il ne sera donc point nécessaire que cette intelligence soit répandue dans la matiere, pour la mettre en mouvement.

Pour que ces corps se communiquent leur mouvement, il suffira que lorsqu'un corps aura été appliqué contre un autre, la volonté de Dieu fasse changer de situation le corps frappé ; il est bien clair dans ce sentiment que la volonté de l'intelligence créatrice pourra varier le mouvement des corps de toutes les manieres possibles, sans que l'intelligence motrice soit unie à la matiere ; c'est le système des causes occasionnelles.

Il n'est pas même nécessaire de faire agir sans cesse la volonté de l'intelligence créatrice : cette intelligence ayant produit des corps, a pu les faire passer d'un lieu à un autre ; cet effet n'est point contraire à sa nature, puisque nous qui sommes des intelligences bornées, produisons du mouvement dans notre corps. Cette même intelligence a pû former des corps élastiques, puisqu'il y en a dans la nature. Supposons donc que tous les élémens physiques des corps sont des ressorts, & que l'intelligence créatrice ait im-

primé à ces élémens un premier mouvement : la matiere , dont toutes les parties étoient autant de ressorts , a du conserver ce mouvement ; ce mouvement a du se communiquer , & si l'on ne doit pas dire comme M. Descartes , que la même quantité de mouvement se conserve invariablement dans le monde ; on peut du moins soutenir , avec Leibnitz , que la même force motrice se conserve dans la nature.

L'intelligence créatrice aiant produit dans le monde une force motrice , toujours subsistante & toujours égale , a pu donner au mouvement des corps , certaines directions , & à leurs élémens certains degrés de force , certaines figures , ce qui a suffi pour faire naître le monde tel que nous le voïons , sans faire intervenir à chaque instant l'intelligence créatrice pour produire le mouvement.

Mais l'intelligence créatrice n'est-elle pas un être simple , & un être simple peut-il agir sur cette multitude infinie d'élémens , dont l'univers est composé ?

J'ai prouvé que les êtres simples ont de l'activité ; que par cette activité , ils peuvent mettre en mouvement

d'autres êtres simples en agissant sur eux : j'ai prouvé de plus que leur force peut avoir des degrés (1) : l'intelligence créatrice qui est infinie , peut donc avoir une force motrice infinie , agir sur tous les élémens des corps , & donner à ces petites forces tous les mouvemens possibles , connoître sans la fatigue de l'attention , tous les mouvemens de la machine de l'univers , en diriger l'ordre & l'œconomie sans être répandue dans toute la matiere , porter son action aux extrémités de l'univers sans changer de place , suspendre à son gré toutes les forces de la nature , interrompre le cours ordinaire des mouvemens dans une partie du monde , tandis que le reste de la nature remplira paisiblement sa destination , & semblera gouverné par d'autres loix à ceux qui ignoreront l'immensité de la puissance qui a créé le monde.

Le système de la nature est dans ces principes un mystere impénétrable à l'esprit humain. Le Philosophe ne peut , ni déterminer le commencement du monde , ni les états par les-

(1) Réfraction du Fa- qu'une substance dans le
talifine qui ne suppose monde.

quels il a passé , ni les révolutions qui se préparent : le premier mouvement imprimé à la matiere , la direction de ce mouvement , la variété infinie des des figures des élémens des corps , & la nature particuliere des élémens de la matiere , nous sont absolument inconnues ; c'est la combinaison de toutes ces choses qui produit tous les phénomènes : l'être créateur connoit seul ce que produiront ces combinaisons , & nous ne savons sur tous ces objets , que ce que la révélation nous fait connoître.

Mais tandis que la philosophie reconnoit son impuissance pour pénétrer les ressorts qui ont produit , & qui entretiennent l'univers , elle fait naître dans l'esprit l'idée la plus sublime de l'intelligence créatrice : elle seule fait voir dans le monde une multitude de combinaisons qui ne peuvent avoir pour principe qu'une intelligence infinie , & toute - puissante.

La philosophie , en éclairant l'homme sur la cause du monde , lui fait voir combien il est incapable d'embrasser la nature , d'en connoître tous les rapports , & d'en voir l'ensemble :

elle apprend donc à l'homme qu'il y a une infinité de choses , dont on ne peut connoître l'usage , & qui peuvent cependant être liées avec le système général du monde ; qu'ainsi la raison ne doit point combattre la Providence par ces phénomènes bizarres , qu'on nomme écarts de la nature , ou par ces événemens fâcheux qui désolent quelque partie de la terre. Toutes les déclamations que ces événemens occasionnent contre la Providence , sont donc des emportemens de l'orgueil & de l'ignorance.

C H A P I T R E IV.

Examen des difficultés qui ont fait juger qu'on n'a point de raison suffisante d'attribuer la formation du Monde à une Intelligence créatrice.

P O U R qu'une chose soit regardée comme cause d'un effet , il ne suffit pas qu'elle l'explique : il faut encore prouver que l'effet ne peut exister que par cette cause : & les Philosophes qui refusent de croire que le monde a été produit par une intelligence , croient

que des causes différentes de l'intelligence créatrice , ont pû produire le monde visible.

ARTICLE I.

Exposition des raisons qui ont paru prouver qu'il n'est pas certain que le Monde soit l'ouvrage d'une Intelligence.

En supposant un mouvement imprimé au hasard ; la production du monde ; tel qu'il est , n'auroit dans un tems fini qu'une possibilité très éloignée , une probabilité infiniment petite ; cependant elle feroit du moins possible : la production du monde par un mouvement imprimé au hasard , a donc quelque probabilité ; & dès lors on ne peut pas dire que la formation du ciel , de la terre , & des animaux , soit l'effet nécessaire d'un choix ; du moins il n'est pas démontré que le monde soit l'ouvrage de l'intelligence créatrice , ou qu'elle l'ait formé avec dessein.

Cette probabilité , qui dans la supposition de la création de la matiere , est infiniment petite ; croît prodigieusement , si l'on suppose l'éternité du

mouvement & de la matière ; car dans ce sentiment , les élémens de la matière ont une force motrice essentielle , & les uns tendent en bas , les autres en haut , les uns à droite , les autres à gauche.

Dans cette supposition , les parties de la matière ont dû se rencontrer en une infinité de manières différentes , & souvent contraires ; mais comme on suppose que les élémens des corps ont en eux-mêmes une force motrice , la différence , ou même l'opposition de leurs rencontres n'ont point dû faire cesser le mouvement ; les parties ont dû continuer à se mouvoir , & produire dans un tems infini une infinité de combinaisons différentes : la combinaison qui fait le monde actuel devient donc , non seulement infiniment probable dans le système des hazards , mais encore certaine & nécessaire.

Ainsi la matière agitée pendant une durée infinie , a pris une infinité de formes différentes : le monde entier a été de l'eau , du feu , de la terre , de l'air , un cahos informe , il s'y est formé de la lumière & des soleils qui se sont anéantis & reproduits une

infinité de fois ; mais enfin l'immensité des siècles a amené la combinaison qui devoit produire dans le monde une forme constante, & telle que nous la voïons.

Il en faut dire autant des animaux. Le hazard avoit produit une multitude innombrable d'individus ; un petit nombre se trouvoit construit de maniere que les parties de l'animal pouvoient satisfaire à ses besoins ; dans un autre infiniment plus grand , il n'y avoit , ni convenance , ni ordre : tous ces derniers ont péri. Des animaux sans bouche ne pouvoient pas vivre , d'autres qui manquoient d'organes pour la génération , ne pouvoient pas se perpétuer : les seuls qui soient restés , sont ceux où les organes , les viscères propres à la nutrition , se trouvoient réunis. Ces especes que nous voïons aujourd'hui , ne sont que la plus petite partie de ce qu'un destin aveugle avoit produit.

Enfin , quand il seroit vrai que le hazard n'a pû produire les differens corps que la terre nourrit ; pourroit-on en conclure que tous ces êtres ont été produits par une intelligence ? Connoissons-nous la nature : des cau-

ses cachées dans son sein ne peuvent-elles pas avoir tout produit ? Le Poëlype ne contient-il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa régénération ? Quelle absurdité y auroit-il donc à penser qu'il est des causes physiques par lesquelles tout auroit été fait , & auxquelles la chaîne de ce vaste univers est si nécessairement liée & assujettie , que rien de ce qui arrive ne pouvoit pas ne pas arriver ; des causes dont l'ignorance nous a fait recourir à une intelligence créatrice. Ainsi détruire le hazard , ce n'est pas prouver l'existence d'un être suprême , puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne seroit , ni le hazard , ni Dieu , je veux dire la nature , dont l'étude , par conséquent , ne peut faire que des incrédules ; comme le prouve la façon de penser de ses plus heureux scrutateurs.

ARTICLE II.

Réfutation des difficultés que l'on vient d'exposer.

Il n'est pas question entre le Fataliste & le Théiste , d'examiner si en supposant de la matière & une force

motrice attachée à la matiere , on peut expliquer tout ce qu'on voit dans le monde , mais si l'on peut supposer que cette matiere existe par elle-même , & que le mouvement lui est essentiel.

Si l'existence & le mouvement ne sont point essentiels à la matiere , il est clair qu'on n'explique point l'origine du monde , en supposant que la matiere existe & se meut par elle-même , puisque cette explication supposeroit non seulement ce qui est en question , mais encore une chose fausse & absurde.

Les difficultés qui portent sur la supposition d'une matiere & d'un mouvement éternel , n'ont donc pas contre le systême des Théistes plus de force , que les raisonnemens d'un Sophiste qui combattroit les démonstrations des Mathématiciens , en supposant que le tout est plus petit que sa partie.

Mais supposons pour un moment , l'éternité de la matiere & du mouvement , & laissons agir le hazard.

Il faut dans ce systême , que les mouvemens de la matiere se suivent nécessairement , & soient liés les uns

aux autres , ou que la matiere se meuve à chaque instant sans loix & sans regle.

Si les mouvemens de la matiere sont nécessairement liés les uns aux autres , il n'y avoit qu'un seul degré de mouvement dans chacune des parties de la matiere , & une seule détermination du mouvement de ces parties , qui pût produire le monde tel qu'il est : la succession des tems n'a donc pû mettre dans la matiere, que les dispositions qui suiv oient nécessairement de cette impression : la possibilité du monde actuel dans le systême du hazard , dépend donc uniquement de la possibilité de cette impression , & l'éternité du mouvement & de la matiere , ne peut être d'aucune considération dans cette question.

Ainsi pour juger de la possibilité du monde actuel dans le systême du hazard , il faut nous élever jusqu'à cette impression primitive, & déterminer son degré de probabilité , en ôtant du monde toute intelligence capable de diriger le mouvement ou d'en fixer les degrés.

Le monde est composé d'un nom-

bre infini de différentes parties de matiere ; puisque tout est lié dans les mouvemens des corps, le monde n'a pu exister tel qu'il est, que parceque chaque partie de matiere avoit un certain degré de mouvement, & qu'elle a été mue vers un certain côté : chaque partie de matiere pouvoit avoir une infinité de degrés de mouvement différens ; le degré du mouvement nécessaire pour la production du monde actuel, n'a donc qu'une probabilité infiniment petite pour chacune des parties de la matiere.

Il ne suffisoit pas pour la production du monde, que chaque partie de matiere eût un certain degré de mouvement, il falloit qu'elle eût une certaine détermination ; & chaque partie de matiere pouvoit avoir une infinité de déterminations différentes : la détermination du mouvement nécessaire pour produire le monde, n'avoit donc encore qu'une probabilité infiniment petite pour chaque partie de matiere, ainsi pour expliquer la formation du monde dans le système des hazards, ont fait concourir deux choses, dont chacune n'a qu'un degré de probabilité infiniment petit,

& dont le concours a encore un degré de probabilité infiniment au-dessous de la probabilité de chacune des deux autres : la réunion du degré & de la détermination du mouvement nécessaire pour la production du monde, est donc dans chaque partie infiniment au-dessous du plus petit degré de probabilité ; si cette réunion est infiniment au-dessous du plus petit degré de probabilité dans chaque partie de matiere, combien en est-elle éloignée dans la totalité des parties qui composent le monde ? La probabilité de la production du monde par le hazard, est donc nulle, & ce systême est absurde ; car l'absurdité commence où la probabilité cesse, parceque l'impossibilité commence pour la raison, où la probabilité finit.

Si l'on suppose que la matiere se meut à chaque instant sans regle & sans loix, il faut alors supposer que chacune de ses parties se meut à chaque instant de la maniere nécessaire pour produire le ciel, les animaux & les plantes : supposition qui ne feroit que multiplier les difficultés qu'on vient d'opposer au systême du hazard.

Mais enfin, disent les Philosophes que nous combattons, connoissons-

nous la nature : des causes cachées dans son sein ne peuvent-elles pas avoir tout produit ?

Je ne prétends pas que nous connoissions toute la nature , mais au moins nous connoissons quelques phénomènes , nous savons qu'il y a du mouvement & de la matière , & que le mouvement forme avec la matière une infinité de corps différens : j'ai , pour ainsi dire , suivi le mouvement dans la production de ces différens corps , & j'ai trouvé dans son action des variétés , qui ne pouvoient avoir pour principe une puissance aveugle & nécessaire ; j'ai donc été fondé à supposer que tous les corps avoient été formés par un mouvement distribué & dirigé par une intelligence , & à exclure ces prétendues causes cachées dans le sein de la nature ; j'ai fait voir que la formation du Polype , qui sert de prétexte à la supposition de ces causes occultes , j'ai , dis-je , fait voir que cet animal n'avoit point été produit par une force aveugle & nécessaire ; j'ai donc dû rejeter toutes ces causes physiques auxquelles on voudroit attribuer la formation du monde.

Pour être autorisé à substituer à l'action de l'intelligence créatrice ces causes physiques, ne devoit-on pas au moins en donner quelque idée, nous faire entrevoir cet être, qui n'est ni le hazard ni Dieu, auquel on donne le nom de nature: ou si l'on ne pouvoit pas nous en donner l'idée, ne falloit-il pas nous prouver par des faits incontestables, l'existence de cet être mystérieux? Ces heureux Scrutateurs de la nature, dont on nous vante l'incrédulité, sont assurément beaucoup plus crédules qu'on ne pense, puisqu'ils admettent sans nécessité, un être dont ils n'ont aucune idée.

Bacon ne croïoit pas que l'étude de la nature fût des incrédules, lui qui pensoit que les premiers gouts de la philosophie conduisoient à l'Athéisme, & qu'une connoissance plus approfondie de la nature, ramenoit à Dieu: Leibnitz n'ignoroit pas moins que Bacon, l'art moderne d'étudier la nature, écoutons-le s'expliquer lui-même à ce sujet. » J'ai découvert, dit-il, que les
» loix du mouvement qui se trouvent
» effectivement dans la nature & sont
» vérifiées par l'expérience, ne sont
» pas à la vérité absolument démon-

„ trables , comme feroit une propo-
 „ tion géométrique , mais il ne faut
 „ pas auffi qu'elles le foient ; elles ne
 „ naiffent pas entierement du princi-
 „ pe de la néceffité , mais elles naif-
 „ fent du principe de la perfection &
 „ de l'ordre ; elles font un effet du
 „ choix & de la fageffe de Dieu. Je
 „ puis démontrer ces loix de plufieurs
 „ manieres , mais il faut toujours
 „ fuppofer quelque chofe qui n'eft pas
 „ d'une néceffité absolument géomé-
 „ trique ; de forte que ces belles loix
 „ font une preuve merveilleufe d'un
 „ être intelligent & libre , contre le
 „ fyftême de la néceffité abfolue &
 „ brute de Straton & de Spinoza » (1).
 Lifez les Ouvrages des Beker, des
 Sthal , des Haller , des Wolfs & vous
 y trouverez la perfuafion la plus com-
 plette de l'existence d'une intelligen-
 ce fuprême qui a formé le monde ,
 & l'abfurdité du fentiment qui en
 attribue la production à un deftin
 aveugle.

(1) Effais de Théodicée, § 345.

C H A P I T R E V.

Examen des raisons qui ont paru supposer que le Monde visible a tous les caractères d'un effet produit par une force nécessaire , ou qui a agi sans dessein.

ON distingue deux parties dans le monde visible : le ciel & la terre. Les Défenseurs de la nécessité prétendent que ces deux objets examinés sans préjugé , ne paroissent point être l'ouvrage d'une intelligence , mais l'effet d'un mouvement général , qui agite la matiere sans dessein , quelle qu'en soit la cause.

A R T I C L E I.

Difficultés sur lesquelles on se fonde pour attribuer la formation du ciel à une force aveugle & nécessaire.

Le soleil est l'objet le plus éclatant que le ciel offre à nos regards : ce globe répand dans toute l'étendue de son tourbillon la lumière & la chaleur : c'est à cette chaleur que la terre doit

la fécondité ; la nature ne produit rien dans les climats où elle ne se fait point sentir ; mais cette même chaleur qui féconde la terre lorsqu'elle est modérée , fait périr les animaux lorsqu'elle est excessive : ainsi le soleil ne peut rendre féconds que les corps sur lesquels il porte une chaleur modérée ; la terre dans la distance où elle est , éprouve donc des chaleurs capables de faire périr les êtres vivans , & un froid qui empêche la production de ces êtres : il ne faut pour produire ces alternatives qu'un peu plus ou un peu moins de distance , une inclinaison de quelques degrés suffit.

Si de si légères différences dans la position de la terre par rapport au soleil , peuvent faire un désert de la terre , qui est à trente millions de lieues de cet astre , que doit-il arriver à Mercure qui n'est qu'à treize millions , & à Saturne qui en est éloigné de trois cents millions de lieues. La formation de ces astres peut-elle avoir une fin , est-elle l'ouvrage de l'intelligence créatrice ; supposera-t-on qu'elle les a créés pour orner le spectacle de l'univers , tandis qu'elle les a placés à

des distances , où ils sont à peine visibles aux Astronomes ?

Dans ce même tourbillon où les planetes circulent avec des proportions assez exactes , & forment une révolution réguliere , on voit des corps qui traversent le tourbillon dans des sens différens des mouvemens des planetes , ou même souvent opposés ; ces corps s'approchent quelquefois si près du soleil qu'ils paroissent se perdre dans ses raïons : la Comete qui parut en 1680 , étoit dans son perihelie cent soixante-six fois plus près du soleil que la terre ; la chaleur de ce corps étoit si grande , qu'un globe de fer gros comme la terre , qui auroit été à cette distance du soleil , auroit été cinquante mille ans à se refroidir : il n'y a point d'être vivant qu'un pareil degré de chaleur ne fasse périr.

Les Cometes après s'être approchées si près du soleil s'en éloignent infiniment plus que les planetes les plus éloignées , passent par conséquent , de la plus grande chaleur au plus grand froid , & doivent être toujours inhabitables : ces astres se meuvent d'ailleurs sans regle dans le tourbillon
solaire

solaire : on trouve donc dans le ciel des corps dont la formation & le mouvement ne peuvent être regardés comme des effets d'une cause intelligente.

Si nous portons nos observations au-delà de notre tourbillon , nous y découvrons un nombre infini d'astres épars sans ordre , sans dessein , & à des distances immenses de nous : ces astres nous paroissent presque tous immobiles ; on en voit qui se forment tandis que d'autres disparaissent : les loix de la nature ne sont donc , ni constantes , ni uniformes dans ces vastes régions. Quelle peut être la destination d'un nombre infini d'astres , qui s'allument & qui s'éteignent ? Ces changemens ne sont-ils pas l'ouvrage d'un mouvement imprimé au hasard , & non pas la production d'une intelligence sage & toute-puissante ?

ARTICLE II.

Réfutation des difficultés qu'on vient d'exposer.

L'harmonie , l'ordre & la régularité sont des rapports des choses à une fin ;

Tome III.

Q

ainsi pour juger raisonnablement s'il y a du desordre dans la production des corps célestes , il faudroit connoître la fin que l'intelligence créatrice s'est proposée dans la production , & dans l'arrangement des astres ; car si l'intelligence créatrice s'étoit proposé une fin à laquelle tous les mouvemens célestes tendissent , il n'y auroit , ni irrégularité , ni desordre dans le monde : or il est certain que nous ne pouvons déterminer avec exactitude quelle est la fin que l'intelligence créatrice s'est proposée dans la production du ciel.

Il faudroit pour déterminer cette fin , connoître l'étendue du monde , les rapports que ses différentes parties peuvent avoir entr'elles , & les rapports du tout avec l'intelligence créatrice. Les Fatalistes ont-ils discuté tous ces points , connoissent-ils l'étendue & la nature du monde , savent-ils tous les rapports qu'il peut avoir avec l'intelligence créatrice , & tout ce qu'une intelligence infinie & libre peut se proposer ?

Si l'intelligence créatrice a pû se proposer une fin que nous ne pouvons connoître , n'est-il pas possible que

tout ce que nous observons dans le ciel , tende à cette fin : alors le desordre ne seroit que dans l'esprit du Fataliste , qui trop étroit , pour embrasser le grand plan de l'univers , compareroit ensemble quelques-unes de ses parties , imagineroit sur ces petites comparaisons une fin , & croiroit que l'univers n'en peut avoir d'autre. Les Fatalistes ne peuvent donc prouver qu'il y ait dans le monde des desordres qui supposent qu'il n'est point l'ouvrage d'une intelligence libre , & qui ait agi avec dessein.

Mais nous pouvons nous relâcher de cette grande rigueur , & entrer dans l'examen des desordres que les Fatalistes prétendent trouver dans le monde.

La disposition des planetes , est , dit-on , l'ouvrage du hazard , parcequ'elles sont placées à des distances , qui les rendent inhabitables , & que l'intelligence créatrice n'a pû former des planetes pour n'être point habitées.

Mais est-il bien sûr que les planetes ne puissent être produites que pour être habitées ? est-il sûr qu'elles sont inhabitables ?

Sur notre terre , les différens degrés de chaleur ou de froid , font naître des productions différentes.

Toutes les plantes croissent naturellement dans quelqueendroit de la terre , indépendamment des soins de l'homme. Les plus hautes montagnes , dont les sommets sont toujours couverts de neige , produisent des plantes qui leur sont particulieres : il en croît plusieurs especes sur les rochers de la Laponie , que l'on trouve pareillement sur les Alpes , en Suisse , dans la Province de Galles.

Lorsque Tournefort alla herboriser sur le Mont Ararat , il trouva au pied de cette Montagne les plantes qui viennent dans toute l'Armenie ; un peu plus haut , il en vit qu'on ne connoissoit point en France : plus haut , il en vit qui croissent par toute la Suede ; enfin en montant plus haut , il en rencontra plusieurs especes que l'on trouve aussi sur les Montagnes de Suisse & de Laponie. Les herbes qui croissent sur de petites Montagnes d'Italie , sont communes dans toutes les prairies de la Suede.

Dans ces endroits élevés , où la durée de l'été est très courte , les plantes

croissent, fleurissent, & portent leurs fruits en très peu de tems : dans les endroits où la nature seule prend soin de ces plantes, elles portent une quantité prodigieuse de graine : cultivées dans nos jardins, elles deviennent plus hautes, leurs feuilles sont plus grandes, & elles donnent moins de graines ou de fruits.

Les plantes qui se trouvent sous la même latitude, jouissent de la même température, & profitent également dans des pays fort éloignés.

Les plantes de la Zone torride ne peuvent souffrir aucun froid, & elles demandent dans les serres en hiver une chaleur de 50 à 60 degrés : ce même degré feroit périr les plantes de la Zone glaciale (1).

On peut observer sur les animaux ce que l'on vient de dire des plantes. M. Bradley apperçut un jour dans son microscope un petit animal, qui suivant le calcul qu'il en fit, devoit être mille fois plus petit qu'un grain de sable perceptible, il l'approcha du feu, & quoique l'animal en fût éloigné d'une verge, il mourut en moins

(1) Essai sur la culture des végétaux par Lincus. Journ. econom. 1750. Octobre.

moins de six secondes , il perdît sa forme , & fut réduit en peu de tems à la sixième partie de sa grosseur (1). Chaque degré d'élévation dans une montagne , fait éclore des animaux différens , & les différens climats ont leurs animaux qui ne pourroient , ni vivre , ni se multiplier dans un climat différent de celui que la nature semble leur avoir assigné.

Ainsi les animaux n'ont pas besoin pour vivre , d'un degré de chaleur semblable au degré de chaleur qui nous fait vivre : il est possible qu'il y ait dans Saturne des animaux à qui la chaleur de la lumière suffise pour vivre , & pour lesquels une lumière , plus ou moins vive , seroit un été brûlant , ou un hiver rigoureux ; & dans Mercure des animaux , pour qui la chaleur qui seroit périr les animaux terrestres seroit un froid mortel.

Nous avons vû que les sens des animaux ne sont que l'expansion d'un nerf , dont les ramifications aboutissent à toutes les parties de la surface du corps de l'animal , & que ce nerf , plus ou moins délié dans les différentes parties de la surface de l'enveloppe

(1) Bradley , culture des jardins.

du corps de l'animal , formoit les différens sens. Ne seroit-il pas possible que dans les animaux qui habitent Saturne , la surface de leur corps fût parsemée de petits nerfs aussi délicats que la retine , & que les autres sens de ces animaux fussent en proportion avec la délicatesse de leur peau , alors la lumière du soleil feroit sur le corps de ces animaux la même impression que la chaleur fait sur nos corps , & ces êtres pourroient vivre & avoir peut-être les mêmes sensations que nous. Tout le corps du Polype n'est-il pas sensible au plus petit degré de lumière ? Cet animal qui n'a point d'yeux distingue , par le tact seul , la partie éclairée d'un appartement , de celle qui ne l'est pas , le côté où il y a plus de lumière de celui qui est moins éclairé (1). En appliquant ces conjectures aux différentes planetes , elles seront toutes habitables , & Mercure peut avoir des êtres animés semblables à nous , ou dont les grandeurs variroient peut-être selon les proportions assignées par Huygens (2).

Le mouvement des Cometes n'est

(1) Mem. sur les Polypes , par Tremblay.

(2) Huygens , cosmotheoros.

pas irrégulier , comme on le prétend , elles ont leurs loix ; & leurs révolutions sont aujourd'hui vraisemblables : il y en a qui s'approchent quelquefois si près du soleil , & qui s'en éloignent si prodigieusement qu'elles paroissent devoir être inhabitables ; mais n'est-il pas possible que les différens degrés de chaleur que ces corps éprouvent dans leurs révolutions , fassent éclore des êtres animés de différente espece , en sorte que chaque degré de refroidissement , formât sur la Comete une nouvelle espece d'animaux : les Cometes malgré leur excentricité, pourroient conserver un degré de chaleur capable d'y entretenir des êtres vivants , même dans leur plus grand éloignement. La Comete de 1680 , par exemple , conserva dans son plus grand éloignement , une chaleur capable d'y entretenir des animaux vivants (1).

(1) Cette Comete passa si près du soleil que sa plus grande distance étoit à celle de la terre au soleil , tout au plus comme 6 à 1000 : nous savons que la chaleur des rayons du soleil diminue comme leur densité , & celle-ci comme les quarrés des distances du soleil ; par conséquent la chaleur de la Comete doit avoir été à celle des rayons solaires sur la terre , comme 1000000 à 36 , c'est-à-dire , comme 18000 à 1. Nous apprenons par l'expérience que l'eau bouillante est trois fois plus chaude que la terre échauffée en été par les

Cette alternative de froid & de chaud, peut donc produire dans les Comètes une grande variété d'êtres vivants, & les degrés de refroidissement répondroient aux différentes vicissitudes que nous éprouvons sur la terre, où chaque saison fait éclore des especes d'animaux différentes.

Peut-être toutes les Comètes ne font-elles pas des révolutions régulières; peut-être y en a-t-il qui après s'être approchées de notre soleil, quittent notre firmament, & s'en éloignent pour jamais (1); mais ces astres ne feroient

raisons du soleil, & qu'un fer rougi est quatre fois plus chaud que l'eau bouillante, & par conséquent, douze fois plus que la terre en été; ainsi en divisant 28000 par 12, on trouvera que la Comète étoit alors plus de 2300 fois plus chaude que le fer rougi.

Les tems des refroidissemens sont en raison des diamètres, & une boule de fer rougie d'un pouce de diamètre, ne se refroidit pas tout-à-fait dans une heure: par conséquent, une boule de fer rougie de la grosseur de cette Comète, c'est-à-dire, de 400000000 de pouces de diamètre, ne perdroit sa

chaleur qu'après un pareil nombre d'heures, c'est-à-dire, en le divisant par 24 en 1666666666 jours, qui étant divisés par 365 jours, font 456621 années: or supposé que cette Comète ait autour du soleil une révolution constante, elle la fait en 575 ans, puisque remontant en partant de 1681, on trouve dans les observations des Astronomes de 575 ans en 575 ans une Comète exactement semblable à celle de 1680, jusqu'à la mort de Jules César.

(1) Une Comète, par exemple, qui décriroit une éllipse trop allongée, sortiroit dans son éloi-

se former de nouveau, font-elles des soleils aplatis, autour desquels circulent des planetes, dont la gravitation dérange la position de leur soleil, & nous fait appercevoir, tantôt le tranchant de ces soleils, & tantôt leur surface (1).

Ainsi, en supposant que l'intelligence suprême eût voulu produire un monde, où la matiere se métamorphosât sans cesse en une infinité d'êtres vivans & organisés avec des variétés infinies; les planetes, les cometes, les étoiles, qui paroissent errer au hasard, ou jetées sans dessein dans l'immensité de l'espace, concourroient toutes à la fin que l'intelligence créatrice se seroit proposée. Il est donc faux que le ciel n'offre qu'une multitude de corps produits & mus par une force aveugle & nécessaire.

ARTICLE III.

Difficultés qui paroissent prouver que la terre a été formée par une force aveugle, ou qui a agi sans dessein.

Lorsque toutes les parties d'une machine se contredisent, il est absurde

(1) Maupertuis, figure des astres. ch. 7.

be que nous habitons à d'abord été une masse d'eau & de boue, dont un mouvement aveugle a formé une terre couverte de plantes & habitée par des animaux.

En effet, la surface de la terre nous offre des montagnes, des plaines, des vallées composées de différentes couches de pierre, de sable, de gravier, de vase molle, ou durcie : il est d'ailleurs certain qu'on trouve des coquilles pétrifiées dans toutes les montagnes, & à toutes sortes de profondeurs de la terre ; ainsi l'on ne peut douter que la mer n'ait couvert notre globe, & que sa surface n'ait été formée par les dépôts successifs des parties terreuses que l'eau renfermoit dans son sein.

Pour le concevoir, il suffit d'observer que les eaux de la mer diminuent ; car dès lors les différens principes que l'eau renfermoit, ont dû se rapprocher, se réunir, composer des masses trop lourdes pour être soutenues dans l'eau, se précipiter & former un globe solide, à peu près comme l'évaporation réunit en cristaux les parties de sel que l'eau tenoit en dissolution.

On trouve dans l'intérieur de la mer, aussi bien qu'à sa surface, des courants très rapides, & dont la direction est en tout sens. On conçoit aisément que ces courants en se rencontrant dans des directions opposées, obliques ou paralleles, auront réuni en différents amas, toutes les parties solides, & formé des chaînes de montagnes, des rochers isolés, tandis que les fonds plus tranquilles, auront été des côreaux (1).

Lorsque les eaux ont abandonné quelque portion de la terre, l'action de l'air & du soleil y a causé une espèce de fermentation ou de putréfaction, qui a développé des molécules organiques; car on ne peut gueres douter que toutes les parties de la matiere ne soient organiques, & n'aient routes un mouvement vital, comme l'a prétendu M. Bourguet (2). D'ailleurs, il est certain que la fermentation peut les rendre capables de former des plantes, & des animaux. Un grain de bled semé, en produit un grand

(1) Teliamed ou entretiens d'un Philosophe Indien, &c. &c. 1. journée 1. &c.

(2) Lettres philoso-

phiques sur la formation des se's & des crystaux, &c. par M. Bourguet. Amsterdam, 1729.

nombre d'autres , qui sont composés des sucres qu'il tire de la terre : la farine du bled sert à la nutrition & à la reproduction des animaux ; ainsi , l'on ne peut douter que les parties de la matière n'aient un principe vital , & une organisation qui les rend propres à se changer en plante & à devenir un animal. C'est ainsi que la fermentation qui se fait dans un corps qui se pourrit , produit la moisissure qui n'est qu'un amas prodigieux de plantes très régulières , & très bien organisées (1).

Les particules organiques des plantes dégagées par la fermentation qui s'y excite , prennent un mouvement d'ondulation semblable à celui d'une anguille , comme on le voit en observant au microscope une infusion de bled ergoté.

Pour former avec ces dernières molécules, des animaux, il ne faut que les développer davantage , ou les exalter : nous voyons , par exemple , dans la farine qui a fermenté , naître des anguilles très bien organisées ; ce qui prouve que le terme de l'animalisation des particules organiques , est le dé-

(1) Joblot , Observations d'Hist. natue.

gré d'exaltation qui les rend à elles-mêmes : on ne sauroit gueres douter, que ce ne soit là l'origine des Ascari-des, des Tenia, & des autres insectes, qui prennent naissance dans les premières voies, & qu'on trouve dans le cerveau des animaux morts d'hydrophobie, maladie causée par l'alkalification extrême des suc de l'animal.

Les différens degrés de chaleur qui ont suivi les desséchemens succesifs de la terre, le développement des molécules organiques déjà produit dans les plantes, ont occasionné une infinité de fermentations différentes, & fait naître une grande quantité d'animaux de toute espece ; c'est ainsi que dans les infusions d'œillets, de barbeaux, de foin, de thé, de poivre, on découvre une multitude d'animaux différens, qui naissent plus ou moins promptement, qui nagent dans ces infusions, s'agitent, se font la guerre : on a même apperçu dans ces infusions, des animaux d'une figure semblable à celle du singe & de l'homme (1).

Il n'est donc pas impossible que la fermentation ait fait éclore dans les

(1) Joblot, *ibid.*

eaux des animaux , qui abandonnés par la mer , dans des fosses qui se sont desséchées , se seront accoutumés peu-à-peu à vivre dans l'air : peut-être même leur semence restée dans des marais , aura-t-elle produit des animaux , que le besoin de manger aura forcés de se traîner sur la terre , de ramper , ou de marcher : de moins il paroît qu'entre tous les animaux terrestres marchans , rampans , ou volans , il n'y en a aucun , dont la mer ne renferme des especes semblables , ou approchantes , & dont le passage de l'un de ces élémens à l'autre , ne soit possible ; les Veaux marins , les Crocodiles , les Loutres , ne vivent-ils pas également dans l'eau & dans l'air (1).

Nous ignorons combien de tems la terre a été dans l'état qui succeda au cahos ; mais il est certain qu'elle a souffert une dissolution générale ; les plantes , les arbres , les corps des animaux petrifiés qu'on trouve dans toutes les parties de la terre , sur toutes les montagnes , à toutes sortes de profondeur dans le centre des rochers ,

(1) Teliamed , ou Entretien , &c. journée sixième.

ne permettent pas de le révoquer en doute (1).

A cette dissolution générale a succédé un état de consistance & de solidité ; la surface de la terre a été couverte de montagnes , de collines , d'eaux , elle a de nouveau produit des plantes , des arbres , & des animaux semblables à ceux qui s'étoient formés dans son origine : elle a encore essuïé dans cet état une révolution générale ; les montagnes qui s'étoient formées ont été rompues & brisées , c'est un fait dont l'inspection seule des montagnes , les métaux fondus qu'on trouve dans les crevasses des rochers , & les observations de tous les Mineurs , ne permettent pas de douter. Peut-on attribuer à une puissance intelligente , sage , & toute-puissante , ces vicissitudes , ces contradictions : n'est-il pas bien plus raisonnable de les regarder comme l'effet d'un mouvement aveugle & nécessaire , puisque l'on a trouvé dans la matière seule , le principe & la raison des productions régulières , qui font recourir à

(1) Woodward, *specimen geographiæ , physicæ. Dissertat. de Conchis* , &c.

DU FATALISME. 351
une intelligence créatrice distinguée
de la matière.

§ II.

*L'état actuel de la terre prouve qu'elle
n'est pas l'ouvrage d'une intelligence.*

Si nous considérons la terre en son entier , elle ne présente à nos yeux nulle beauté , nul arrangement , elle ne paroît qu'un amas confus de parties ammoncelées sans ordre , où l'on ne découvre nul dessein : les gouffres , les montagnes , les mers , si elles étoient l'ouvrage de Dieu , offriroient du moins quelque ordre , quelque mesure : on y verroit quelque proportion , au lieu que les mers , les montagnes , sont dispersées au hasard (1).

Des volcans sont répandus dans toute l'étendue de la terre , d'un pôle à l'autre. Près du Spisberg , l'isle de Jean Mayen est remplie de feux qui l'ébranlent jusques dans ses fondemens (2).

L'Islande n'est point sujette à de moindres ravages , on a vû des montagnes considérables s'enfoncer dans

(1) Burnet , théorie de la terre.

(2) Hist. d'Islande , par Anderson.

une nuit par un tremblement de terre : toute l'isle est couverte de pierres brûlées ; des montagnes s'y allument tout-à-coup , & communiquent quelquefois le feu à vingt lieues de país. (1)

Le Vésuve cause en Italie des ravages effroïables : Héraclée a été ensevelie sous ses cendres. En Sicile le Mont Ethna bout depuis un tems immémorial , ses éruptions sont très violentes : sur la fin du dix-septieme siecle elles causerent un tremblement qui détruisit entierement la ville de Catanea , & qui ébranla toute la Sicile & l'isle de Malte ; plus de soixante mille personnes périrent dans ce terrible événement (2). Un peu avant il étoit arrivé en Calabre un tremblement de terre qui avoit englouti la ville de Sainte Euphemie (3).

(1) Hist. d'Islande . par Anderson.

(2) Salemon , Hist. mod. t. 2. p. 397. les secousses de ce tremblement de terre étoient si violentes , qu'il fût impossible aux habitans de se soutenir sur leurs jambes.

(3) Kirker , mund. subterr. ce Pete & ceux

qui l'accompagnoient entendirent une explosion qui fit trembler tout sous leurs pieds : le coup étant parti , on jeta les yeux du côté de Sainte Euphemie qu'ils venoient de voir devant eux à environ trois lieues : ils n'apperçurent plus rien qu'une grosse nuée noire qui se dispersa un instant

On trouve des Volcans dans toute l'Asie : les Moluques , les Philippines , les Îles Mariannes , offrent aux voyageurs une multitude de montagnes brûlantes (1) ; il y en a dans l'Île de Bourbon (2).

En Afrique, le Pic de Tenerife jette sans cesse des ruisseaux de soufre fondu : la Guinée a ses volcans : la mer atlantique contient des terres qui s'embrasent : les Îles Ste Helene & de l'Ascension ne sont que des rochers calcinés par des volcans : on a vu proche de l'Île de S. Michel , des Îles sortir du fond des abîmes (3).

L'Amérique a un grand nombre de volcans , les Montagnes du Pérou en sont remplies ; le Mexique , la Californie , la Nouvelle Grenade , ont leurs volcans.

Ces feux renfermés dans les entrailles de la terre , ont de tout tems produit de grands ravages sur la terre : combien l'histoire ne nous a-t-elle pas conservé de monumens de ces terribles puissances : combien n'en con-

après , & ils furent fort étonnés de ne plus trouver le moindre vestige de ville , & à sa place un grand lac.

(1) Gemelli Careri.

(2) Lettres édifiantes ; recueil 18.

(3) Hist. de l'Acad. 1722.

noûtrions-nous pas davantage , si nous avions une histoire exacte de ce qui s'est passé sur la terre (1).

Peut-être se prépare-t-il d'autres malheurs & d'autres desordres pour notre terre : depuis qu'elle est sortie des eaux , le feu la consume , & il doit toujours aller en augmentant ;
 » un habile Physicien croit que ce feu
 » continuera de même , jusqu'à ce que
 » le mouvement du globe qui s'accélère aussi fort lentement , se trouve dans un tel degré d'accélération
 » après un équinoxe d'automne , &
 » un solstice d'hiver , que l'air extraordinairement chargé de particules minérales , fortement condensé , & extrêmement agité , se jettera avec impétuosité dans les entrailles de la terre , par toutes les ouvertures qui y feront alors , & y produira une explosion comme celle de la poudre à canon , qui renversera les montagnes , & causera l'embrasement dont les anciens Philosophes ont parlé.

» Les eaux & les parties volatiles

(1) Voyez l'Hist. chronologique des tremblemens de terre , qui est à la fin de l'histoire des anciennes révolutions du globe terrestre.

» des végétaux, des animaux, & des
 » minéraux, s'élèveront en vapeurs,
 » pendant que les parties fixes reste-
 » ront en fusion sous la forme géné-
 » rale d'un liquide embrasé.

» Ces matieres fondues, couleront
 » & rempliront la place des voutes
 » qu'il y a maintenant au dessous de
 » la terre & de la mer, en chasseront
 » l'air ; d'où il arrivera que l'atmos-
 » phere occupera un beaucoup plus
 » grand espace qu'auparavant ; soit
 » par l'accession de ce nouvel air, soit
 » par l'extrême raréfaction que la vio-
 » lence de l'embrasement lui commu-
 » niquera.

» La diminution considérable du
 » diametre du globe, & l'augmenta-
 » tion excessive de son atmosphere,
 » lui feront changer de place. Il sera
 » transporté dans un autre espace con-
 » venable à la grosseur de son volu-
 » me, à la densité de sa matiere, &
 » à la vaste étendue de son atmos-
 » phere. Il tournera sur son axe avec
 » plus de vitesse, & décrira un nou-
 » vel orbite très différent de celui
 » d'aujourd'hui.

» Le mélange des matieres calci-
 » nables & fusibles du globe, fera

„ tellement réglé , qu'il en résultera
„ une nouvelle construction du globe
„ même , dont les couches & les mon-
„ tuosités seront comme des amalga-
„ mes de métaux & de minéraux dif-
„ féremment vitrifiés , tels que le sont
„ les scories , les émaux & les matieres
„ que jettent les volcans ; d'autres se-
„ ront semblables à la matiere des
„ creusets : toutes ces matieres occu-
„ peront chacune la place qui leur con-
„ viendra , qui sera une suite naturelle
„ de leur état présent , & des mouve-
„ mens présens qu'ils recevront alors.
„ Les matieres les plus pures & les
„ plus liquides y formeront des mers ;
„ & des fleuves de feu , pendant que
„ d'autres seront moins exposées à ce
„ terrible liquide ; de sorte qu'il y
„ aura une surprenante variété d'ob-
„ jets dans ce nouveau globe , qui por-
„ teront des marques épouvantables
„ du changement que l'embrasement
„ y aura causé.
„ Une partie des particules dont l'at-
„ mosphere sera chargée , retombe-
„ ront en forme de pluie de feu ,
„ répondront aux météores d'aujour-
„ d'hui , & rendront ce globe le plus
„ triste séjour que l'on pourra ima-
„ giner,

„ giner ; & le mettront absolument
 „ hors d'état d'être habité par des
 „ hommes tels que ceux d'à-pré-
 „ sent (1).

Peut-être parmi les Cometes qui er-
 rent dans l'immensité des cieux , y en
 a-t il quelqu'une qui embrasera notre
 terre , ou dont la queue l'inondera de
 nouveau , comme il est déjà arrivé
 selon Wiston (2) ; peut-être quelqu'u-
 nes de ces masses , énormes par rap-
 port à la terre , l'entraînera-t-elle dans
 sa course , peut-être son choc contre
 notre petit globe , le précipitera-t-il
 dans le soleil. L'ignorance de ces ter-
 ribles catastrophes , la lenteur des
 mouvemens qui les amènent , sont les
 seuls fondemens de l'opinion qui
 croit que les corps célestes , & en par-
 ticulier la terre , sont l'ouvrage d'u-
 ne intelligence.

Si nous jettons les yeux sur les pro-
 ductions les plus régulières de notre
 globe , nous y trouverons encore des
 desordres : la nature semble avoir for-
 mé les animaux pour les conserver sur
 la terre , & elle leur a donné des be-

(1) Bourguet , Essais de lettres philosophiques.

d'une nouvelle théorie de (2) Theoria Telluris

la terre , à la fin de ses nova.

soins qui les rendent ennemis : elle inspire au Tigre , au Lion , le désir de perpétuer leur espèce , & elle leur donne une voracité & des armes capables de dépeupler la terre : il n'y a point d'animal qui n'ait son lion à redouter.

L'homme qui paroît le chef-d'œuvre de la nature , est pour un autre homme , ce que le Tigre , le Lion , le Loup , sont pour l'Agneau. La société multiplie les besoins , & ne détruit pas le principe de la guerre parmi les hommes : la vie policée ne fait que varier , & peut-être accroître les malheurs de l'humanité : ainsi la nature emploie le même art pour produire & pour détruire les animaux ; & dans chaque animal en particulier , tout paroît contradictoire , ses organes sont une source de plaisir & de douleur , il est presque toujours entre la satiété & le besoin.

La terre qui semble destinée à nourrir les animaux , produit des poisons ; on y trouve des contrées où l'air fait périr tout ce qui respire , il sort d'une infinité de cavernes , des exhalaisons meurtrières ; ainsi , par exemple , il y a , proche des eaux de Pyremont , une caverne à l'approche de la-

quelle on est saisi d'un vertige & d'un asthme ; la vapeur qui s'exhale du réservoir des eaux ôte la respiration ; les insectes qui s'en approchent meurent sur le champ ; les oiseaux y éprouvent des convulsions. Les Mémoires des Académies & les Voïageurs , sont pleins de semblables observations , & il est certain que le soufre , le minéral le plus ennemi des animaux , est répandu dans toute l'étendue de la terre , qu'il en sort & se disperse dans l'atmosphère.

Les desordres que l'on rencontre sur la terre sont si évidemment l'ouvrage d'une force aveugle , que les Philosophes ont fait de tout-tems les plus grands , & les plus inutiles efforts , pour les concilier avec l'idée de l'intelligence créatrice qu'ils avoient imaginée. On a long-tems supposé que l'intelligence créatrice après avoir formé la terre , en avoit laissé le gouvernement à des intelligences subalternes : d'autres ont supposé dans les astres des intelligences qui répandoient sur la terre des influences contraires ; mais outre que l'existence de ces intelligences ne peut être prouvée par la raison , elles ne justifieroient point l'intelli-

gence créatrice , puisque ces intelligences subalternes auroient été produites par l'intelligence créatrice , qui , par conséquent , seroit originairement la cause de toutes les contradictions & de tous les desordres que ses ministres produiroient sur la terre.

Des Philosophes modernes ont substitué à ces intelligences des formes plastiques & des principes vitaux (1), qui ont tous les inconvéniens des intelligences subalternes , & qui dans le fond ne diffèrent point d'une force motrice aveugle.

Enfin on a entrepris de concilier les desordres de la terre avec l'action immédiate de l'intelligence créatrice : on a supposé que cette intelligence agissoit toujours & nécessairement par des loix générales , & que les desordres que nous voïons sur la terre , en étoient les suites.

Mais ces loix générales sont démenties par les phénomènes ; & l'on voit la nature changer à tout moment de dessein & de loix. D'ailleurs , on demandera toujours pourquoi l'intelligence créatrice n'a pas choisi des loix

(1) Cudwort *Système intellectuelle*. Grew , *Cosmolog.*

générales qui n'entraînaissent point après elles des desordres ? N'étoit-elle pas la maitresse absolue de la maniere & de tous ses mouvemens ? & si les desordres étoient une suite des loix générales , pourquoi n'a-t-elle pas préféré les loix particulieres , puisqu'elle étoit libre ?

ARTICLE IV.

Il est faux qu'il y ait sur la terre des contrariétés & des desordres qu'on ne peut attribuer qu'à une force aveugle.

Vouloir & ne vouloir pas une chose , c'est une contradiction dont une intelligence n'est pas capable.

Mais ce n'est point une contradiction de vouloir qu'une chose soit , & qu'elle ne soit que pendant un certain tems ; ou que pendant sa durée , elle passe successivement par des états différens , ou mêmes opposés les uns aux autres.

Les changemens auxquels notre globe est sujet , ne feroient donc des difficultés contre le sentiment qui le regarde comme la production de l'intelligence créatrice , qu'autant que

chacun des états où elle se trouveroit , porteroit visiblement le caractère d'un effet produit par une force aveugle & capricieuse.

Il est certain que la terre a essuïé plusieurs révolutions : les pétrifications de coquillages , d'arbres , d'animaux , qu'on trouve dans le sein de la terre , sur le sommet des montagnes , dans le centre des rochers , supposent évidemment que la terre , après avoir été peuplée , a été dans un état de dissolution qui a confondu tous les êtres qu'elle contenoit : les montagnes brisées dans toute l'étendue du globe , supposent qu'il a éprouvé une seconde révolution aussi générale que la première , quoique différente : je vais faire voir que l'état qui a précédé la première révolution de la terre & cette révolution ne sont point l'ouvrage du hazard ; & qu'on ne trouve dans l'état actuel de la terre , rien qui suppose qu'elle soit l'ouvrage d'une puissance aveugle & capricieuse.



§ I.

L'état qui a précédé la première révolution générale de la terre , & cette première révolution , ne sont point l'ouvrage d'une puissance aveugle & capricieuse.

Nous ne chercherons point à déterminer en rigueur l'état primitif de notre globe ; nous supposerons conformément au recit de Moïse , que l'être suprême créa d'abord tous les élémens confondus & dispersés dans l'eau.

La chaleur en agissant sur ce cahos , put diviser les élémens , dégager l'air , & produire l'atmosphère : l'atmosphère formée , l'eau s'évapora ; la diminution du volume d'eau , qui tenoit les parties terreuses en dissolution , a fait qu'elles se sont rapprochées , & se sont précipitées : des vents impétueux , ou des courants excités dans l'intérieur des eaux , ont pû former les montagnes ; jusqu'ici tout porte le caractère d'une puissance intelligente , puisque nous avons fait voir que la formation du globe terrestre , & celle des élémens , dépendoit d'un mou-

vement déterminé & dirigé par une cause intelligente.

Les plantes qui couvrirent la surface de la terre , les animaux qui la peuplerent , furent encore l'ouvrage d'une intelligence , comme nous l'avons prouvé.

On chercheroit en vain la cause de tous ces effets dans l'activité essentielle des molécules organiques.

Premièrement , on suppose que toutes les parties de la matière ont une force motrice , ce qui n'est nullement prouvé. Est-il sûr que même dans les molécules organiques , il n'y ait pas une portion de matière brute ? & si cela est ainsi , n'est-il pas clair , par tout ce que nous avons dit sur la formation des élémens , que pour produire les molécules organiques , il falloit l'action d'une cause intelligente ?

Secondement , peut-on trouver dans ces molécules organiques , une force capable de produire les animaux que l'on voit sur la terre ? Ces parties sont semblables ou différentes : si elles sont semblables , comment ont-elles formé des animaux si différents ; si elles sont différentes les unes des autres , d'où vient leur différence ? n'a-

t-on pas prouvé qu'elle ne pouvoit avoir de raison suffisante que dans la volonté de l'intelligence créatrice ?

D'ailleurs, ces molécules dégagées par la fermentation, & rendues à elles-mêmes, n'ont qu'un mouvement d'ondulation, une tendance à s'étendre en tout sens, semblable au mouvement de tous les liquides : ces molécules dégagées par la fermentation, n'auroient donc pû produire un animal, qu'en rencontrant des especes de moules dans lesquels elles auroient, pour ainsi dire, coulé, & dont elles avoient pris la figure.

Mais, 1° on ne peut trouver que dans l'intelligence créatrice, la cause de ces moules si variés, si réguliers, 2° les molécules organiques réunies dans ces moules, & n'ayant que leur mouvement d'ondulation, n'auroient pû former dans la surface des animaux, toutes les variétés qui les distinguent : le seul mouvement d'ondulation pouvoit-il armer le Lion d'une griffe terrible, tandis qu'il n'auroit formé au bout du bras de l'homme que des doigts foibles & desarmés. Pourquoi ce mouvement d'ondulation a-t-il joint un ongle aigu à

la patte du Lion , & placé des dents dans sa gueule , couvert son corps de poil , & non pas d'ongles & de dents , ménagé dans sa tête deux ouvertures pour ses yeux ? 3o les animaux ont encore des différences intérieures , qui seroient impossibles , si leur production eût été abandonnée à la force des molécules organiques.

Quelle prodigieuse variété ne découvre-t-on pas en effet dans l'intérieur des animaux ? Le Polype , l'Ortie de mer n'ont aucun des viscères que l'on trouve dans la Moule ; la Moule n'a pas ceux que l'on trouve dans la Baleine & dans le Requin (1).

Si vous considérez les animaux terrestres , vous y verrez encore de plus grandes différences ; la Chenille & le Papillon n'ont point de cœur , mais un gros vaisseau le long duquel le suc nourricier coule d'un bout à l'autre (2).

La plupart des Mouches ont un cœur qui , après avoir reçu le suc nourricier , le pousse dans un gros vaisseau auquel il est contigu ; le sang ne passe point comme dans les autres

(1) Voyez Arist , hist. animal. Ray , hist. piscium.

(2) Réaumur , Mem. t. 1.

animaux, par un nombre infini de petits vaisseaux, pour se rendre dans des veines qui le rapportent au cœur ; le sang retourne dans le cœur par ce même canal dans lequel le cœur l'avoit poussé (1). » Si l'on vouloit rassembler
 » dans un seul ouvrage toutes les
 » variétés de structure que nous offrent les trompes seules des insectes, (dit M. de Réaumur), & en donner les développemens, on entreprendroit un ouvrage qui demanderoit plus de planches qu'on n'en trouve dans les Ramelli, les Léopolds, &c. & dans tous les Auteurs qui ont traité de l'élévation des eaux (2).

Il y a d'aussi grandes différences entre les oiseaux & les quadrupèdes : les oiseaux n'ont point une bouche, comme les quadrupèdes ; ils ont deux estomacs, un jabor où le grain s'amollit, & un gésier où il est trituré : les organes destinés à la reproduction sont essentiellement différens ; tous les oiseaux sont ovipares, & ils n'ont point de mamelles comme les animaux vivipares ; tous les quadrupè-

(1) Ibid. t. 4.

(2) Ibid.

des ont une vessie , les oiseaux n'en ont point.

Tous les quadrupèdes ont des dents, ils n'ont pas tous les mêmes viscères pour digérer : le Lion , le Chien , le Tigre , &c. ont un estomac , l'animal qui rumine en a plusieurs qui ont tous une structure différente de celle de l'estomac des autres quadrupèdes.

Sans nous attacher à une foule de petites différences qu'on remarque encore dans l'arrangement & le tissu des parties communes à tous les animaux, fixons-nous à ces différences qu'on peut regarder comme essentielles , & voyons si les molécules organiques abandonnées à elles-mêmes , & n'ayant qu'un mouvement d'ondulation & de liquidité ont pu produire toutes ces variétés.

Dans le système que nous combattons , on prétend que les molécules organiques abandonnées à elles-mêmes , peuvent s'animaliser : c'est donc par leur propre mouvement , par ce mouvement d'ondulation que le microscope nous y fait voir , qu'elles prennent entr'elles la disposition nécessaire pour former un cœur , un foie , un estomac ; & ce mouvement d'on-

dulation essentiel aux molécules organiques, tend par lui-même à les arranger dans l'ordre nécessaire pour devenir un estomac, un cœur, &c. Dans cette supposition, tous les animaux devroient avoir la même organisation intérieure, puisque les molécules organiques ne s'animalisent que quand elles sont en pleine liberté, & rendues à elles-mêmes : il ne seroit pas plus possible aux molécules organiques réunies dans des moules qu'elles auroient rencontrés, d'y produire des viscères différents, qu'à la fonte qui coule dans les moules de plusieurs statues, d'y former un cœur, des veines, des artères, ou de se changer dans un en argent, & dans un autre en or, ou en diamant.

Enfin les molécules abandonnées à elles-mêmes, devroient en s'unissant, former un tissu également fort, & des animaux également vivaces : pourquoi tandis que les uns vivent un siècle, voyons nous des animaux éphémères, qui ne vivent pas une heure ? Qu'on ne dise pas que cette différence vient de l'élément où ces animaux ont pris naissance ; car l'eau qui sert de berceau aux mouches éphémères, nourrit des poissons dont

la vie est plus longue que celle des animaux terrestres.

Les observations faites sur les différentes infusions des plantes ne sont pas favorables au sentiment que je combats, 1^o lorsqu'on examine avec le microscope des objets extrêmement petits, il est aisé de se tromper; & il ne faut qu'une légère connoissance de l'optique, pour sentir toutes les illusions dont l'œil est capable en considérant ces objets (1), & qu'on peut prendre pour des animaux, ou pour des molécules organiques, des parties solides qui nagent dans un fluide, & regarder comme un mouvement organique, un mouvement de fluctuation communiqué à ces parties par la liqueur dans laquelle elles nagent. 2^o Les animaux qu'on découvre dans les infusions, (car il y en a) pourroient naître de germes déposés dans les plantes par des insectes répandus dans l'air, & que nous ne connoissons pas encore (2).

(1) Ainsi, par exemple, Joblot prétend avoir

aperçu dans une certaine infusion un animal qui avoit une figure humaine, & cependant personne que lui n'a pû le voir.

(2) Joblot a observé qu'une infusion de foin qu'on avoit fait bouillir & mise dans deux bouteilles, dont une avoit été

Si les animaux qui naissent dans les infusions ou dans les matieres qui fermentent étoient des productions immédiates de la fermentation, pourquoi n'y verroit-on naître que des vers, pourquoi les molécules organiques réunies n'y formeroient-elles pas un Cheval, un Singe? M. Bourguet en soutenant que toutes les parties de la matiere sont organisées, n'a point balancé à dire que les plantes & les animaux qui ont été, & qui seront à jamais sur la terre, sont des productions immédiates (1) de la main de Dieu.

L'état qui a précédé la première révolution de la terre, suppose donc qu'elle avoit été formée par une puissance intelligente.

bouchée, & l'autre ouverte, ne donna point d'animaux dans la bouteille bouchée, & qu'il en vit beaucoup dans la bouteille débouchée: si on débouche la bouteille, on y voit ensuite des animaux, comme dans l'autre, ce qui prouve que dans les infusions il y a des animaux qui viennent de l'air.

Si on fait infuser à froid, & qu'on en mette

dans deux bouteilles, dont une soit fermée & l'autre ouverte, on trouve des animaux dans les deux bouteilles: ainsi il est certain qu'il y a dans les infusions, des animaux qui ne viennent point de l'air, & qui sont attachés aux plantes.

(1) Bourguet, Lettres philosophiques sur la formation des sels, &c. lettre 4.

Nous ne pouvons savoir par la raison combien ce premier état a duré. Il est certain par les pétrifications, qu'elle a souffert un bouleversement général, & que tous les élémens se sont confondus par un déluge universel. Toutes les difficultés que l'on tire de l'ignorance de certains peuples sur cet événement, sont sans force contre ces monumens incontestables de l'universalité du déluge.

Il est certain qu'après ce terrible événement, une grande partie de la terre s'est convertie en pierre. Je demande aux Philosophes qui ne reconnoissent point d'autre puissance qu'un mouvement aveugle & nécessaire, comment ils y trouveront la raison de ce changement si subit dans la constitution de la terre ?

Les pétrifications des poissons, démontrent qu'ils n'ont point été ensevelis par des dépôts lents & successifs, mais qu'il s'est fait une espèce de concrétion subite. Pour la produire, il a fallu une nouvelle combinaison des élémens : or quelle autre cause que la puissance créatrice pouvoit produire sur la terre une combinaison subite & universelle des élémens ?

Mais comment l'intelligence créatrice a-t-elle pû détruire l'ouvrage qu'elle avoit formé ?

Quand il nous seroit impossible de connoître le motif qui a déterminé la cause créatrice à bouleverser la terre , notre ignorance ne seroit pas une raison d'attribuer à une force aveugle des productions qui sont évidemment l'ouvrage d'une intelligence , parce que cette intelligence peut effectivement avoir un motif, quoique nous l'ignorions. D'ailleurs le récit de Moïse , dont la vérité est incontestable , à ne le considérer que comme Historien , nous apprend que Dieu par le déluge a voulu punir une terre coupable ; & la raison nous prouve qu'il a pû seul produire le déluge général qui a changé la constitution de la terre.

§ II.

L'état qui a succédé à la première révolution de la terre , n'est pas l'ouvrage d'une puissance aveugle.

La terre n'est pas restée ensevelie sous les eaux ; l'intelligence créatrice a voulu qu'elle fût habitée de nouveau par une multitude infinie d'animaux

différens, & par des hommes, qui pour y subsister, avoient besoin de se nourrir & de respirer un air salubre : comparons avec cet objet, la révolution qui a brisé les montagnes, allumé les volcans, creusé les abîmes, & produit tous ces phénomènes que l'on regarde comme l'ouvrage d'une puissance aveugle.

L'atmosphère est chargée des vapeurs des eaux, des exhalaisons de la terre, de la transpiration des animaux, & de celle des plantes ; mais elle ne peut dissoudre ou soutenir de toutes ces matières qu'une quantité proportionnée à la vie des animaux : peut-être tous ces ingrédiens sont-ils nécessaires pour rendre l'air salubre aux animaux qui respirent ; mais les corps des animaux ne pouvant supporter l'excès d'aucun de ces ingrédiens, comme trop d'humidité, ou trop de sécheresse, pour prévenir ces inconvéniens, il falloit qu'il se fît une circulation dans toute l'atmosphère (1).

Il est encore possible que l'atmosphère soit surchargée de sels, de vapeurs nuisibles par elles-mêmes, ou

(1) Essai sur les effets de l'air sur le corps humain. par Arbuzanot. ch. 1.

par leur surabondance : D'ailleurs , l'air qui n'est pas renouvelé , est extrêmement dangereux (1) ; il falloit donc que pour être salubre , il fût agité , & que la trop grande quantité d'exhalaisons dangereuses fût dissipée.

L'action du soleil sur la terre y cause des vents constants & réguliers , qui produisent cet effet en partie ,

(1) L'air rempli d'exhalaisons animales , particulièrement de celles qui sont corrompues , a souvent causé des fièvres pestilentiellles : » il y a » plusieurs exemples de » ce fait : on a vu les » mêmes maladies occasionnées par de grandes quantités de végétaux corrompus , de sauterelles , & de baleines mortes. Les exhalaisons du corps humain , sont extrêmement sujettes à la corruption : l'eau où l'on s'est baigné acquiert par le séjour une odeur cadavéreuse. Moins de trois mille hommes placés dans l'étendue d'un arpent de terre , y formoient , de leur propre transpiration , dans trente quatre jours une atmosphère d'environ

soixante & onze pieds de haut , laquelle n'étoit tant point dissipée par les vents , deviendroit pestilentielle dans un moment : d'où l'on peut inférer que la première attention à faire en bâtissant des Villes , est qu'elles soient ouvertes & bien aérées. Des constitutions pestilentiellles de l'air ont été souvent précédées de grands calmes : de là l'air des prisons produit souvent des incommodités mortelles , & les Matelots qui se portoient bien en pleine mer , deviennent malades dans les Baies & dans les Ports . Arbuthnot , ibid. Voyez sur la même matière , la statique des végétaux de Halles.

mais ils ne soufflent qu'entre les deux tropiques, & pour prévenir les effets terribles du repos ou de la stagnation de l'air, il falloit que toute la masse de l'atmosphère fût agitée d'un mouvement intérieur; les volcans, les gouffres, les cavernes, les montagnes, que l'on regarde comme des productions du hazard, rendent ce service à la terre, ce sont autant de ventilateurs dont le souffle met en mouvement toute la masse de l'air qui environne notre globe.

Il s'élève des cavernes, des vents plus ou moins forts. En Italie, on sent à l'embouchure de la grotte de la Sybille un petit vent frais: dans les grandes mines de sel de Cracow en Pologne; il s'excite quelquefois des tempêtes qui jettent les ouvriers par terre, & renversent les huttes ou cabannes que les Mineurs y bâtissent (1). En Angleterre, dans la Comté de Denbig qui est toute pleine de montagnes & de rochers, il y a des cavernes d'où le vent sort avec tant de violence qu'il repousse les draps & les habits qu'on y jette. Bacon assure que dans la Principauté de Wallis, il y a un rocher

(1) Connor, Dissert. med. physic. p. 33. art. 3.

percé de trous, d'où l'on peut entendre distinctement le bruit des vents (1), on trouve de ces cavernes dans une grande partie de la Suisse (2).

Les feux qui sont sous les mers, y causent des vents terribles : les mers du Japon & de la Chine sont très sujettes à des ouragans qui sortent du fond des eaux, & qu'on ne peut attribuer qu'au feu renfermé dans les terres que ces mers couvrent. La mer des Antilles est encore très sujette à ces ouragans : on y voit quelquefois sortir du sein des eaux de nouvelles Isles : ce sont ces mêmes feux souterrains qui produisent sur mer ces trombes si communes dans la mer de la Chine (3).

La fonte des néges, la chute des eaux, les cascades souterraines, les

(1) Bacon, *Historia vent.*

(2) Scheukhzer, *Soiographie de la Suisse.*

(3) *Acta erudit.* Lips. suppl. t. 1. p. 405. Il faut bien distinguer ces trombes nommées typhons, de ces trombes produites par des ouragans, ou vents contraires : la trombe produite par des vents contraires descend

des nuages, [voyez sur cela Mussenbrok des météores aqueux § 1568.] les typhons au contraire s'élancent de bas en haut, & ne changent point de place comme les trombes produites par des ouragans qui parcourent & désolent souvent un grand espace de terre. Voyez *Hist. Acad.* an. 1727.

chutes d'eaux , telles que celles du Canada , causent aussi des vents dans les contrées où elles sont.

L'air de l'atmosphère contient lui-même des parties huileuses , des sels , des soufres qui peuvent s'échauffer , produire des effervescences & des vents ; ainsi , par exemple , les gros orages qui regnent dans le golphe du Mexique sont produits par une nuée noire qui se tient tranquille à la hauteur de dix ou douze pieds pendant que l'orage dure. Ainsi les vents d'Est qui regnent pendant toute l'année dans la Zone torride , chassent les nuages contre les montagnes du Cap de Bonne-Esperance , y rassemblent des nuages qui ne sont d'abord qu'une petite tache ronde , mais qui se grossit , s'échauffe , se dilate , & produit ces tempêtes qui rendent le Cap de Bonne-Esperance si redoutable aux Navigateurs (1).

C'est ainsi , selon Seneque , que la Providence n'a pas voulu faire dépendre les vents d'une seule cause , & se reposer sur un seul élément , du soin d'entretenir dans l'air le mouvement

(1) Kolbe , Relat. du Cap de Bonne-Esperance, t. 1. p. 224.

qui le rend salutaire aux hommes , & aux animaux (1).

L'eau est nécessaire aux animaux & aux plantes ; la propriété que l'air a de la dissoudre , & la chaleur du soleil auroient pû élever dans l'atmosphère des vapeurs, mais elles seroient retombées par leur propre poids , comme la rosée , dans les endroits mêmes où elles se seroient élevées , & la terre eût été presque par tout stérile , aride , & inhabitable ; les vents transportent ces vapeurs dans toute l'atmosphère , & produisent des pluies salutaires dans les différentes parties de la terre.

Les pluies qui fécondent la terre , ne suffisent pas pour les animaux , ils ont besoin d'eau presque autant que d'air ; d'ailleurs l'humidité de la terre produite par la pluie , se dissiperoit , & laisseroit une grande partie de la terre stérile : il falloit pour les besoins des animaux , & pour la culture des terres , de grands réservoirs d'eau placés sur toute la surface de notre globe , & les volcans , les montagnes , les vents nous procurent cet avantage , leur souffle transporte dans les différentes contrées les vapeurs qui

(2) Seneque , quest. nat. l. 5 , c. 17 , 18 ,

s'élevent des mers : ces vapeurs sont arrêtées par les montagnes , elles s'y condensent , se changent en vapeurs , & forment des fontaines , des rivières , des fleuves , des lacs qui distribuent l'eau dans toute l'étendue de la terre , & mettent en commerce toutes les nations.

Ainsi dans l'Europe , on voit sortir des Alpes, le Danube, le Rhin, le Po, & une grande quantité d'autres rivières , qui partent de ces montagnes comme d'un réservoir commun pour arroser tous les païs qui les environnent ; c'est encore ainsi que les Pyrénées sont placées entre la France & l'Espagne , comme un grand réservoir qui fournit d'eau , la Garonne , la Durance en France , & en Espagne , l'Ebre , le Duro , le Tage , &c.

Les différentes montagnes répandues dans l'Asie , forment le Gange , l'Euphrate , & tous les fleuves qui arrosent l'Inde , la Chine , la Tartarie.

En Afrique , les montagnes de la Lune , de l'Abyssinie , donnent naissance au Sénégal qui baigne plus d'onze cents lieues de païs , au Nil qui en baigne plus de neuf cents , au Zaire dont

dont le cours est de plus de quatre cents lieues , & à un nombre prodigieux de rivières.

Les Montagnes de l'Amérique produisent la rivière des Amazones , dont le cours est de plus de douze cents lieues , le fleuve de S. Laurent qui parcourt neuf cents lieues ; celui du Mississipi qui en parcourt plus de sept cents , la rivière de la Plata , dont le cours est de plus de huit cents lieues.

Ainsi les volcans , les cavernes , les grottes , les feux qui s'allument sous les mers , ou dans l'atmosphère , les montagnes , toutes ces prétendues irrégularités sont des phénomènes nécessaires pour conserver la végétation & la vie sur le globe terrestre. Donnez à la terre une surface unie , éteignez pour un moment ces feux qui répandent dans l'air des huiles , des souphres , des sels , qui agitent l'atmosphère , qui excitent des tempêtes , qui soulèvent les mers , qui semblent ébranler les fondemens de la terre ; notre globe , au lieu de vous offrir ces plaines , ces côtes , ces prairies couvertes de plantes , d'arbres , de fruits , de grains , de fleurs , habitées par un nombre infini d'animaux dif-

férents , va devenir un marais immonde , ou un désert stérile , environné d'une atmosphère meurtrière , un séjour d'horreur , destiné tout au plus à nourrir des poissons & des reptiles.

Les tremblemens de terre , qu'on nous oppose avec tant de confiance , ne sont pas sans utilité pour les hommes , ils ont quelquefois rendu habitables des pays stériles , ou dont l'air étoit dangereux. Peut-être même en brisant des rochers ou de grosses croures pierreuses , font-ils sortir des exhalaisons capables de produire sur la terre de nouveaux phénomènes , & qui peuvent entrer dans le plan de l'intelligence créatrice.

Les malheurs causés par les tremblemens de terre , s'ils étoient bien examinés , feroient peut-être bien moins opposés qu'on ne le pense aux desseins de l'intelligence créatrice : ce n'est gueres que dans les villes , que ces phénomènes causent de grands ravages , & sur tout dans les villes où le luxe & le faste rassemblent beaucoup d'hommes , & dépeuplent les campagnes. Mais qu'est-ce que sont ces malheurs , par rapport à l'étendue

& à la durée de la terre. Quoi la terre sera soumise à une puissance aveugle, parcequ'un tremblement de terre aura détruit les productions & les ouvrages de l'orgueil, enseveli les magasins du luxe, & troublé les plaisirs de l'opulence, & le repos de la grandeur ! Pourquoi ces tremblemens de terre ne seroient-ils pas destinés à rappeler les hommes à la simplicité, à l'innocence de la nature, & à les dégoûter du faste & du luxe qui entraînent toujours le malheur du grand nombre ?

Falloit-il que l'intelligence créatrice pour n'être pas méconnue des hommes, ordonnât aux forces qu'elle a placées sur la terre, de respecter toutes les fantaisies des hommes ? falloit-il soumettre toute la nature à leurs caprices ?

Un équilibre parfait entre les forces motrices de la nature, seroit un repos général : une pression uniforme dans toutes les parties de la matiere ne produiroit dans la nature, ni chaleur, ni lumière : ce n'étoit que par les vibrations produites dans les élémens, que la nature pouvoit s'animer, & l'inégalité des mouvemens ou

des forces motrices de la nature , entraîne peut-être nécessairement quelque désordre que l'intelligence créatrice a prévu comme une suite de son action , & qui n'a pas été son objet.

Les inclinations des animaux qui paroissent si opposées , ne sont point des contradictions dans le système de la nature : en supposant qu'elle ait voulu produire des êtres animés , il falloit qu'ils se nourrissent , & par conséquent , qu'ils fussent avertis , par le sentiment de la faim , du besoin de manger ; & ils n'auroient point mangé , s'ils n'eussent éprouvé du plaisir à satisfaire leur besoin ; ainsi ce n'est point une contradiction dans la nature d'avoir formé des êtres animés capables de plaisir & de douleur.

Si tous les animaux s'étoient nourris d'herbes , de fruits , de légumes , comme ils ne devoient pas vivre longtemps , leurs cadavres auroient infecté l'air , & fait de la terre un séjour dangereux & désagréable. Si la terre devoit être un séjour habité , il étoit donc utile qu'il y eût des animaux dont la faim ne pût s'appaiser qu'avec la chair des autres animaux. Les animaux carnassiers pressés par le sentiment de la

faim , cherchent les cadavres , s'en nourrissent , empêchent la corruption de l'air , & sont utiles aux autres animaux.

Il est vrai que les animaux carnaciers attaquent les animaux vivants , mais la nature a donné à ces derniers une vitesse qui les éloigne de la dent meurtrière de leur ennemi , ou une force qui les fait respecter : ainsi le Cerf évite par la fuite la fureur du Lion , & l'Eléphant , le Rhinoceros , &c. opposent à ses attaques des forces redoutables : la difficulté d'avoir des animaux vivans , force donc les animaux carnaciers à vivre de cadavres , ou des animaux que la vieillesse a mis hors d'état de fuir , ou de se défendre , & dont la vie est malheureuse & près de finir.

Les poisons ne sont pas des productions contraires au dessein de la nature , la plupart sont des remèdes utiles , & peut-être le feroient-ils tous , si nous savions les employer ? La nature en plaçant autour des animaux , des plantes dangereuses , leur a donné un instinct avec lequel ils distinguent aisément les herbes dangereuses , des plantes salutaires.

Les desordres & les malheurs des hommes naissent presque tous de l'abus qu'ils font de leur raison & de leur liberté. L'auteur de la nature a mis si peu de besoins dans l'homme , & si abondamment sur la terre tout ce qui peut les satisfaire , que la difficulté d'être heureux est presque un paradoxe pour le Philosophe qui a approfondi la nature. D'ailleurs , pour prononcer sur les desordres des hommes , il faudroit savoir ce qu'ils produisent de mal , s'ils ne sont pas compensés par de plus grands biens , & s'ils ne conduiront pas à un état de perfection & d'ordre : car dans ce cas le Fataliste ne pourroit rien conclure des desordres de la terre contre l'intelligence créatrice. Or je demande quel homme connoit toute l'étendue du plan de l'intelligence créatrice dans la formation du monde ?

Le monde , considéré par rapport à sa durée & à son étendue , est pour nous un tout immense : les contradictions apparentes d'une très petite partie , peuvent contribuer à la perfection du tout.

Il n'y a peut-être point de machine un peu composée , où nous ne trou-

vassions des contradictions , si nous ne voïons qu'une partie des leviers & des roues qui la composent , & que nous ignorassions le résultat ou l'effet total de cette machine.

Conduisez à la machine de Marly un homme qui ne soit , ni Mécanicien , ni Physicien , & qui ignore l'effet de la machine. Il verroit de grandes roues que l'eau feroit tourner , & qui elles mêmes abaisseroient & élèveroient successivement des manivelles auxquelles seroient attachés des pistons qui ne paroïtroient destinés qu'à frapper de grands coups sur l'eau ; ces mêmes roues feroient avancer & reculer alternativement une quantité prodigieuse de barres de fer & de poutres : ce spectateur au seul aspect de la machine & des travaux nécessaires pour l'entretenir , la regarderoit comme une production bizarre , & construite pour satisfaire un caprice insensé.

Ouvrez à ce spectateur les canaux dans lesquels les pompes font couler l'eau ; conduisez-le à ces réservoirs immenses où ils la versent , il commencera à voir du dessein ; faites-le descendre dans les jardins , montrez-

lui les eaux de ces réservoirs s'élancer au dessus des arbres , & prendre dans les bosquets mille formes différentes : alors il admirera la machine qu'il avoit regardée comme l'ouvrage du caprice , & rougira de sa précipitation & de sa témérité.

Nous sommes bien moins excusables que ce spectateur ignorant & précipité , nous tous qui avons la témérité de juger & de combattre la sagesse & la bonté de l'intelligence créatrice par les desordres que nous croïons voir dans le monde. L'obscurité qui dérobe à la raison le résultat de tous ces événemens qui nous choquent , peut-elle être opposée aux preuves qui nous font voir dans toute la nature l'action d'une intelligence infinie , sage & toute-puissante. Toutes les difficultés que Bayle tire des desordres moraux & physiques , & qu'il tourne en mille manieres différentes , sont donc des sophismes qui n'ont de force que celle qu'elles tirent de notre précipitation & de notre orgueil.





LIVRE CINQUIEME.

Des effets de l'opinion du Fatalisme par rapport à la morale.

LES ennemis des Stoïciens leur reprochoient que la nécessité absolue qu'ils soutenoient, confondoit toutes les idées du vice & de la vertu, & rendoient inutile la morale fastueuse, dont le Portique se paroît avec tant d'ostentation. Chrysippe pour défendre le Stoïcisme, entreprit de concilier la liberté de l'homme avec ce sentiment.

Les Fatalistes modernes, ont au contraire prétendu trouver dans le système de la nécessité les principes qui conduisent au bonheur & à la vertu. Spinoza croit que le sentiment de la fatalité produit la vertu la plus pure; & que l'homme qui se voit comme une partie de la nature, ou de l'être nécessaire, est au dessus des passions

qui affligent l'humanité , & qui troublent le bonheur des autres.

Bayle a entrepris de prouver, par les principes mêmes de nos actions & par les faits, que le sentiment de la nécessité n'avoit rien de contraire à la vertu. Collins a prétendu que la liberté étoit une imperfection qui dégradoit l'homme , & que la nécessité l'honoroit ; que les plus grands ennemis de la liberté avoient été les hommes les plus vertueux ; qu'enfin le dogme de la nécessité ne troubloit rien dans la société, & inspiroit les vertus qui la rendent agréable.

Comme nous n'avons point encore examiné si l'homme a une destination, & s'il y a une autre vie, nous ne considérerons le Fatalisme que dans ses effets par rapport à la société.

Ce n'est point pour rendre odieux les Philosophes qui ont adopté les principes du Fatalisme, que je combats les effets de ce sentiment, par rapport à notre propre bonheur ou à celui de la société. On n'a point vu les Philosophes, quelque sentiment qu'ils aient embrassé, troubler la tranquillité publique, ou répandre le feu de la sédition. Leur genre de vie tran-

quille , ennemi de l'agitation , n'a pas laissé germer en eux les passions qui fermentent dans la société , ou qui attaquent la paix des États : mais il me paroît que si le Fatalisme devenoit une opinion générale , il produiroit des effets dangereux , par rapport à la société. Pour le faire sentir , je vais comparer les principes du Fatalisme & ceux du dogme de la liberté , avec les fondemens du bonheur de la société : j'examinerai ensuite les raisons qui ont persuadé que le dogme de la Fatalité étoit utile , ou du moins qu'il n'étoit point dangereux dans la morale.

SECTION PREMIERE.

Parallele des effets du sentiment de la liberté & du Fatalisme , par rapport à la société.

LORSQUE j'examine le Fatalisme , par rapport à la société , il me paroît
 1^o qu'il détruit ou affoiblit les sentimens les plus utiles à la société , & que le dogme de la liberté les inspire ou les fortifie : 2^o que le dogme de la

liberté peut produire toutes les verrus qu'on attribue au Fatalisme.

CHAPITRE I.

Le Fatalisme détruit ou affoiblit les sentimens les plus utiles au bonheur de la société , & le dogme de la liberté les inspire.

IL faut pour le bonheur de la société que les hommes soient animés de l'amour du bien public, & qu'ils répriment les desirs qui les portent à nuire aux autres hommes ; le Fatalisme anéantit l'amour du bien public , & détruit les principes qui répriment les passions contraires au bonheur de la société ; le dogme de la liberté produit des effets absolument opposés.

ARTICLE I.

Le Fatalisme anéantit l'amour du bien public , & le dogme de la liberté le produit ou le fortifie.

Les distinctions , les honneurs , les louanges que la société dispense aux hommes , font naître dans le cœur des

citoyens , l'amour du bien public ; & lorsqu'on n'est pas corrompu , les actions vertueuses sont suivies d'une satisfaction intérieure qui devient une seconde récompense pour la vertu , & un nouveau motif pour être vertueux.

Comme il y a beaucoup d'actions utiles & vertueuses que la société ne peut , ni récompenser , ni connoître , cette satisfaction intérieure est un germe de l'amour du bien public très important pour la société.

Les distinctions , les honneurs , & les louanges , sont des témoignages qui nous rassurent contre le sentiment de notre petitesse qui nous humilie , & qui augmentent l'estime que nous avons pour nous-mêmes : c'est en fortifiant ou en augmentant cette estime de nous-mêmes , que les louanges , les honneurs allument l'amour du bien public , élèvent le courage , & font produire de grandes actions.

Dans les principes du Fatalisme , l'homme ne peut avoir , ni estime pour lui , ni goût pour les distinctions : le Fataliste se voit au milieu des forces morrices de la nature , comme une plume au milieu des vents , précipité

ou élevé sans pouvoir résister au mouvement qui l'agite : toutes ses pensées, toutes ses actions , sont les effets du mouvement général auquel tout est soumis. L'homme bien convaincu de la vérité du Fatalisme ne peut donc s'estimer , car l'estime que nous faisons de nous-mêmes , vient de la vue de notre propre excellence ; & le Fataliste bien convaincu , ne voit pas qu'il soit plus estimable que l'insecte , la plante , ou la matiere brute & insensible : l'homme qui croit valoir quelque chose , doit être à ses yeux la mouche qui croit conduire le chariot sur lequel elle vole ; & pour un Fataliste conséquent , l'estime de soi-même , est au moins un ridicule.

Les honneurs , les distinctions , & les louanges ne flattent point un homme qui croit que tout est nécessaire. Il ne voit toutes ces récompenses de la société , que comme des suites inévitables de ses actions , & il ne voit ses actions que comme des suites du mouvement qui lui est imprimé par les corps qui l'environnent ; il ne peut donc se regarder comme le principe des vertus que la société récompense , ni comme le véritable objet des louan-

ges : or la louange ne peut plaire que lorsque nous pouvons croire que nous l'avons méritée , comme on le voit par le peu de goût que nous avons pour l'adulation outrée que nous ne pouvons croire , & qui nous choque toutes les fois que nous ne pouvons pas supposer qu'elle est dans l'adulateur l'effet de son dévouement pour nous : car alors l'adulation nous plaît, non parcequ'elle nous persuade que nous sommes estimables par les choses qu'on loue , mais parcequ'elle nous offre un esclave.

Pour être flatté d'un hommage , ce n'est pas assez de croire que nous sommes le principe des actions auxquelles on le rend , il faut que nous croïons que cet hommage est libre ; & nous regarderions comme un fou , un Machiniste qui seroit flatté des hommages que lui rendroient ses statues : or le Fataliste ne peut supposer de liberté dans les hommages qu'on rend à la vertu ; les actions vertueuses ne sont que des coups portés au principe du sentiment des autres hommes ; & leurs hommages , leur reconnoissance ne sont que la réaction de ce principe. Le Fatalisme détruit donc un des plus

puissants ressorts de la société pour porter les hommes à la vertu & à l'amour du bien public.

La satisfaction intérieure qui suit une action vertueuse, & qui est la récompense la plus sûre & la plus précieuse de la vertu, n'a pas lieu dans les principes du Fatalisme : il faut pour goûter cette satisfaction intérieure, pouvoir croire qu'on est le principe de cette action, & qu'elle est estimable : or le Fatalisme ne permet, ni de nous attribuer les actions vertueuses, ni de les estimer, puisque tout arrive nécessairement & sans dessein : le Fatalisme étouffe donc dans le cœur des hommes tous les principes de l'amour du bien public ; il ôte à la société ses principales ressources, pour porter les hommes à des actions utiles au bonheur de leurs concitoyens.

Il n'en est pas ainsi du dogme de la liberté, l'homme qui se croit libre, s'estime ; & tout ce qui justifie l'estime qu'il a pour lui-même, ou qui l'augmente, le remplit de satisfaction, & devient l'objet de ses desirs : il fait des efforts pour mériter l'estime & les honneurs que la société accorde aux citoyens vertueux, parceque ces

distinctions sont des témoignages continuels de son excellence, & des témoignages d'autant plus agréables, qu'ils sont rendus par des hommes libres. Nous pouvons soupçonner que nous nous trompons dans le jugement que nous faisons de notre mérite; mais nous ne craignons plus l'illusion, lorsque ce jugement est confirmé par des témoignages étrangers & libres: nous supposons que des hommes qui nous louent librement, ne se trompent pas dans le jugement qu'ils portent de nous.

Cette estime de nous-même qui nous fait rechercher l'approbation des autres, travaille en faveur de la société, lors même qu'elle ne peut, ni connoître, ni récompenser les actions vertueuses. L'homme qui s'estime, aime tout ce qui le confirme dans l'opinion qu'il a de lui-même, & une action vertueuse, quoique secrète est un témoignage de son mérite qu'il ne néglige point de se donner: la pratique de la vertu ignorée, plaît donc dans les principes de la liberté. Socrate fit de cette satisfaction intérieure que procure la vertu, la base de sa morale & de sa conduite: le Stoïcisme.

me la regarda comme la source du bonheur des hommes , & de nos jours Mandeville a reconnu qu'elle étoit un des plus puissans motifs de la vertu. Le dogme de la liberté inspire donc aux hommes les sentimens les plus utiles au bonheur de la société , & le Fatalisme les détruit , ou les affoiblit.

A R T I C L E I I .

Le Fatalisme détruit tous les principes qui répriment les passions contraires au bonheur de la société , & le dogme de la liberté met un frein à ces passions.

Tous les hommes veulent être heureux , & l'amour du bonheur est le principe de toutes leurs actions : pour vivre heureux , il faut être sans douleur , & ressentir du plaisir.

L'homme pressé par le desir du bonheur , veut que tout concoure à le garantir de la douleur , ou à lui procurer du plaisir,

Pour prévenir les effets dangereux de ce desir , la société n'a pas voulu que le bonheur d'un homme fût indépendant de celui de la société , &

elle a établi des peines contre ceux qui voudroient faire servir à leur propre bonheur , le malheur des autres.

Mais les loix ne sont pas suffisantes pour réprimer tous les effets des passions dangereuses : les méchants sont quelquefois armés de la force destinée à punir , & les passions agissent quelquefois si secrètement que le Magistrat ne peut connoître leurs crimes.

La société n'a , pour arrêter ces desordres , que le sentiment de honte attaché au crime , les remors qui le suivent , la sensibilité au malheur des autres hommes , l'attachement réciproque que produisent les liaisons de la société , & la reconnoissance pour les bienfaiteurs.

Dans les principes du Fatalisme , tout crime arrive selon les loix éternelles & immuables de la nature ; le Fataliste ne voit par-tout que des suites d'une nécessité absolue ; rien n'est ni bon , ni mauvais , ni honteux , ni louable en lui-même : le Fataliste n'a ni honte , ni remors.

L'attachement que nous avons pour les autres hommes , est produit par le plaisir qu'ils nous procurent , & dont nous croïons qu'ils sont la cause : car

si nous voyions clairement qu'ils ne sont point la cause du plaisir que nous éprouvons , ou qu'ils le produisent nécessairement , nous ne les aimerions pas , & c'est pour cela que Spinoza prétend que le Sage ne doit aimer que Dieu , ou la nature , parcequ'elle seule agit avec liberté , c'est-à-dire , sans être déterminée à agir par des causes étrangères. Aux yeux du Fataliste , l'homme n'est cause de rien ; il ne voit les autres hommes , que comme des êtres qu'un destin inévitable fait agir ; il ne les aime que comme on aime une machine curieuse , un appartement commode , un meuble utile.

La reconnoissance n'est que le desir de procurer du plaisir à ceux dont nous croions être aimés , & qui nous ont été utiles. Dans le Fatalisme , les hommes ne nous aiment point , ils ne sont point bienfaiteurs , ils ne méritent , ni notre amour , ni notre haine : ces deux sentimens sont l'effet de l'ignorance qui suppose que les hommes sont libres , & qu'ils sont par choix & par goût pour nous , ce qu'ils ne sont que par la nécessité de leur nature : les bienfaits des hommes

dans le système de la nécessité , ne méritent pas plus notre reconnoissance , que le soleil qui nous échauffe ; & le Fataliste regarde la reconnoissance qu'on a pour les bienfaits , comme nous voyons l'aveuglement des adorateurs des astres.

Dans les principes du Fatalisme , l'homme dans quelque circonstance qu'il soit , n'a donc pour motif , pour règle , & pour loi , que l'amour du plaisir ; & ses desirs ne sont réprimés , ni par le malheur des autres , ni par le sentiment de l'amitié , ni par celui de la reconnoissance.

La morale est bien différente dans les principes de la liberté ; les actions des hommes ne sont point des suites nécessaires du mouvement général , elles sont des déterminations de la volonté qui choisit & qui préfère sans nécessité. Dans ce sentiment , l'homme qui rend les autres malheureux , est nécessairement odieux à lui-même , parcequ'il ne peut sentir pour lui-même cette approbation intérieure que les hommes veulent toujours avoir pour eux-mêmes , & qu'ils ne peuvent obtenir lorsqu'ils croient avoir fait le mal par goût & avec liberté. Une

action qui force l'homme à se condamner, le rend malheureux, & cette douleur, ou cette tristesse qui naît d'une action qui nous force à nous condamner, est ce qu'on nomme remors de conscience.

Ce sentiment de tristesse, suit à la vérité l'action de l'homme, mais elle le corrige, parcequ'elle s'offre à lui toutes les fois qu'il fait une action qu'il ne peut approuver, & qu'elle lui fait prendre l'habitude de ne faire que ce qu'il ne pourra pas se reprocher : elle rend, par conséquent, à diminuer l'impétuosité des passions ennemies du bonheur des hommes, lors même qu'elles peuvent se satisfaire sans craindre la sévérité des loix ; le sentiment de la liberté donne donc un principe réprimant pour tous les hommes, & dans toutes les circonstances, puisqu'il rend la peine inséparable du crime.

La nature de l'homme est telle que la vue du malheur des autres l'afflige : ce sentiment de douleur excité par la vue des malheureux, est ce qu'on nomme humanité ; & comme ce sentiment est pénible à l'homme, il tâche de l'éviter en soulageant les mal-

heureux , ou en ne leur faisant point de mal : nous n'avons pas cette sensibilité , ou du moins nous ne l'avons pas également pour tous les êtres , elle a principalement pour objet ceux que nous croïons semblables à nous ; & le Fataliste ne voit dans l'homme qu'une production du hazard & de la nécessité , semblable à la plante ou au minéral : la sensibilité au malheur des hommes , n'est pour lui qu'une disposition machinale , & une foiblesse dont le Sage doit se garantir : le malheur des hommes est une suite de la nécessité qui entraîne tout.

Le sentiment de la liberté augmente au contraire notre sensibilité pour le malheur des autres , il ne les confond pas avec tous les êtres , ils sont des hommes , des êtres semblables à nous , ils peuvent s'intéresser à notre bonheur & s'attacher à nous par goût & par reconnoissance , & cette vue est très propre à féconder ce germe précieux de sensibilité que nous avons reçu de la nature.

Ces mêmes principes rendent l'amitié plus tendre , ses loix deviennent plus sacrées. Nous aimons beau-

coup plus un être que nous croïons libre, qu'un être que nous croïons porté à tout par la nécessité du mouvement des élémens.

Enfin, le Fataliste croit qu'il est sans force pour résister à ses desirs, & l'homme libre est persuadé qu'il peut résister : or de ces deux dispositions, l'une produit des efforts, l'autre les empêche. » J'avoue, dit l'Auteur » anonyme du traité de la liberté, que » l'idée qu'on a de pouvoir se retenir » sur le vice, est une chose qui nous » aide souvent à nous retenir, & que » la vérité que nous venons de découvrir, est dangereuse pour ceux » qui ont de mauvaises inclinations.



CHAPITRE II.

Le sentiment de la liberté n'exclut aucune des vertus que l'on attribue au Fatalisme.

SI les hommes étoient bien convaincus qu'ils sont égaux, ils ne feroient point aux autres ce qu'ils ne voudroient point qu'on leur fît, & l'on ne verroit point de desordre dans la société: l'orgueil qui humilie les autres, la force qui les opprime, la dureté qui ne leur pardonne rien, sont presque toujours l'effet d'une fausse opinion de notre excellence, & de notre supériorité.

Les Fatalistes prétendent que le principe de la nécessité, dissipe toutes les illusions de l'orgueil ou de la vanité, & produit la conviction de l'égalité des hommes. La réunion des plus belles qualités n'est aux yeux du Fataliste qu'un avantage, & non pas un mérite; la vertu est un pur bonheur, & le vice un pur malheur. Ainsi le Fatalisme détruit toute la vanité qu'on peut tirer de la naissance, il garantit

l'homme vertueux de la présomption : le Fataliste voit qu'il ne doit qu'à son tempérament , (dit l'Auteur anonyme que j'ai déjà cité) , & se garde bien de faire honneur de ses qualités à une raison dont il sent la foiblesse , ou à des maximes dont il reconnoît l'inutilité.

L'homme , placé dans ce point de vue , souffre les injures sans avoir d'aigreur ni d'indignation contre ceux dont il les reçoit ; il ne punit que pour corriger , parceque toute peine qui va au-delà de ce qui est nécessaire pour la correction , est un spectacle que la vanité se donne , & le Fatalisme détruit la vanité : le seul inconvénient de ce système , est d'ôter aux honnêtes gens un sujet de s'estimer & de mépriser les autres.

Le dogme de la liberté , si l'on en croit les Fatalistes , produit des effets tout opposés. Ils prétendent qu'il autorise l'homme à s'estimer plus que les autres , & que l'on met dans le cœur de l'homme le germe de tous les vices , lorsqu'on lui fournit même un prétexte de s'estimer plus qu'un autre homme. Voïons si le dogme de la liberté fait naître cette estime qui rend

vicieux , & si l'égalité que le Fatalisme suppose entre les hommes leur inspire des vertus opposées à ces vices.

L'estime que l'homme a pour lui-même , n'est dangereuse que lorsqu'elle est jointe au mépris des autres , & qu'elle tend à faire disparaître l'égalité naturelle des hommes. L'estime que le dogme de la liberté permet à l'homme , ne le rend ni orgueilleux , ni injuste ; elle n'est incompatible , ni avec la persuasion de l'égalité naturelle des hommes , ni avec des sentimens d'estime , d'équité , & d'indulgence pour eux.

L'homme dans les principes de la liberté , n'est le maître , ni de sa naissance , ni de son éducation , ni de ses qualités personnelles , ni de ses vertus mêmes , & s'il ne les regarde pas comme des hazards , il sent au moins que tous ces avantages ne dépendoient point de lui , & que tous les autres hommes auroient pû être ce qu'il est : la supériorité dans ces principes n'est donc , ni orgueilleuse , ni tyrannique , puisqu'elle ne nous fait voir dans les autres hommes , que des différences qui naissent d'une chaîne de causes

qui ne dépendent point de nous , & un principe d'activité capable de tirer , des circonstances où nous nous sommes trouvés , des avantages encore plus grands , que ceux dont nous nous félicitons. Ce n'est donc que dans le système de la liberté que les hommes sont véritablement égaux de cette égalité qui inspire l'indulgence , & qui nous dispose à sentir le mérite des autres hommes , & à l'estimer.

Malgré le privilege de la liberté , les hommes les plus estimables ont des défauts , dont il seroit insensé de croire que nous sommes seuls exempts : ainsi le sentiment de notre liberté ne nous empêche , ni de voir nos défauts , ni de sentir que nous avons besoin d'indulgence , & que nous en devons aux autres.

Cette indulgence s'étend même aux fautes dont nous nous croïons incapables. Tous les hommes veulent être heureux : entraînés par ce desir , ils saisissent tout ce qui a l'apparence du bien.

Ainsi dans le système de la liberté , les fautes des hommes sont presque toujours des erreurs : pour les éviter , peut-être falloit-il des idées & des

connoissances qu'il étoit très difficile , ou même impossible d'acquérir ; peut-être l'impression des objets extérieurs étoit-elle assez puissante pour ôter à l'homme le pouvoir de réfléchir ?

Ainsi le Philosophe qui croit que les hommes sont libres , fait qu'il est très souvent difficile de déterminer , si un coupable ne s'est pas trouvé dans une chaîne de circonstances qui l'ont entraîné dans le mal , sans qu'il s'en soit apperçu , ou qu'il ait pû l'éviter ; il fait , par conséquent , qu'on risque d'être injuste , même dans les principes de la liberté , lorsqu'on ne traite pas les hommes qui font de mauvaises actions , comme des enfans , comme des aveugles , ou comme des malades , à l'égard desquels la sévérité est injuste toutes les fois qu'elle n'est pas nécessaire pour leur correction , ou pour le bien de la société.

Cette maniere d'envisager les coupables sans affoiblir dans les ames honnêtes l'horreur du vice , ne laisse voir dans les méchants , que des malheureux , lorsqu'il faut les punir. Le Fatalisme produit des effets bien differents , il ne conduit à l'indulgence , que par l'insensibilité ; à la

modestie , que par le mépris général qu'il produit dans le cœur de l'homme , & lorsque le Fataliste ne peut s'élever à ce point de vue qui égal tout à ses yeux , il est presque toujours dur , orgueilleux , ennemi irréconciliable. Si vous en doutez , rappelez-vous les Stoïciens & les Pharisiens

S E C T I O N II.

Examen des raisons qui ont persuadé que le Fatalisme est utile , ou au moins qu'il n'est pas dangereux dans la morale.

MONSIEUR Bayle aiant entrepris de prouver que les comètes n'étoient point des présages , prétendit trouver dans les principes mêmes de la Théologie , des preuves de son sentiment

» Si les comètes , disoit-il , étoient
 » des présages , leurs apparitions feroient des miracles , non seulement
 » inutiles , mais dangereux : car
 » comme avant le Christianisme
 » Dieu n'étoit connu que dans le pays
 » d'un coin de la Judée , & qu'il avoit
 » abandonné toutes les autres nations

„ du monde dans les voies de leur
 „ égarement ; on ne favoit dans le
 „ monde ce que c'étoit que d'appai-
 „ ser le vrai Dieu quand il paroïssoit
 „ irrité : tout ce qu'on savoit faire
 „ dans cette consternation, c'étoit de
 „ se prosterner devant les idoles , de
 „ leur immoler des victimes , de con-
 „ sulter les démons , & de faire par
 „ leur conseil tout ce qui étoit le plus
 „ désagréable à Dieu ; de sorte que
 „ d'allumer des comètes dans les
 „ cieux , n'étoit à proprement parler
 „ que faire redoubler les actes de l'i-
 „ dolatrie (1).

M. Bayle crut qu'on pouvoit oppo-
 ser à cette preuve , que Dieu n'avoit
 pas fait paroître les comètes pour for-
 tifier l'idolatrie , mais seulement pour
 faire connoître aux hommes qu'il y a
 une Providence , & les empêcher de
 tomber dans l'Athéisme.

Pour répondre à cette difficulté ;
 M. Bayle prétendit , que Dieu ne fai-
 soit point de miracles pour chasser un
 crime par l'établissement d'un autre
 crime ; que quand il y auroit lieu de
 craindre que l'Athéisme ne s'établît ,
 il n'eût point fallu se servir de mira-

(1) Pensée sur la Comète. tom. 1.

cles pour l'empêcher ; que l'Athéisme n'étoit pas un plus grand mal que l'idolatrie , & enfin que l'Athéisme ne conduisoit point nécessairement à corruption des mœurs.

Le parallele que M. Bayle fit de l'Athéisme & de l'idolatrie , fournit Jurieu un prétexte de l'accuser d'Athéisme , & engagea M. Bayle à donner plus d'étendue aux preuves de son opinion sur les effets de l'Athéisme par rapport à la morale ; il prétend prouver par la raison & par l'expérience , que l'Athéisme ne conduisoit point à la corruption. Cette manière d'envisager le Fatalisme , renferme tout ce qu'on peut dire en sa faveur & c'est à l'examen de ces deux principes que je réduirai ce qu'on a dit pour prouver que le Fatalisme ne produit que des dispositions favorables au bonheur des hommes.



CHAPITRE PREMIER.

Exposition des raisons qui ont fait juger que le Fatalisme n'étoit point dangereux par rapport à la morale.

ON prouve que le Fatalisme n'est point dangereux, par rapport à la morale, parcequ'il ne détruit point la distinction du bien & du mal, & enfin parcequ'en effet le Fatalisme se trouve souvent uni à la vertu.

ARTICLE I.

Le Fatalisme ne détruit aucun des principes de la morale.

On peut réduire le Fatalisme à ce dogme général; c'est que la nature est la cause de toutes choses, qu'elle existe éternellement & d'elle-même, & qu'elle agit toujours selon toute l'étendue de ses forces, & selon des loix immuables qu'elles ne connoit point: il s'ensuit de-là que rien n'est possible que ce qu'elle fait, qu'elle produit tout ce qui est possible, qu'aucun effort de hommes n'est capable de rien

changer , ni de rien déranger dans l'enchaînement des effets ; que tout arrive par une nécessité fatale & inévitable , qu'aucune chose n'est plus naturelle que l'autre , ni moins convenable à la perfection de l'univers qu'en quelque état que soit le monde il est toujours tel qu'il doit être , & qu'il peut être ; que la nature étant une mère qui ne connoit point ses enfants , n'a point de prédilection , qu'elle ne favorise point les uns au préjudice des autres , mais qu'elle donne chacun, tous les attributs , & toutes les qualités qu'il doit & qu'il peut avoir.

Les ennemis du Fatalisme prétendent que ces principes conduisent l'esprit à ne supposer entre les choses aucune différence , & qu'ils étouffent par conséquent , l'amour de la gloire , l'horreur du vice , & toutes les vertus morales. Ces conséquences sont fausses & injustes.

Les principes du Fatalisme conduisent à supposer dans les choses , une égalité absolue , & non pas une égalité relative : il suit des principes du Fatalisme , qu'une chose n'est pas en elle-même meilleure qu'une autre , non pas qu'elle n'est pas meilleur

pour l'homme , & cette différence suffit pour concilier avec les principes du Fatalisme toutes les maximes de la morale.

Il est certain dans les principes du Fatalisme , qu'il n'y a pas moins de perfection & de réalité dans une pierre que dans l'or , & que c'est un aussi grand ornement de la nature de contenir de la boue , que de contenir du pain ; cependant , il est certain que l'or & le pain sont plus utiles à l'homme que la pierre & la boue , & qu'il n'est point égal pour l'homme de boire du vin ou du vif argent.

Comme l'homme veut nécessairement être heureux , il est certain qu'il ne prendra pas indifferemment , de la terre ou du pain pour manger ; & que l'égalité absolue que ses principes lui feront supposer entre ces corps , ne l'empêchera pas de voir une grande différence entre ces objets par rapport à sa conservation & à son bonheur.

Il en faut dire autant , par rapport aux actions morales : si les Fatalistes voient que tous les corps ne leur sont pas également convenables , quoiqu'en eux-mêmes ils soient égaux , ils voient aussi , que quoique les dispositions de

l'esprit soient égales , elles ne son-
cependant pas également convenable:
à leur bonheur ; ils voient que l'i-
gnorance est un état d'imperfection ,
par rapport à l'homme , quoique selon
leur systême , elle soit une modalité
aussi nécessaire à l'univers que l'érudi-
tion ; ils voient qu'une qualité qui
leur concilie l'estime des autres hom-
mes , est préférable à une qualité qui
les feroit mépriser , quoique ces qua-
lités ne soient point meilleures l'une
que l'autre , eû égard à l'univers.

Le Fatalisme suppose donc entre
les différentes qualités de l'esprit , des
différences par rapport au bonheur de
l'homme ; & il est possible même dans
les principes du Fatalisme , que com-
me la nature n'a point attaché le plai-
sir indifféremment à l'action de tous
les corps sur nos organes , de même
elle suive des loix dans la distribution
du bonheur , & qu'elle n'ait attaché
celui de l'homme qu'à la pratique de
la vertu , à la bienfaisance , &c. Le Fa-
talisme ne confond donc point les vi-
ces & les vertus ; & la différence qu'il
reconnoit entre le bien & le mal mo-
ral , produit en lui l'amour de la ver-
tu & l'horreur du vice , puisqu'elle est

fondée sur les rapports essentiels du vice & de la vertu avec son bonheur, & non pas sur une beauté ou sur une laideur absolue qui n'intéresse personne.

Le Fatalisme n'exclut pas même cette moralité absolue des actions : car comme ce n'est point par une conséquence de nos opinions, que le feu & l'eau diffèrent, de même il y a une différence essentielle entre l'amour & la haine, & entre l'affirmation & la négation. Cette différence spécifique du feu & de l'eau, est fondée dans la nature des choses, & nous la connoissons en comparant les propriétés essentielles de l'un de ces corps, avec les propriétés essentielles de l'autre ; or nous connoissons par la même voie qu'il y a une différence spécifique entre le mensonge & la vérité, entre la vertu & la perfidie. Le Fatalisme suppose donc que le vice & la vertu diffèrent par leur nature, & indépendamment de nos opinions. Dans ces principes, le Fataliste pourra reconnoître un bien agréable, un bien utile, & un bien honnête ; il pourra trouver dans la nature même, & non pas dans les opinions des hommes, le

fondement de ces trois especes de biens , & cette différence suffit pour porter les hommes à la vertu. Les Théologiens & les Philosophes Chrétiens ne reconnoissent-ils pas cette différence essentielle entre les actions des hommes , antécédemment à toute loi divine ou humaine , & ne prétendent-ils pas qu'elle oblige l'homme même independamment de la connoissance de Dieu ?

A R T I C L E II.

L'experience prouve que le Fatalisme n'est point contraire à la vertu.

L'union des idées de vice & de vertu avec le Fatalisme , n'est pas une speculation : personne ne porta à un plus haut point que Socrate la pratique des vertus morales : il fut doux , équitable , bienfaisant , & mourut martyr de la vérité , & de l'amour du bien public ; condamné à perdre la vie , il ne voulut point se dérober à l'injuste fureur du peuple , parcequ'il craignoit de trahir par la fuite , la vérité qu'il avoit enseignée , & de porter atteinte à l'autorité des loix , qui assurent le bonheur de la société.

Epicure ne croïoit pas qu'on pût vivre agréablement , si l'on ne menoit pas une vie juste & honnête : il ensei-
gnoit qu'on n'est jamais sans plaisir ,
lorsque la justice & l'honnêteté accom-
pagnent nos actions , & qu'il est im-
possible que le vice soit agréable , lors-
qu'on n'a aucun égard à la justice & à
l'honnêteté. Atticus fut équitable ,
bon citoïen , bon ami , & cependant
Atticus avoit adopté les principes
d'Epicure sur la nécessité absolue de
tout.

Le Fatalisme n'exclud pas même les
vertus héroïques , l'amour du bien pu-
blic & de la patrie , auquel on sacrifie
tout. Cassius avoit des richesses ,
il pouvoit vivre dans l'abondance &
dans le plaisir , & il les sacrifia à l'a-
mour de sa patrie. Brutus ne sacrifia-
t-il pas son repos , sa fortune , & sa
vie même à l'amour de sa patrie : ce-
pendant Brutus étoit Stoïcien. Marc-
Aurele étoit Stoïcien , & il pourroit
être proposé pour modele aux Princes
les plus religieux ; ses ouvrages sont
remplis de la morale la plus solide , il
croïoit que d'être conduit par la rai-
son vers des choses qui paroissent des
devoirs , étoit une qualité commune

à celui qui connoissoit des Dieux & à celui qui n'en reconnoissoit pas (1).

Ce n'est pas seulement l'ancienne Grece & l'ancienne Rome qui fournissent des exemples de Fatalistes qui font profession de vertu : les Lettrés de la Chine sont Athées , & leur morale est saine ; en voici , selon le P. le Gobien , la principale maxime : » la » fin que le Sage se propose est uni- » quement le bien public : pour y » travailler avec succès , il doit sap- » pliquer à détruire les passions , sans » quoi il lui est impossible d'acquérir » la sainteté , qui seule met en état » de gouverner le monde , & de ren- » dre les hommes heureux : or cette » sainteté consiste dans une parfaite » conformité de ses pensées , de ses » paroles & de ses actions avec la » droite raison ; ce n'est pas que les » passions soient mauvaises , quand » on en fait faire un bon usage , mais » comme elles troublent presque tou- » jours la tranquillité de l'esprit , il » faut en retrancher la trop grande » vivacité , & faire en sorte qu'elles » ne soient pas des emportemens ou-

(1) Marc-Aurel , de vita sua sub fin.

» très de la cupidité, mais de justes
 » sentimens de la nature (1).

On ne voit pas qu'il y ait moins de bonne foi parmi les Turcs, que parmi les Chrétiens ; cependant ils sont tous Fatalistes, & parmi les Turcs mêmes, les Zindikites qui sont regardés comme des Athées, sont les plus religieux observateurs des loix, ils sont humains, bienfaisans, indulgens, ils ne connoissent ni la colere, ni la vengeance (2).

CHAPITRE II.

*Réfutation des principes qui ont fait
 juger que le Fatalisme n'étoit point
 un sentiment dangereux, par rap-
 port à la morale.*

POUR réfuter tous ces principes, je vais prouver que la différence que le Fatalisme suppose entre les actions des hommes, ne suffit pas pour porter à la vertu, ou pour réprimer le

(1) Le P. le Gobien, Hist. de l'édit de l'Empereur de la Chine, à la fin de la Préface.

ches sur l'origine & le progrès du Fatalisme chez les Turcs, t. 1. de cet ouvrage.

(2) Voyez les recher-

vi e; & que les exemples des Fatalistes qui ont eu une morale pure & des vertus, ne peuvent justifier le Fatalisme des conséquences qu'on lui a attribuées, par rapport à la morale.

A R T I C L E I.

La difference que le Fatalisme admet entre le bien & le mal moral, ne suffit pas pour porter les hommes à la vertu, ou pour les éloigner du vice.

Le Fatalisme seroit une extravagance qui ne meriteroit pas d'être réfutée, s'il ne supposoit aucune différence entre les objets que nous connoissons, & je n'ai pas prétendu que le Fatalisme supposât toutes les actions des hommes égales; mais j'ai dit que la difference qu'il supposoit entre le bien & le mal, n'étoit pas un motif pour la vertu, parceque l'homme n'est déterminé à se porter à un objet, que par le rapport qu'il a avec son bonheur, & que l'idée du vice & de la vertu dans les principes du Fatalisme, n'a aucun rapport avec le bonheur de l'homme.

L'idée de la vertu ne garantit l'hom-

me d'aucune douleur physique , & n'excite en lui aucune sensation agréable ; elle ne peut donc contribuer au bonheur de l'homme , qu'en lui procurant des plaisirs purement spirituels, c'est-à-dire , en augmentant l'estime & l'amour qu'il a pour lui-même , ou en lui offrant un spectacle agréable ; or il est certain que dans les principes du Fatalisme , l'homme ne se croit , ni plus estimable lorsqu'il est vertueux , ni moins estimable , s'il est vicieux : la distinction du vice & de la vertu dans les principes du Fatalisme , n'a donc aucun rapport au bonheur de l'homme ; & elle n'est pas plus intéressante pour lui , que la différence du triangle & du carré.

Mais le Fatalisme ne peut-il pas supposer que la nature a attaché du plaisir à la pratique de la vertu , comme à l'usage d'un aliment agréable ? & ce goût naturel ne suffit-il pas pour porter l'homme à la vertu ?

Si l'homme trouvoit dans la pratique de la vertu , le même plaisir qu'il trouve dans l'usage d'un fruit excellent ; si le vice produisoit en lui une sensation désagréable , comme celle qu'il éprouve , lorsqu'il boit une li-

queur caustique ou amere, les principes du Fatalisme ne seroient pas plus contraires à une bonne morale, qu'à une bonne medecine, & l'homme guidé par un instinct infailible dans ses actions morales comme dans le choix des alimens, seroit vertueux indépendamment de ses principes sur la nature du bien & du mal moral.

Mais peut-on supposer dans l'homme cet instinct pour les actions vertueuses ou vicieuses ? Si ce goût eût existé dans l'homme, il eût été aussi extraordinaire de voir des méchans, que de voir des hommes qui mangent de la terre, ou qui se tuent ; si ce goût existoit, nous devrions au moins le trouver dans les Nations Sauvages, dont l'ame n'a point encore été altérée par le commerce des Nations policées & vicieuses : cependant presque toutes ces Nations sont barbares, cruelles & sans idées de vice ou de vertu.

On dira peut-être que ces peuples ont étouffé cet instinct, ce goût naturel pour la vertu : je le veux bien, mais j'en conclus que ce goût n'est pas aussi sûr que celui qui nous fait distinguer les fruits utiles, des corps

nuisibles à l'homme. J'en conclus que ce goût pour le bien & pour le mal moral, peut s'éteindre dans l'homme qui ne cultive point sa raison ; qu'il ne subsiste, ou ne se fortifie dans un esprit cultivé, qu'autant que la vertu conduit à voir dans un homme vertueux, un objet plus estimable & plus agréable, que dans l'homme vicieux : or il est certain que les principes du Fatalisme ne font voir dans un homme vicieux, rien de moins estimable que dans l'homme vertueux : le Fatalisme n'admet donc point cette distinction de bien sensible, de bien utile & de bien honnête, par laquelle on prétend justifier sa morale : il réduit tout au bien sensible, & au bien utile ; l'honnête pris en lui-même n'est, ni un bien, ni un mal dans les principes du Fatalisme : un Fataliste qui pour arriver à un but, a deux moyens, dont l'un n'est pas honnête, mais facile, & l'autre honnête, mais difficile, s'il est conséquent, doit préférer le premier,

ARTICLE II.

On ne peut tirer de l'exemple des Fatalistes vertueux aucune conséquence en faveur du Fatalisme.

Les exemples des Fatalistes vertueux ne sont pas contraires à mes principes : je n'ai pas prétendu que le Fatalisme fût inséparable du vice , ou incompatible avec la vertu.

Comme ce sentiment laisse agir les passions en liberté , un Philosophe qui l'adopte , peut faire des actions vertueuses , si le bonheur de la société entre dans le plan de bonheur qu'il s'est formé : il pourra même s'il est animé du désir de la gloire , sacrifier son repos , sa tranquillité , sa vie au bonheur de la société : mais ce sacrifice est dans le Fataliste une inconséquence , c'est l'effet d'une disposition vertueuse que le Fatalisme n'a point produite , qu'il combattoit , & qu'il n'a pû détruire. Ainsi , par exemple , Socrate ne fut point vertueux , parcequ'il croioit tout nécessaire , mais parcequ'il faisoit consister le bonheur dans la satisfaction intérieure que la

vertu répand dans le cœur de celui qui la pratique , & qu'il eût été malheureux , s'il n'eût été content de lui-même , ou s'il eût eu à se reprocher d'avoir voulu être heureux aux dépens du bonheur des autres : il croioit que la nature avoit fait tous les hommes pour être heureux ; quiconque vouloit l'être aux dépens du bonheur des autres, violoit , selon lui , les loix de la nature , qui se vengeoit par des remors : les vertus de Socrate avoient donc leur source dans des dispositions indépendantes du Fatalisme , que le Fatalisme combattoit , & qu'il ne put détruire : voilà pourquoi sa vertu fût si simple , & si ferme.

Le Fataliste peut donc être vertueux , & sa vertu doit être solide , parcequ'elle est éprouvée. Un Fataliste qui a de la vertu , eût été méchant , s'il n'eût reçu de la nature que des dispositions médiocres au bien ; ainsi en suivant les principes de Socrate sur la nécessité absolue de toutes choses, Aristippe ne fut qu'un voluptueux , bas , & timide , qui fit consister le bonheur dans le plaisir des sens , & la vertu dans l'art de se les procurer , sans pourtant violer les loix , qui n'étoient

respectables que par les peines dont on punissoit ceux qui les violoient. Théodore fût aussi voluptueux qu'Aristippe , mais plus audacieux ; il enseigna que la vertu n'étoit que l'art d'être heureux, que le meurtre , le vol, le parjure étoient des actions vertueuses , lorsqu'elles contribuoient au bonheur , & que le Sage devoit les commettre sans répugnance & sans remors.

Les belles qualités d'Atticus n'étoient pas plus l'ouvrage du Fatalisme, que la sagesse de Socrate ; il fût bienfaisant , parcequ'il étoit né sensible ; & j'ai prouvé que la sensibilité n'est pas l'ouvrage du Fatalisme ; s'il ne fût, ni ambitieux , ni injuste : ce n'est pas parcequ'il croïoit tout nécessaire , mais parcequ'il avoit su mettre des bornes à ses desirs , & trouver dans le commerce de ses amis , & dans la bienfaisance , un plaisir plus pur & plus digne du Sage , que le plaisir que procure l'ambition & le tumulte.

Cassius plus sensible qu'Atticus , vit avec plus de douleur expirer la liberté ; & cette sensibilité l'arma contre l'Usurpateur , peut-être même cette sensibilité fût-elle secondée par un desir

fir

fir de gloire , & par l'élévation de son ame , qui n'étoient certainement pas l'effet des principes d'Epicure sur la nécessité.

Si le Stoïcisme eût quelque part à la vertu de Brutus , ce fut en lui inspirant de l'orgueil , & non pas en lui persuadant que tout est nécessaire ; cet orgueil même n'est pas l'effet du Fatalisme.

Il est donc certain qu'on a vu des Fatalistes qui avoient des principes d'honnêteté , d'amour du bien public , de justice , & de vertu ; mais il est certain aussi que ces principes n'étoient point l'effet du Fatalisme , & que par une inconséquence assez ordinaire aux hommes , ils subsistoient avec des principes qui les combattoient.

Tout ce que M. Bayle a dit en faveur de l'Athéisme considéré par rapport à la morale , est donc un sophisme ; ce Savant critique s'est donné beaucoup de peine à prouver qu'il y avoit eu des Athés vertueux ; & il avoit à prouver que l'Athéisme ne combattoit pas les principes de la vertu.

Mais , dit-on , nos vertus & nos vi-

ces dépendent des dispositions que nous recevons de la nature , il n'est pas en notre pouvoir de nous donner ces dispositions , & nous ne voïons pas que le dogme de la liberté change rien dans les effets de ces dispositions naturelles : ne trouve-t-on pas tous les crimes possibles dans les sociétés qui croient la liberté ?

C'est ainsi que M. Bayle prétend prouver que la Religion n'arrête pas plus les crimes que l'Athéisme. C'est le même sophisme que je lui ai déjà reproché : car comme il est possible qu'il y ait des dispositions vertueuses qui ne sont point détruites par le Fatalisme , quoiqu'il les combatte , de même , il est possible qu'il y ait des dispositions vicieuses , qui subsistent malgré la persuasion de la liberté , quoiqu'elle les combatte : il ne s'agit pas de savoir si on peut croire la liberté & être vicieux ; mais si le dogme de la liberté combat le vice , & si la persuasion de la liberté n'en modere pas les effets.

Il est très possible que le dogme de la liberté combatte les dispositions vicieuses sans détruire le vice , parce que la persuasion de la liberté , & les

disposi
certain
agir ,
la pas
donc
la lib
triom
triom
On
liberte
vent ,
dres'qu
passion
affoibl
demen
dis qu
ou les
sions c
princi
bere ,
ont d
soient
croïoi
penso
tre ob
propre
leurs
des M
citoïe
parce

dispositions qu'elle produit n'ont qu'un certain degré de force pour nous faire agir , & qu'il est possible que celui de la passion vicieuse soit supérieur. Il est donc très possible que le sentiment de la liberté combatte le vice sans en triompher ; mais ce dogme en auroit triomphé , si elle eût été moins forte.

On voit par là que le dogme de la liberté & les conséquences qui le suivent , arrêtent beaucoup plus de desordres qu'on ne croit ; car il est très peu de passions extrêmes , & ces passions sont affoiblies par la morale , qui a pour fondement le dogme de la liberté , tandis que le Fatalisme les laisse agir , ou les fortifie. Presque toutes les passions dangereuses naissent de quelque principe du Fatalisme. Neron , Tibere , Caligula , tous ces monstres qui ont deshonoré l'humanité , ne faisoient pas le mal , parcequ'ils se croïoient libres , mais parcequ'ils pensoient qu'ils n'avoient point d'autre obligation que de travailler à leur propre bonheur , ni d'autres loix que leurs desirs ; il en faut dire autant des Magistrats injustes , des mauvais citoïens. L'homme n'est méchant que parcequ'il se fait le centre de tout , &

qu'il compte pour rien les autres hommes : or cette maxime n'est vraie que dans les principes du Fatalisme.

L'exemple des Turcs qui allient la bonne foi avec la persuasion de la fatalité , ne peut avoir d'application dans la question présente. Les Mahométans ne croient pas seulement que l'homme est nécessaire dans toutes ses actions , ils croient encore qu'il y a un Dieu , que ce Dieu a donné des loix aux hommes , & qu'il punira par les plus rigoureux supplices ceux qui les violent ; la transgression de ces loix s'offre donc toujours à l'imagination du Musulman avec l'image de l'enfer , & cette image est un frein , & un motif qui agit bien plus puissamment que le dogme du Fatalisme.

Il est vrai qu'il y a chez eux des Fatalistes qui ne reconnoissent point de Dieu , & qui cependant sont vertueux , mais ils sont en petit nombre , presque persécutés , & leur exemple ne prouve rien autre chose , sinon qu'il peut y avoir des Fatalistes vertueux , & non pas que le Fatalisme n'est pas opposé aux principes de la vertu.

Mais enfin , disent les apologistes

du F
par se
xion
n'est
les
passi
S
peut
un A
leurs
se co
peut
sorte
extrê
il est
trém
mais
racte
la ré
cara
par c
bert
dres
D
tim
réfle
qu'i
de
& c
peu

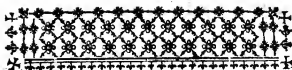
du Fatalisme , les hommes agissent par sentiment , & non pas par réflexion ; Ainsi le sentiment de la liberté n'est d'aucune utilité pour corriger les hommes , ou pour réprimer les passions.

Si cette difficulté est solide , on ne peut pas donner le Fatalisme comme un sentiment utile à la morale ; d'ailleurs , il est faux que les hommes ne se conduisent pas par réflexion. On peut distinguer dans les hommes deux sortes de caractères ; des caractères extrêmes , & des caractères modérés : il est très rare que les caractères extrêmes soient arrêtés par la réflexion ; mais il est assez ordinaire que les caractères modérés , soient corrigés par la réflexion ; or il est certain que les caractères extrêmes sont rares , & que par conséquent , le sentiment de la liberté peut corriger beaucoup de desordres & être très utile à la société.

D'ailleurs , il est faux que le sentiment de la liberté n'agisse que par réflexion : car un homme persuadé qu'il est libre , croit qu'il a la force de résister à un désir qu'il condamne , & cette persuasion qu'il a de sa force , peut produire des efforts , & donner

à l'ame une force réelle. Il est donc certain que le dogme de la liberté réprime les passions contraires au bonheur de la société , & que le Fatalisme les laisse agir dans toute leur force , ou que s'il les corrige, ce n'est que par une inconséquence , & en employant les principes du dogme de la liberté ; que dans la supposition même où il produiroit quelques actions vertueuses , il ne les produiroit que parcequ'il trouveroit dans l'ame du Fataliste des dispositions à la vertu auxquelles il s'uniroit , & qui lui serviroient de base : s'il trouvoit dans l'ame des dispositions au vice , il rendroit le vice plus dangereux , & plus incorrigible , semblables à ces acides qui sont caustiques ou calmans, selon qu'ils agissent seuls, ou unis avec différentes bases.

F I N.



TABLE

DES DIVISIONS

de ce Volume.

REFUTATION

DU FATALISME,

Qui suppose plusieurs substances dans
le Monde.* page 1

LIVRE PREMIER.

*De l'origine des différentes substances
qui existent dans le Monde.* 4

SECTION PREMIERE.

Les esprits & les corps ont été créés. 5

CHAP. I. *Les esprits & les corps n'existent point par eux-mêmes.* ibid

ART. I. *De la nature de l'être qui existe par lui-même.* 6

V iv

ART. II. *Les caractères de l'être qui existe par lui-même, ne conviennent, ni aux esprits, ni aux corps, dont on a prouvé l'existence.* 8

CHAP. II. *Les esprits & les corps ont été créés.* 11

ART. I. *Les esprits & les corps n'existent point par voie d'émanation ou de développement.* 12

ART. II. *Le principe qui fait exister les êtres que nous connoissons, les a créés.* 18

SECTION II.

Examen des difficultés des Fatalistes, contre la création des esprits & des corps. 21

CHAP. I. *Exposition des raisons par lesquelles on prétend prouver que les esprits & les corps existent nécessairement.* 22

CHAP. II. *Fausseté des principes que l'on vient d'exposer en faveur de l'éternité & de la nécessité de tous les êtres.* 27

LIVRE SECOND.

De la puissance qui a formé le Monde visible. 35

SECTION PREMIERE.

De la puissance qui a formé le Ciel.

CHAP. I. *Les Astres n'ont point été formés par une force aveugle , mais par des mouvemens connus & déterminés par une intelligence.* 42

CHAP. II. *Le mouvement des astres n'a point été produit par une force aveugle , mais par une intelligence.* 43

ART. I. *Le mouvement des planetes autour du soleil n'est point l'effet d'une force aveugle , c'est l'ouvrage d'une intelligence.* 50

ART. II. *Le mouvement des planetes sur leur axe , a été produit par une intelligence.* 51

SECTION II.

De la puissance qui a formé la Terre.

CHAP. I. *De la puissance qui a formé les Animaux.* 61

ART. I. *La nutrition des Animaux suppose une organisation produite par une intelligence.* 63

§ I. *La force contractive des viscères qui servent à la nutrition , est l'ou-* 64

vrage d'une cause intelligente. 68

§ II. *Les vaisseaux qui distribuent le sang dans toutes les parties du corps, ont été formés par une cause intelligente. 72.*

§ III. *La sécrétion du suc nourricier dépend d'un mécanisme produit par une intelligence. 74*

ART. II. *La reproduction des Animaux est l'effet d'une organisation produite par une intelligence. 77*

ART. III. *Le mouvement des Animaux suppose une organisation produite par une intelligence. 88*

ART. IV. *La sensibilité des Animaux dépend d'une organisation produite par une intelligence. 95*

CHAP. II. *Les Plantes sont l'ouvrage d'une intelligence. 103*

CHAP. III. *Les minéraux n'ont point été produits par une force aveugle, mais par une intelligence. 111*

ART. I. *Le feu est la production d'une cause intelligente. 115*

ART. II. *L'air est la production d'une cause intelligente. 121*

ART. III. *L'eau a été formée par une cause intelligente. 126*

ART. IV. *La terre élémentaire a été produite par une cause intelligente. 129*

LIVRE TROISIEME.

De la nature & de la puissance des esprits. 133

SECTION PREMIERE.

De la nature de l'esprit humain. 134

CHAP. I. *L'esprit humain est essentiellement différent des élémens de la matiere & des corps.* 135

CHAP. II. *L'union de l'esprit humain au corps qu'il anime , ne peut être l'ouvrage d'une force qui agit sans dessein & sans liberté.* 141

ART. I. *Il n'y a qu'une cause intelligente qui ait pû mettre entre les sentimens de l'ame & les mouvemens du corps les rapports que nous voyons entr'eux.* ibid.

ART. II. *Si la liaison des sentimens de l'ame & des mouvemens du corps est produite par une action réciproque de ces deux substances , l'union de l'ame & du corps est l'ouvrage d'une cause intelligente.* 145

SECTION II.

De la puissance de l'esprit humain. 152

CHAP. I. *L'esprit humain a le pouvoir d'agir.* 153

ART. I. *L'esprit humain a le pouvoir de produire du mouvement.* 154

ART. II. *L'esprit humain a le pouvoir de comparer les différens objets qui font impression sur lui , & de donner à ses sensations un ordre & une disposition qui ne peuvent être l'effet du mécanisme des organes.* 161

ART. III. *Nous avons des connoissances & des idées qui supposent que l'esprit est actif.* 166

ART. IV. *Le sentiment de notre activité, suppose que notre esprit est effectivement actif.* 174

CHAP. II. *L'esprit humain agit avec liberté.* 181

ART. I. *Il y a des objets agréables qui ne sont point nécessaires pour garantir l'homme de la douleur.* 184

§ I. *Il y a des objets agréables qui ne sont point essentiels au bonheur de l'homme.* ibid

§ II. *Il y a beaucoup d'objets agréables à l'homme , qui ne sont point nécessaires pour lui procurer le plaisir sans lequel il n'a point une existence agréable.* 187

ART. II. *L'esprit humain a le pouvoir*

de connoître si un objet est ou n'est pas nécessaire à son bonheur. 193

ART. III. *La connoissance du rapport d'un objet avec le bonheur de l'homme dépend de l'esprit humain , en sorte qu'il est le principe de toutes ses déterminations à cet égard.* 199

SECTION III.

Examen des difficultés des Fatalistes , contre la liberté de l'homme. 206

CHAP. I. *Examen des difficultés qui attaquent la possibilité de la liberté.*

207

CHAP. II. *Examen des difficultés des Fatalistes contre la liberté humaine prise de sa création.* 212

ART. I. *Principes par lesquels on prétend prouver qu'une intelligence créée ne peut agir.* ibid

ART. II. *Il est faux qu'une intelligence créée ne puisse pas agir.* 216

CHAP. III. *Examen des difficultés que l'on tire de l'union de l'ame & du corps contre la liberté de l'homme.*

224

ART. I. *Examen des difficultés de Leucippe , Democrite , & de Hobbes contre la liberté.* 225

§ I. *Principes de Leucippe & de Hob-*

bes sur l'union de l'ame & du corps.
ibid

§ II. *Fausseté des principes de Hobbès sur l'union de l'ame & du corps.* 231

ART. II. *Examen des difficultés des Philosophes qui sans déterminer la nature de l'union de l'ame & du corps, prétendent qu'il y a entre les sentimens de l'ame & les dispositions du cerveau, une dépendance incompatible avec la liberté.* 238

P R E M I E R E P R O P O S I T I O N.

Les pensées ne dépendent point des dispositions matérielles du cerveau, comme de leurs causes, & l'ame a un pouvoir d'agir indépendant des traces du cerveau. 241

S E C O N D E P R O P O S I T I O N.

Quoique l'ame ait un pouvoir de penser & d'agir, qui ne dépend point des dispositions matérielles du cerveau comme de sa cause, il y a cependant des dispositions du cerveau qui peuvent suspendre l'exercice de ce pouvoir. 248

CHAP. IV. *Examen des difficultés que l'on tire de la présience divine contre la liberté humaine.* 258

ART. I. *Difficultés qui paroissent naître
du dogme de la prescience divine contre
la liberté humaine.* 259

ART. II. *On ne peut tirer du dogme de
la prescience aucune difficulté réelle
contre la liberté humaine.* 263

LIVRE QUATRIEME.

De l'intelligenc qui a formé le Monde. 267

SECTION PREMIERE.

*De la nature de l'intelligence qui a pro-
duit le Monde.* 268

CHAP. I. *La puissance créatrice est
une intelligence infinie , toute-puis-
sante & unique.* 269

CHAP. II. *L'Intelligence créatrice a
formé le Monde.* 273

CHAP. III. *L'intelligence créatrice a
produit le Monde librement.* 276

CHAP. IV. *L'Intelligence créatrice a
produit le Monde avec dessein.* 279

SECTION II.

*Examen des difficultés qui ont porté
plusieurs Philosophes à rejeter le
sentiment qui attribue la production*

du Monde à une intelligence créatrice , infinie , toute-puissante & libre. 285

CHAP. I. *Examen des difficultés qui combattent l'infinité qu'on attribue à l'Intelligence créatrice.* 286

ART. I. *Difficultés de Hobbes & de ses Disciples contre l'infinité de l'Intelligence créatrice.* 287

ART. II. *Fausseté des principes de Hobbes sur la nature de l'infini.* 290

CHAP. II. *Examen des difficultés qui attaquent la liberté de l'Intelligence créatrice.* 293

ART. I. *Difficultés qui combattent la liberté de l'Intelligence créatrice.* 297

ART. II. *On ne prouve point que l'Intelligence créatrice ne peut être libre.* 301

CHAP. III. *Examen des difficultés qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice n'a pû produire le monde visible.* 306

ART. I. *Difficultés qui ont paru prouver que le Monde visible ne pouvoit être produit par l'action d'une Intelligence infinie.* 307

ART. II. *Réfutation des raisons qui ont fait juger que l'Intelligence créatrice*

n'a pû produire le Monde. 312

CHAP. IV. *Examen des difficultés qui ont fait juger qu'on n'a point de raison suffisante d'attribuer la formation du Monde à une Intelligence créatrice.* 318

ART. I. *Exposition des raisons qui ont paru prouver qu'il n'est pas certain que le Monde soit l'ouvrage d'une Intelligence.* 319

ART. II. *Réfutation des difficultés que l'on vient d'exposer.* 322

CHAP. V. *Examen des raisons qui ont paru supposer que le Monde visible a tous les caractères d'un effet produit par une force nécessaire, ou qui a agi sans dessein.* 330

ART. I. *Difficultés sur lesquelles on se fonde pour attribuer la formation du ciel à une force aveugle & nécessaire.* ibid

ART. II. *Réfutation des difficultés qu'on vient d'exposer.* 333

ART. III. *Difficultés qui paroissent prouver que la terre a été formée par une force aveugle, ou qui a agi sans dessein.* 343

§ I. *Les différens états par lesquels notre terre a passé, supposent qu'elle est l'ouvrage d'une puissance aveugle.*

§ II. *L'état actuel de la terre prouve qu'elle n'est pas l'ouvrage d'une intelligence.* 351

ART. IV. *Il est faux qu'il y ait sur la terre des contrariétés & des desordres qu'on ne peut attribuer qu'à une force aveugle.* 361

§ I. *L'état qui a précédé la premiere révolution générale de la terre , & cette premiere révolution , ne sont point l'ouvrage d'une puissance aveugle & capricieuse.* 363

§ II. *L'état qui a succédé à la premiere révolution de la terre , n'est pas l'ouvrage d'une puissance aveugle.* 373

LIVRE CINQUIEME.

Des effets de l'opinion du Fatalisme , par rapport à la morale. 389

SECTION PREMIERE.

Parallele des effets du sentiment de la liberté & du Fatalisme , par rapport à la société. 391

CHAP. I. *Le Fatalisme détruit ou affoiblit les sentimens les plus utiles au bonheur de la société , & le dog-*

me de la liberté les inspire. 392

ART. I. *Le Fatalisme anéantit l'amour du bien public , & le dogme de la liberté le produit ou le fortifie.* 392

ART. II. *Le Fatalisme détruit tous les principes qui répriment les passions contraires au bonheur de la société , & le dogme de la liberté met un frein à ces passions.* 398

CHAP. II. *Le sentiment de la liberté n'exclut aucune des vertus que l'on attribue au Fatalisme.* 405

SECTION II.

Examen des raisons qui ont persuadé que le Fatalisme est utile , ou du moins qu'il n'est pas dangereux dans la morale. 410

CHAP. I. *Exposition des raisons qui ont fait juger que le Fatalisme n'étoit point dangereux , par rapport à la morale.* 413

ART. I. *Le Fatalisme ne détruit aucun des principes de la morale.* *ibid*

ART. II. *L'expérience prouve que le Fatalisme n'est point contraire à la vertu.* 418

CHAP. II. *Réfutation des principes qui ont fait juger que le Fatalisme*

*n'étoit point un sentiment dangereux,
par rapport à la morale.* 421

ART. I. *La différence que le Fatalisme
admet entre le bien & le mal moral ,
ne suffit pas pour porter les hommes
à la vertu , & pour les éloigner du
vice.* 422

ART. II. *On ne peut tirer de l'exemple
des Fatalistes vertueux aucune con-
séquence en faveur du Fatalisme.*
426

FIN.



TABLE

DES MATIERES.

A

ABSTRACTION, comment elle se forme. t. 3. p. 167. 246.

Abulola Ahmed, ses sentimens sur les différentes Religions. t. 1. p. 203. Epitaphe singulière de ce Poète 205.

Air, principe de toutes choses selon quelques Philosophes. t. 1. p. 24. 236. est l'ame de l'univers. 25. 236. 282. produit par une cause intelligente. t. 3. 121. entre dans la composition des corps durs. *ibid.* est fluide, élastique, expansible. 122. d'où lui viennent ces propriétés. 123. ses parties moins fixes que celles de l'eau. *ibid.* nécessaire aux animaux & aux plantes. 182. comment devient salulaire. 374.

Amauri. L. I. p. 169.

Ame universelle : origine & principes de ce langage. t. 1. p. 10, 55.

61. 72. 81. 174. 207. 210. 213. 234. 247. 267. 279. 283. réfutée. t. 2. p. 514.

Ame humaine, ce qu'en ont pensé Diogene d'Apollonie. t. 1. p. 27. Pythagore. *ibid.* 54. 55. Timée. p. 65. Zénon. 84. Leucippe. 118. Démocrite. 122. Epicure. 132. Saturnin. 159. quelques Philosophes du dix-huitième siècle. 174. les Juifs immatérialistes. 192. les Souphis, 206. les Panders. 212. les différentes écoles de l'Inde. 214 & suiv. les Philosophes du Japon. 231. les Siamois. 234. Vanini. 257. Sperberus. 267. Brunus. 279. Hill. 288. Serret. 304. Hobbes. 336. Spinoza. 358. l'Auteur des réflexions sur l'existence de Dieu. 389. la Métrie. 432. est une modification de l'être nécessaire

selon les Spinosistes. t. 2. p. 75. 103. comment elle peut, selon ces Philosophes, voir les phénomènes de la nature. 82. 90. 96. comment toutes les âmes humaines peuvent exister dans l'être nécessaire selon ces Philosophes. 126. fausseté de leurs principes. 507. 509. 511. 514. preuves de la distinction de l'âme & du corps. 402. 449. âmes humaines peuvent avoir des différences indépendantes des organes. 407. peuvent s'unir à un corps. 409. n'existent point par elles-mêmes. t. 3. p. 5. 8. ne sont point des émanations de l'intelligence suprême. 12. ont été créées. 18. sont essentiellement différentes des éléments de la matière. 135. leur union avec les corps est l'ouvrage d'une cause intelligente. 141. siège de l'âme inconnu. 145. peut produire du mouvement. 154. a la puissance de comparer les objets & les sensations qu'elle en reçoit. 161. de former des images, des plans. 164. son activité prouvée par le progrès de nos connoissances. 166. 170. est libre. 181. 199. a un pouvoir d'agir indépendant du cerveau. 241. peut agir

sur le cerveau. 244. &c.

Anaxagore. t. 1. p. 28.

Anaximandre. t. 1. p. 19.

Anaximène, t. 1. 24.

Animaux, leur origine

selon Anaximandre. t.

1. p. 21. regardés rom-

me des fols, ou com-

me des imbécilles. *ibid.*

p. 27. comme des ou-

vrages du hazard. 29.

Animaux, les organes de

leur nutrition formés

par une intelligence. t.

3. p. 64. comment leur

nutrition s'opere. 68.

72. &c. leur force mo-

trice est l'ouvrage d'u-

ne cause intelligente.

88. leur sensibilité pro-

duite par une intelli-

gence. 95. animaux qui

ont vécu après qu'on

leur a coupé la tête.

146. sans cervelle &

sans cercelet. *ibid.* ani-

maux, comment on

prétend expliquer leur

origine sans le secours

d'une intelligence. 346.

réfutation de ce senti-

ment. p. 365.

Animaux qui naissent

dans les infusions des

plantes. 347. 370.

Année (grande) ce que

c'étoit. t. p. 12.

Anniceris. t. p. 42.

Antipodes, conçus claire-

ment, impossibles de les

imaginer. t. 2. p. 307.

Aristhène. t. 1. p. 45.

Archelaus. t. 1. p. 30.

Arcefilas. t. 1. p. 145.

Aristipe. t. 1. p. 55.

Arist
t.
Oc
vre
170
Sai
pr
mu
de
né
fo
G
fo
24
Pa
ni
mi
en
&
fen
vie
Ph
ter
t.
me
34
Arna
fu
t.
Aste
&
p.
pl
fa
C
ri
T
1
q
ni
Aste
a
q
l.
d
Aste

Aristote , sa philosophie.

t. 1. 74. apportée en Occident. 169. ses livres condamnés au feu. 170. commentée par Saint Thomas. *ibid.* progrès de ses sentimens dans l'Université de Paris. 171. condamné par un Concile. 178. son autorité chez les Grecs. 240. étude de ses livres ordonnée. 241. .. demêlés de ses Partisans & des Platoniciens. *ibid.* ses ennemis traités comme des ennemis de la Religion & de l'Etat. 319. défendu sous peine de la vie de parler mal de ce Philosophe. 324. son sentiment sur l'infini. t. 2. p. 297. sur les élémens de l'étendue. 342.

Arnaud , son sentiment sur l'existence des corps. t. 2. 157. 334.

Astrologie , son origine & ses principes. t. 1. p. 11. 54. 173. employée ridiculement en faveur de la Religion Chrétienne. 181. corrigée & adoptée par des Théologiens célèbres. 184. très répandue jusqu'à la fin du quinzième siècle. 239. &c.

Astronome brûlé pour avoir prétendu expliquer par ses principes la naissance & la mort de J. C. 384.

Astres , ont été formés

par une intelligence. t. 3. p. 43.

Athéisme , sophismes de Bayle pour prouver qu'il n'est pas dangereux pour la société. t. 3. p. 410.

Atomes , t. 1. p. 111. 125. t. 2. p. 343. 347.

Attraction , reconnue par les anciens. t. 1. p. 61. n'a pu sans la direction d'une intelligence produire les Astres. t. 3. p. 51. 58. les animaux. 64. les plantes. 103. 110.

B

Bacon , état de la Philosophie de son tems. t. 1. p. 325. entreprend de réformer les sciences. 326. beauté de son plan. 327. ignoré de ses contemporains. 330. combien utile à Descartes. 331. Effets de sa méthode , par rapport au Fatalisme. 334. combien sincèrement convaincu de l'existence de Dieu. t. 3. p. 328.

Bauman , son système sur la formation des corps organisés. t. 3. p. 79. 82.

Bayle , caractère de cet Auteur. t. 1. p. 457. a mal réfuté Spinoza. t. 2. p. 130. prouve très bien l'immatérialité de l'ame. 469. ses difficultés contre le sentiment de notre liberté réfutées. t. 3. p. 176. ses

- difficultés tirées de la conservation contre la liberté réfutées 212. 216. ses difficultés tirées du mal physique & moral réfutées. occasion de ses disputes avec Jurieu sur l'Athéisme. 420. réfuté. 430.
- Beau, sa nature. t. 2. p. 390.
- Berkeley, t. 2. p. 335. ses intentions justifiées. 336. réfuté. 339.
- Bonheur, ce qu'en ont pensé Socrate t. 1. p. 32. Aristippe 35. Anniceris 42. Théodore. 43. Antisthène. 45. Zenon. 88. Epicure. 136. Leenhof. 165. son essence. t. 2. p. 420. t. 3. p. 184. combien de choses inutiles pour l'obtenir. 186. combien facile à l'homme. 190. 194.
- Bon invilliers, son idée de l'être infini. t. 2. p. 251. réfuté. 325.
- Bouhier, (M. le) comment répond aux difficultés contre la liberté, tirées de la création continuée. t. 3. p. 219.
- Brunus Jordanus. t. 1. p. 276.
- C
- C**abalistique Philosophie. t. 1. p. 193. 261.
- Cap de Bonne-Esperance, pourquoi difficile à doubler. t. 3. 378.
- Cainéade. t. 1. 146.
- Cause, son essence. t. 2. p. 275. en quoi diffère de la condition. t. 3. p. 210.
- Chine, ses Philosophes. t. 1. p. 220. pourquoi la mer en est orageuse. t. 3. 377.
- Chrétiens, origine du Fatalisme chez quelques-uns. t. 1. p. 154. 168.
- Chryssippe. t. 1. p. 88.
- Cicéron. t. 1. p. 149.
- Clark, sa dispute avec Leibnitz sur l'étendue. t. 2. p. 12. réfuté. 440. ses preuves de l'existence de Dieu ne sont pas suffisantes. t. 3. p. 40. comment on doit entendre ce qu'il dit sur l'idée négative de l'infini p. 292.
- Collins, Auteur de la liberté de penser. t. p. 372. son sentiment sur la liberté de l'homme. 397. fausseté de ses principes. t. 3. p. 172. abusé de l'autorité de Loke. 173. 237. fausseté de ses principes sur le sentiment intérieur de notre liberté. 176. réfuté. 208. 236. 258.
- Cometes. t. 3. 332. 340. 341. 357.
- Conviction, comment produite. t. 3. p. 170.
- Contradictions dans les jugemens & dans les goûts, impossibles, selon quelques Philosophes. t. 2. p. 131.
- Constantinople, changemens

mens que sa prise cause
dans les sciences en Oc-
cident. 239.

Conservation des créatu-
res regardée comme
une création continuée
par quelques Philoso-
phes. t. 3. p. 213. rejetée
par d'autres. 221.

Conscientieux, (la secte
des) t. 1. p. 315.

Corps, voyez étendue,
sensations : n'existent
point par eux-mêmes.
t. 3. p. 5. 8. ne sont
point des émanations
sorties de l'être néces-
saire : p. 12. ont été
créés : p. 20. difficul-
tés contre leur création :
p. 22. réponses à ces
difficultés, p. 27.

Cordemoi, s'écarte du
sentiment de Descartes
sur les élémens de l'é-
tendue : t. 2. p. 245.

Création, inconnue aux
anciens : voyez leurs
articles : combattue, p.
171. 273. 289. 364.
395. impossible selon
les Spinozistes : t. 2.
238. 241. réfutation
de ces erreurs : 281.
287. 291.

Crates : t. 1. p. 47.

Cuslaer, prétend que Spi-
noza n'attribuoit à Dieu
qu'une étendue imma-
térielle : t. 2. p. 32.

Cyniques, origine de cet-
te secte : t. 1. p. 41.

Définition, ce que
c'est : t. 2. p. 263.

Déluge, son universalité :
t. 3. p. 372.

Démocrite : t. 1. p. 120.

Descartes, adopte le dou-
te de Bacon : t. 1. p.
331. le rend plus géné-
ral, *ibid.* en quoi dif-
fère de Bacon : p. 332.
effets de sa méthode par
rapport au Fatalisme :
p. 334. 349. &c. ses
principes sur l'existen-
ce des corps : t. 2. p.
333. sur leurs élémens :
343.

Dieu : comment il faut
prouver son existence :
t. 3. p. 40. a pu pro-
duire le mouvement :
307. 312. a formé le
monde : 267. est in-
fini, tout-puissant :
269. est libre : 276.
n'a pas produit le mon-
de sans dessein : 279.
difficultés contre ses at-
tributs : p. 285. &
suiv. réfutation de ces
difficultés, *ibid.*

Dinand, (David de) t.
1. p. 169.

Diogene d'Appollonie
t. 1. p. 25. le Cynique :
p. 46.

Douleur : pourquoi l'hom-
me la craint plus qu'il
n'aime le plaisir : t. 3.
p. 188.

Doute, sa nécessité recon-
nue par Anaxagore : t.
1. p. 30. par Socrate :

p. 33. par Démocrite :
 p. 127. par Pyrrhon :
 143. par Arcefilas : 145.
 doute ouïré des Pyr-
 rhoniens , corrigé par
 Carneade : p. 147.
 doute de quelques Ma-
 hométans : p. 200. des
 Indiens : 220. doute de
 Bacon : p. 327. de
 Descartes : 331.
 Durée , ce que c'est : t. 2.
 p. 309. infinie , en quel
 sens est impossible ;
 311.

E

EAu , origine du sen-
 timent qui la regarde
 comme le principe de
 tout : t. 1. p. 4. formée par
 une cause intelligente : t.
 2. p. 126. ses parties
 sont inflexibles , *ibid.*
 est plus expansive que
 l'air : 127. son utilité :
 281. sa subtilité , *ibid.*
 Ecclésiastique Philosophie :
 t. 1. p. 150.
 Education , comment les
 Fatalistes lui attribuent
 ce qu'on croit produit
 par l'ame : t. 3. p. 160.
 Enfant , pourquoi n'est
 pas libre : t. 3. p. 256.
 comment le devient :
 p. 257.
 Egoïsme , t. 1. p. 216. t.
 2. 217. 501. 503.
 Elémens , voyez , feu , air ,
 eau , terre : justesse de
 leurs proportions pour
 entretenir sur la terre
 des animaux & des
 plantes : t. 3. 276.
 Electricité , (effets sur-

prenans de (l') t. 2. p.
 498.

Empedocle , t. 1. p. 60.
 Entelechie ; t. 2. p. 451.
 Epicure , t. 1. p. 128.
 Erreur , impossible selon
 Protagoras : t. 1. p.
 140. selon Spinoza : t.
 2. p. 136.

Esprit , voyez ame.

Esseniens , (Nation des)
 renonce au mariage par
 la vue des malheurs de
 l'humanité : t. 1. p.
 41.

Etendue , regardée par les
 Fatalistes comme une
 réalité : t. 2. p. 9. com-
 me un attribut de l'être
 nécessaire , p. 14. com-
 me compatible avec la
 pensée : p. 18. 22. 29.
 30. est le sujet & la ma-
 tière de tous les corps :
 31. incertitude de Spi-
 noza sur sa nature ,
ibid. une matérielle &
 une spirituelle , selon
 quelques Philosophes ,
 p. 33. a selon quelques
 Philosophes , une force
 motrice capable de pro-
 duire tous les corps :
 p. 46. étendue de l'être
 nécessaire peut produi-
 re tous les corps : p.
 61. 68. Philosophes qui
 nient son existence : p.
 141. &c. opinions des
 Philosophes sur ses élé-
 mens : p. 340. sa na-
 ture : 358. ses élémens ;
 373. son existence : p.
 421. voyez matière.
 Etoile de mer , lenteur
 prodigieuse de son

- Mouvement : t. 3. p. 23.
 Etoiles qui disparaissent & reparoissent : t. 3. p. 342.
 Être simple, ce que c'est : t. 2. p. 374. plusieurs peuvent produire le phénomène de l'étendue : p. 387. former tous les corps : 392. être nécessaire & infini : p. 316. distingué des êtres que nous connoissons : 326. ne peut être étendu : 440. quand il le seroit, ne pourroit être la matière des corps : 443. les esprits ne font point ses modifications : p. 514. être existant par lui-même, est infini : t. 3. p. 6. immuable, *ibid.* expansibilité : t. 3. p. 122.
- Fatalistes Fanatiques : t. 1. p. 206. persécuteur qui se brule pour se purifier du sang qu'il a fait répandre dans la persécution : p. 215.
 Fatalistes Quiétistes : 237. Visionnaires : 268. familles entières qui abandonnent leur patrie, plutôt que de renoncer au Fatalisme, 271. Fatalistes peuvent être vertueux : t. 3. p. 426.
- Feu, origine du sentiment qui le regarde comme le principe de tout : t. 1. p. 8. comme l'ame du monde : p. 81. répandu dans tous les corps : t. 3. p. 115. ses propriétés : p. 116. a été produit par une cause intelligente : p. 119. 120.

F

- Fatalisme, sa définition : t. 1. p. 1. son origine : p. 2. principes généraux auxquels on peut le réduire : p. 446. nécessité de cette réduction pour le combattre : p. 454. Fatalisme qui ne suppose qu'une substance dans le monde : t. 2. p. 1. 6. Fatalisme qui suppose plusieurs substances : t. 3. p. 1. comment on croit prouver qu'il est utile à la société : p. 413. réfutation de ces preuves : p. 392.
- Fleuves, leur nécessité : t. 3. p. 379. leur origine, *ibid.*
 Flud, son système : t. 1. p. 272.
 Foe, sa naissance : t. 2. p. 220. sa philosophie, *ibid.*
 Force, voyez être simple : force motrice, voyez mouvement.
 Formes substantielles : t. 1. p. 75. plastiques : 360.

G

- Gassendi, ses principes sur la nature de l'étendue : t. 2. p. 342. porté à admettre

- une ame universelle ,
p. 501.
Gemiste Plethon : t. 1.
p. 241. lettre du Car-
dinal Bessarion , sur sa
mort : p. 242.
Gnostiques : t. 1. p. 156.

H

- H**aller , abus que la
Metrie fait de ses prin-
cipes : t. 2. p. 495. son
sentiment sur l'irrita-
bilité : t. 3. p. 66. &c.
sur la production des
animaux : 101.
Harmonie préétablie in-
ventée par Spinoza : t.
2. p. 102. comment
adoptée par Leibnitz :
355. réfutée : p. 429.
Hazard , t. 3. 319. réfu-
té. p. 323.
Hegelias , t. 1. p. 37.
Hermogene , t. 1. p.
162.
Hill , t. 1. p. 185.
Hobbes , sa philosophie :
t. 1. 335. son sentiment
sur l'ame , réfuté : t. 3.
p. 140. sur l'activité de
l'ame : p. 154. 161. ses
difficultés contre la li-
berté : p. 225. leur ré-
futation : p. 331. su-
périeur aux Philosophes
qui ont adopté ses prin-
cipes : p. 236. ses diffi-
cultés contre l'infinité
de l'intelligence créa-
trice : p. 287. prétend
que l'intelligence créa-
trice ne peut produire
le mouvement : p. 309.
Hyacinthe , S. son senti-
ment sur la nature &c
l'étendue. 358.

I

- I**Ambligue , t. 1. p.
167.
Japon , (Philosophes du)
t. 1. p. 130.
Imbécillité , t. 3. ses cau-
ses , 55.
Idées , produites par l'es-
prit : t. 3. p. 164. 170.
248.
Immatérialisme , com-
bien favorable au Spi-
nosisme : t. 2. p. 34.
ses principes , 138. son
origine , 333. ses pro-
grès , 336. combien
important de le réfuter ,
337. sa réfutation ,
339. Voyez étendue ,
sensations.
Infini , ce que c'est selon
les Spinosises , t. 2. p.
244. sa vraie notion ,
298. ne peut être com-
posé de parties , p.
299. infini mathéma-
tique , absurde : p. 302.
réfuté par Varignon ,
p. 303. n'a point été
admis par s'Gravesan-
de , *ibid.* origine &c
fausseté de l'idée d'une
étendue infinie , p. 305.
d'une durée infinie ,
309. d'un nombre in-
fini , 312. pourquoi
l'être nécessaire infini ,
&c comment , p. 316.
nombre infini , absurde
selon Leibnitz , 315.
n'est point fondé sur le
calcul infini télimal ,

Ibid. infini, sa nature, t. 3. p. [290.](#) connu positivement, [291.](#)

Indes, (Philosophie des) t. 1. p. [209.](#)

Intellect, ce que c'est, selon les Spinofistes, t. 2. p. [104.](#) fausseté de leur sentiment, p. [509.](#)

Irritabilité, t. 2. p. 495. t. 3. p. [66.](#)

Juifs, leur Philosophie, t. 1. p. [187.](#) origine de leur Fatalisme, p. [187.](#)

K

K Nutzen, Chef des Conscientieux, t. 1. p. 315.

L

L Eibnitz, adopte le système des atomes, t. 2. p. [351.](#) l'abandonne, [352.](#) adopte le système des monades, p. [353.](#) conduit à l'harmonie préétablie, [355.](#) combattu, [382.](#) [430.](#) son sentiment sur les loix du mouvement, t. 3. p. [128.](#) ses essais de Théodicée, bel ouvrage, ne suffit pas pour réfuter le Fatalisme, p. [38.](#) ne fait si les élémens des corps ne peuvent pas devenir des esprits, [134.](#) prouve l'existence de Dieu par l'harmonie préétablie, p. [141.](#) origine de ses essais de Théodicée, p. [294.](#) ne sont pas favo-

rables à Bayle; erreurs de quelques Savans sur ce sujet, *ibid.*

Leucippe, t. 1. p. [111.](#)

Liberté de penser, t. 1. p. [321.](#) [371.](#) ses abus, [374.](#)

Liberté de l'homme reconnue, t. 1. p. [38.](#) [138.](#) niée par le plus grand nombre des Philosophes, voyez leurs noms: traité de Collins contre la liberté, p. [397.](#) traité d'un Auteur anonyme, p. [414.](#) combattue par la Mettrie, p. [432.](#) liberté, son essence, t. 3. p. [152.](#) ses preuves, [181.](#) [205.](#) réfutation des difficultés qui la combattent. p. [206.](#) son exercice peut être suspendu, [248.](#) dogme de la liberté utile à la morale, [405.](#)

Loke, son incertitude sur les élémens de l'étendue, t. 2. p. [149.](#) sur l'immatérialité de l'ame, [453.](#) ne doit pas être mis au nombre des matérialistes, p. [457.](#) réfuté, [460.](#) [479.](#) croioit l'ame active, t. 3. p. [173.](#) libre, [137.](#)

M

M Ahomet, t. 1. p. [194.](#) divisions parmi les Mahométans, [195.](#) origine de la Philosophie parmi eux, p. [198.](#) Malebranche, ses prin-

- pes sur l'existence des corps , t. 1. p. 157. 334. Beauté de son traité de la nature & de la grace , 216 : opposé au Fatalisme , 194.
- Manes , t. 1. p. 162.
- Marcion , t. 1. p. 161.
- Matérialisme , n'est pas aussi ancien qu'on le prétend , t. 2. p. 450.
- Matiere , ne peut penser , t. 1. p. 460. nulle expérience ne le prouve , 494.
- Melisse , t. 1. p. 97.
- Metempsychose , t. 1. p. 56. 61.
- Méthrodore , t. p. 1. 141.
- Metrie , (la) son sentiment sur la nature du monde & de l'ame , t. 1. p. 432. convaincu de plagiat , t. 1. p. 495. réfuté , 496.
- Millepieds , animal qui se reproduit par bouture , t. 3. p. 84.
- Moissure , ce que c'est , t. 3. p. 347.
- Molécules organiques , système des , t. 3. p. 81. usages que les Fatalistes font des principes de ce système , 345. réfutation des difficultés des Fatalistes , 364.
- Monades , t. 1. p. 49. voyez Leibnitz.
- Monde , auteur du traité de son origine , & de son antiquité , t. 1. 381. réfuté. p. 385.
- Montagnes , leur origine & leur utilité , t. 3. p. 378.
- Mort volontaire , principes qui y conduisent , t. 1. p. 40. en usage chez plusieurs peuples 2 41.
- Mouche dont le sang ne circule point , t. 3. p. 366.
- Moule d'étang ; maniere de singuliere dont elle se reproduit , t. 1. p. 86.
- Mouvement essentiel à la matiere , selon quelques Philosophes , t. 2. f. 46. impossible , selon d'autres , 161. quelle est sa nature , p. 391. sa possibilité , *ibid.* n'est point essentiel à la matiere , t. 3. p. 10. Hobbes réfuté sur ce point , p. 31. n'auroit pu produire les astres , 43. peut être produit par l'intelligence créatrice , p. 312.
- Muserrim , t. 1. p. 198.

N

N Oel , ses erreurs , t. 1. p. 314.

O

O Cellus de Lucanie : t. 1. p. 56.

Ortie de mer , animal singulier , t. 3. p. 92.

P

P Ascal , son sentiment sur les erreurs , t. 2. p. 131. s'est trompé sur l'infini , p. 300.

- Passions**, selon Spinoza, t. 2. p. 123. leur origine & leur nature, p. 415. grandes passions, contraires au bonheur, t. 3. p. 192.
- Pandets**, t. 1. p. 211.
- Parmenide**, t. 1. p. 95.
- Pétrifications**, t. 3. p. 349.
- Plaisir**, sa nature, t. 2. p. 415.
- Planètes**, leur mouvement est produit par une intelligence, t. 3. p. 55. leur distance au soleil, p. 331. peuvent toutes être habitées, 336.
- Plantes**, produites par une intelligence, t. 3. 103. leur organisation, 104. leur nutrition, 107. produites par la nature différent selon les climats, 336.
- Platon**, sa Philosophie, t. 1. p. 66. son progrès chez les Chrétiens, p. 155. 259.
- Plotin**, t. 1. p. 166.
- Polypes**, combien différent des autres animaux, t. 3. p. 77. 83. connoît la lumière par le tact, 100. 339.
- Pomponnace** t. 1. p. 247.
- Postel**, (Guillaume) son apologie pour Server, t. 1. p. 297.
- Possible**, ses bornes, combien difficiles à marquer, t. 2. p. 187.
- Prescience divine**, difficulté qu'on en tire contre la liberté humaine, t. 3. p. 259. réponse à ces difficultés, 263.
- Pucerons**, leur manière de se reproduire, combien différente de celle des autres animaux, t. 3. p. 77. 85.
- Protagoras**, t. 1. p. 140.
- Puissance**, voyez cause & création.
- Pyrrhon**, t. 1. p. 143.
- Pythagore**, sa Philosophie, t. 1. p. 48. unie à celle de Platon 261. au Christianisme, 262. 268.

R

Raison & foi, manière singulière dont quelques Philosophes les concilioient, t. 1. p. 178.

Réproduction des animaux, différens systèmes imaginés pour l'expliquer, 77. 78. est l'ouvrage d'une cause intelligente, *ibid.*

S

Sabin, t. 1. p. 199.

Saturnin, t. 1. p. 159.

Sensations, selon Spinoza, t. 2. p. 97. ne prouvent point l'existence des corps, selon quelques Philosophes, p. 150. 156. ne peuvent être produites par l'action des corps. p. 171. peuvent, selon ces Philosophes, exister en nous, quoiqu'il n'y ait point de corps, p. 186.

- & nous faire supposer des corps & un monde visible, 195. 103. quelle est en effet la nature des sensations, 409. supposent l'existence des corps, p. 422. 435.
- Sens, (les) t. 3. p. 95.
- Servet, t. 1. p. 293. veut s'unir aux Réformés, p. 294. veut réformer le Christianisme, *ibid.* idée de ses ouvrages, p. 295, 296. prétend trouver dans l'Écriture le système d'Anaximandre, 295. & suiv. cruauté & injustice de Calvin à son égard, 306.
- Siamois, leur Philosophie, t. 1. p. 233.
- Socrate, t. 1. p. 30.
- Spinoza, principes généraux de son système, t. 1. p. 349. progrès de son sentiment, p. 360. adopté par des Ministres Protestants, 365. regardé par quelques Savans comme la doctrine des premiers Chrétiens, p. 370. son sentiment sur la nature de l'âme, t. 2. p. 96. Auteur de l'harmonie préétablie, son système exposé & réfuté dans toute son étendue, voyez la table des chapitres du tome second.
- Stair, trouve le système des atomes dans la Genèse, t. 2. p. 347.
- Stillington, sa dispute avec Locke sur la matérialité de l'âme, t. 2. p. 454. n'entendoit pas l'état de la question, p. 456.
- Straton, t. 1. p. 78.
- Stupidité, ses causes, t. 3. p. 255.
- Substance, ce que c'est selon les Spinolistes, t. 2. p. 3. ne peut être produite selon ces Philosophes, p. 231. on n'en peut supposer plusieurs dans le monde, selon ces mêmes Philosophes, p. 244. réfutation de ces principes, p. 255. recherche sur sa vraie nature, p. 257. combien la définition de Spinoza est fautive, 262. substance peut être créée, p. 266. peut produire une autre substance, p. 274. substance composée est impossible, 368. l'existence des corps suppose qu'il y en a plusieurs dans le monde, p. 439.

T

T Eliamed, son sentiment sur la formation de la terre & des animaux, t. 3. p. 345. réfuté, p. 361. &c.

Terre élémentaire, produite par une cause intelligente, t. 3. p. 129. ne peut être réduite en vapeurs, 130. ne peut être produite par l'eau, 131.

Terre, globe de la terre

formé par une intelligence, t. 3. p. 61. son intérieur, p. 111. révolutions qu'elle a éprouvées, 345. 350. 362. conjectures sur son état futur, 354. tout n'y est pas en désordre, p. 361. harmonie & beauté qui résultent des prétendus désordres, 381.

Thalès, voyage en Egypte, t. 1. p. 15. apporte la Philosophie aux Grecs, p. 16. sa Philosophie, p. 17.

Théodore, t. 1. p. 43.

Timée de Locre, t. 1. p. 62.

Toland, cause de ses erreurs, t. 1. p. 375. ses principes sur l'origine du monde, 377. prière impie qu'on lui attribue faussement, p. 380.

Tourbillons, admis par les anciens, t. 1. p. 20. 26. p. 114.

Tournemine, assure que l'immatérialisme prend la place du matérialisme, t. 2. p. 337.

V Allée, (Geoffroi) t. 1. p. 307. notice exacte de son ouvrage, 312.

Vanini, t. 1. p. 255.

Vents, leurs causes & leur utilité, t. 3. p. 376.

Vers qui se multiplient par bouture, t. 3. p. 89.

Volcans, leurs causes, leurs usages, t. 3. p. 453.

Volonté, ce que c'est selon les Spinosistes, t. 2. p. 116. fausseté de leur sentiment, p. 509. voyez liberté, ame.

X

X Enoplane, t. 1. p. 93.

Y

Y Vresse, comment suspend la liberté, t. 3. p. 255.

Z

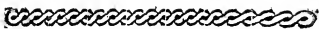
Z Enon le Stoicien, t. 1. p. 80.

Zenon d'Elée, t. 1. p. 103.

Zindikites, t. 1. p. 203.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de DIDOT.



APPROBATION.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit intitulé : *Examen & Réfutation des systèmes qui ont partagé les Fatalistes sur l'origine du Monde , & sur la nature de l'esprit humain* , & je l'ai jugé très digne de l'impression. A Paris , ce 12 Mai 1756.

T R U B L E T.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS , PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE , A nos Amés & feaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans civils , & autres nos Justiciers , qu'il appartiendra , SALUT. Notre amé le sieur BARROIS , Libraire à Paris . ancien Adjoint de sa Communauté , Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre , *Examen & Réfutation des Systèmes qui ont partagé les Fatalistes* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , Nous lui avons permis & permettons , par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume ; pendant le tems de neuf années consécutives , à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres Personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ,

ni d'en faire aucun Extrait , sous quelque prétexte que ce puisse être , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères , conformément à la Feuille imprimée , attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis , dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur De Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur De Lamoignon , & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur de Machault , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir.

DONNÉ à Fontainebleau, le huitieme jour du mois
de Novembre, l'an de grace mil sept cent cinquante-
six, & de notre regne le quarante-unieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE, avec Paraphe.

*Registré sur le Registre XIV de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris. No. 103. Fôl.
103, conformément aux anciens Réglemens, confir-
més par celui du 18 Février 1723. A Paris, ce 16
Novembre 1756.*

LE MERCIER, Syndic.

ERRATA

Tome 1. p. 259. Platon, *lisez* Plethon.

Tome 3. p. 295. note (1) *lisez* on pourroit dire du
Pere Malèbranche ce que M. de Fontenelle dit de
M. des Billetes. Les hommes croient ordinaire-
ment cequ'ils voient, &c,

ADH
1453695







